

HENRI DEYDIER

Attaché de Recherches du C. N. R. S.  
Membre de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

# INTRODUCTION A LA CONNAISSANCE

DU

# LAOS

B.U. LETTRES NICE
TEL : 93.37.55.55
DATE RETOUR



B.U. NICE - LETTRES



D 092 2035684

IMPRIMERIE FRANÇAISE D'OUTRE-MER  
3, rue Rudyard - Kipling - Saigon  
1952

INTRODUCTION A LA CONNAISSANCE

DU

LAOS

Centre de Documentation  
sur l'Asie du Sud-Est et le  
Monde Indonésien  
EPHE VI<sup>e</sup> Section

ASE 481

BIBLIOTHEQUE

**DU MÊME AUTEUR**

- Contribution à l'étude de l'art du Gandhâra —. Préface de René GROUSSET de l'Académie Française —. Adrien Maisonneuve — Paris 1950 — (*Prix Giles de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*).

**A PARAÎTRE PROCHAINEMENT :**

- Le Pannasajâtaka laotien (Ha Sip Xat).
- Matériaux pour servir à l'étude du bouddhisme au Laos.
- Le Pra Lak Pra Lam et les versions indochinoises du Râmâyana.
- La civilisation du Gandhâra.

184 38A

## AVANT - PROPOS

*Le nouveau venu au Laos qui désire s'intéresser au pays, se plaint de ne trouver aucun ouvrage capable de satisfaire sa curiosité. De valeur inégale et beaucoup n'étant qu'un ramassis de lieux communs, de nombreux volumes ont cependant été publiés. Malheureusement ils sont généralement épuisés ou inaccessibles. Une fois que l'on a cité le livre de L. DE REINACH : Le Laos, déjà bien vieux, et l'Histoire du Laos Français de P. LE BOULANGER, on a fait à peu près le tour des ouvrages sérieux qu'il soit possible de se procurer sans trop de difficultés.*

*Il existe pourtant de nombreux articles bien documentés qui constituent une source précieuse d'information. Ils sont malheureusement dispersés dans des revues dont beaucoup n'ont eu qu'une existence éphémère ou ont disparu sans laisser de traces.*

*Aussi, à la demande d'amis Laotiens et Français, nous nous sommes proposé de rédiger cette modeste introduction à la connaissance du Laos, en prenant appui surtout sur les travaux de nos devanciers et en nous efforçant d'apporter chaque fois que cela était possible, le témoignage de nos recherches et de notre expérience personnelles.*

*Cependant, la réalisation rapide de cet ouvrage de grande vulgarisation sur le Laos, ne nous a pas permis de bénéficier des résultats d'études actuellement en cours en France. Nombre de points qui demeurent obscurs, en particulier l'origine de certaines fêtes, seront en partie expliquées dans ces travaux.*

*Devait-on attendre leur publication munie de tout le développement critique des études scientifiques ? La nécessité de publier rapidement un manuel d'initiation au Laos, nous a fait passer outre, après avoir pris la précaution d'en avertir le lecteur.*

*D'aucuns pourront s'étonner que ne soient pas mentionnées une seule fois les populations montagnardes. Nous l'avons fait volontairement, car ces questions peuvent être traitées dans un autre volume, sans que le plan de celui-ci en souffre. Au surplus, il serait souhaitable qu'elles fussent étudiées par un ethnologue.*

*Depuis la signature des accords annexés à la convention générale du 19 juillet 1949, l'Ecole Française d'Extrême-Orient, désireuse de communiquer un nouvel essor aux recherches sur le Laos, et grâce à la bienveillante compréhension du Gouvernement Royal, a créé un centre d'études laotiennes qui permettra de mieux connaître et de mieux aimer ce pays. De ses travaux surgiront des éléments nouveaux qui pourront servir de base à des ouvrages plus développés que le lecteur consultera avec fruit, en attendant la publication d'une éventuelle réédition de ce modeste opuscule qui n'a d'autre ambition que de faciliter une compréhension meilleure des habitudes, des usages et des traditions du Muong Lao.*

*Qu'il nous soit permis d'exprimer ici notre profonde gratitude à S.A.R. le prince héritier SAVANG VATHANA du bienveillant intérêt qu'il n'a cessé de manifester à nos travaux. Nous adressons nos remerciements à S.A. BOUN OUM, prince de Champassak qui a bien voulu nous signaler des monuments inconnus jusqu'alors. Nous devons à L.L. E.E. THAO KOU ABHAY, Président du Conseil du Roi et THAO NHOUY ABHAY, ancien Ministre, quelques indications dont nous leur savons gré. Nous remercions M. MICHAUDEL de l'aide amicale et constante qu'il a prodiguée à l'Ecole Fran-*

çaise d'Extrême-Orient au Laos ainsi que M. MALLERET, Directeur de l'E. F. E.-O. qui a bien voulu nous faire d'utiles suggestions. Nous adressons enfin nos remerciements à Son Altesse le Prince SOUVANNA PHOUMA et à la Princesse pour la sollicitude qu'ils ont bien voulu nous témoigner en de nombreuses occasions et les encouragements qu'ils ont donnés au présent ouvrage.

## APERÇU HISTORIQUE

« ... Alors, Phou Lan Xon, l'envoyé de Phaya Then, roi du ciel prit un fer rouge et perça la courge. Aussitôt des hommes se précipitèrent en foule au dehors. Ils étaient si nombreux que l'ouverture ne suffisait pas à leur livrer passage, on pratiqua alors de nouvelles sorties avec des ciseaux ».

Telle est l'origine des deux groupes de population du Laos. Les Khas qui sont sortis par l'ouverture pratiquée au fer rouge, furent noircis par les cendres ; les Thais passant par les trous ouverts aux ciseaux gardèrent un teint clair.

Pour originale qu'elle soit, cette charmante légende est loin de nous fournir des données précises sur les premiers habitants du Laos. Un éminent savant a déjà eu l'occasion de souligner avec amertume qu'en Histoire ce qu'on sait le moins bien, c'est le commencement. Le Laos, hélas ! ne fait point exception à cette règle. Aussi, l'historien, qui tente de retracer les événements survenus dans ce pays, des origines au XIII<sup>e</sup> siècle, — époque à laquelle l'on commence à posséder des documents offrant de sérieuses garanties, — se trouve-t-il un peu dans la situation d'une fourmi égarée sur une écumoire. Les trous y sont plus nombreux que les cheminements solides.

En effet, les documents anciens sont rares. De même qu'au Cambodge, on peut admettre que les manuscrits laos écrits à la craie sur des peaux noircies, ou gravés au stylet sur les feuilles de lataniers n'ont résisté ni au temps et ni aux termites. Quant aux inscriptions elles ne font leur apparition que dans le

courant du VI<sup>e</sup> siècle A. D. et encore sont-elles d'origine khmère, la première inscription en écriture thai datant seulement de 1292 A. D. dans le règne de Râma Kamhêng de Soukhodaya.

Que nous reste-t-il alors ? Heureusement, la terre a su nous conserver ce que la mémoire des hommes a oublié. La préhistoire et l'archéologie nous permettent de combler en partie certaines lacunes. Examinons donc les documents qu'elles nous fournissent et demandons-leur ce qu'ils nous apprennent du passé du Muong Lao.

### **Les Antécédents du Laos : Période préhistorique.**

Les plus anciens vestiges de civilisation que l'on ait rencontrés au Laos jusqu'à présent, sont situés dans trois régions bien déterminées.

#### *A) Région de Luang Prabang.*

Un gisement préhistorique d'une exceptionnelle importance, par son étendue, l'abondance du matériel lithique rencontré et la composition même de celui-ci ; a été découvert dans le courant de l'année 1940, dans la banlieue immédiate de Luang Prabang (villages de Xieng-Lek, de Phon-Muat et de Pha-Khom) par M. Paul Lévy. Il s'agit en effet d'un lieu qui n'a cessé d'être habité, depuis une époque où l'homme n'avait pour tout outillage que des galets grossièrement éclatés. Mais, le « paléolithique indochinois » a l'intérêt de démontrer qu'en Indochine, comme dans la vallée de la Somme, l'homme des plus lointaines époques de la préhistoire habitait déjà le bord des cours d'eau (Lévy). Cette époque est caractérisée par des outils en pierre taillée et l'absence à peu près complète de céramique. On a pris l'habitude de la désigner en Indochine sous le nom d'époque *hoabinhienne* car les premiers outils de ce type furent mis au jour dans des grottes de Hoa-binh (Tonkin méridional). Notons

que les restes humains trouvés sur les sites hoabinhiens présentent des caractères qui les apparentent à des races australiennes et papou-mélanésiennes. Mais tout cela est encore à l'état embryonnaire et l'on doit observer la plus grande prudence avant d'en tirer une conclusion.

B) *Province de Kham-mouane.*

Les trouvailles de Madeleine Colani dans les grottes de Mahaxay nous apportent des éléments plus solides. Ces abris naturels sont sans doute des nécropoles ; le mobilier en est pauvre, mais il nous révèle deux séries de faits.

1. — Les Néolithiques qui laissèrent en ces lieux des vestiges de leur occupation avaient l'habitude de cacher les cadavres ou les squelettes des leurs, dans des fissures de rochers calcaires avec un mobilier funéraire constitué de nombreuses haches.

2. — Une culture préhistorique semblable à celle du littoral du Viêt-Nam central se retrouve dans cette partie du Kham-mouane. Les coquilles marines y tenaient un grand rôle. Or, le commerce des coquilles servant à la parure, obligeait marchands ou acheteurs à parcourir des centaines de kilomètres, dans une contrée des plus ingrates et fort périlleuse. Cette civilisation néolithique a donc franchi dans un sens ou dans l'autre, la Chaîne annamitique.

Ces peuples néolithiques étaient, croit-on, des Indonésiens.

C) *L'âge du bronze et l'époque proto-historique au Trân-Ninh.*

Selon la légende, les jarres du Trân-Ninh seraient l'œuvre de géants, ancêtres des Khas actuels. Ces urnes leur auraient servi de verres pour boire l'alcool de riz. Ils les emportaient sous leur bras, dans leurs

expéditions de chasse ou de guerre. Les pierres en forme de calotte qui dans les champs funéraires mixtes sont placées en cercle autour de certains récipients monolithiques étaient, dit-on, les tabourets sur lesquels ces géants s'asseyaient pour deviser en buvant.

Les recherches de Madeleine Colani ont permis d'élucider en partie le « mystère des jarres ». Les découvertes faites dans plusieurs d'entre elles (restes d'ossements calcinés, objets variés en céramique, perles de verre, bronzes et outils en fer) ne laissent guère de doute sur leur destination funéraire. L'objet le plus important mis au jour est une statuette en bronze, haute de 9 centimètres, figurant un homme. Les industries représentées dans le mobilier funéraire sont le polissage de la pierre, la verroterie exprimée dans le travail des perles, la métallurgie du bronze et du fer. Les objets de bronze et de verre semblent avoir été importés. Les instruments de fer ont pu être fabriqués sur place, car ils sont parfois accompagnés de morceaux de minerai. Un examen attentif de certaines jarres montre qu'elles ont dû être travaillées avec des objets en métal. Cependant on a constaté que lorsque le nombre et la capacité de celles-là diminuent, les quartiers de roc deviennent plus abondants et les vases en terre cuite se multiplient. L'étude d'immigrations préhistoriques aux Célèbes a permis d'établir qu'un peuple de tailleurs de pierre a été suivi d'un peuple de potiers. Les uns creusaient de grandes urnes monolithiques plus ou moins cylindriques, les autres confectionnaient des vases en terre, pour les cendres de leurs morts. S'agirait-il de faits semblables au Trân-Ninh ?

Des agglomérations humaines considérables avoisinaient les lieux mortuaires. On peut soutenir avec certitude que la plaine des Jarres aux innombrables monolithes funéraires accompagnés d'un mobilier riche, était le centre d'une organisation sociale forte-

ment constituée et d'une hiérarchie bien ordonnée. Il est indiscutable également que la nourriture de tant de gens a nécessité des travaux agricoles importants. Sans nul doute, les céréales ont été cultivées alors, en cette région. Les paysans étaient aussi des éleveurs, car la chasse ne nourrit pas une armée d'hommes quasi-sédentaires. Quant à la pêche, il ne saurait en être question du fait de l'hydrographie du pays. Le mobilier funéraire est celui d'un peuple qui vivait du travail de la terre. D'ailleurs les paysans actuels de la région de Ban-Ang ou de l'ancien aérodrome de Lat-Sen mettent souvent au jour des pièces préhistoriques dispersées et plus ou moins nombreuses. On peut dire, d'après les instruments de fer découverts, qu'il y avait du temps des érecteurs de monolithes, deux modes d'existence : celui des montagnards de la forêt qui vivaient à la manière des Khas et des Méos actuels possédant comme méthode de culture celle du *ray* ; celui des gens du plateau, des agglomérations de la plaine des Jarres qui avaient défriché le sol et le cultivaient peut-être au moyen de labours.

Ces habitants avaient des rapports avec l'extérieur. Les deux tronçons de route qui partent de cette plaine centrale, l'un vers Luang Prabang, l'autre vers Borikan sont jalonnés de loin en loin et le long des cols, de petits champs de jarres ou simplement de cimetières de pierres funéraires. Ces chemins devaient être fréquentés par des caravanes de marchands de sel. Il ne faut pas perdre de vue en effet, que la principale activité économique de la préhistoire a été le commerce de cette denrée et nous rappellerons que toute la région qui se trouve à l'Ouest du Tràn-Ninh est très riche en mines de sel gemme.

En résumé, par l'outillage qui leur est associé, les mégalithes appartiennent déjà à l'âge des métaux, c'est-à-dire à l'époque proto-historique ; mais qu'il s'agisse de menhirs ou de jarres monolithes, on est

toujours en présence de monuments à destination funéraire, en relation avec le culte des ancêtres et des chefs défunts.

A nouveau, nous sommes devant un gouffre obscur. Que de maillons manquants dans la chaîne de ces événements ! La linguistique nous apporte cependant une faible lueur sur l'aube de la période historique, grâce à l'étude des doublets onomastiques de l'ancien nom de Luang Prabang : Xieng-T'ong, Xieng-Dong. On est conduit à admettre l'existence de groupements humains exogames (sans doute des Indonésiens) se rattachant vraisemblablement, au point de vue linguistique, au groupe môn-khmèr et possédant un système social à deux classes (Lévy). Mais il faut arriver au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, pour atteindre le solide terrain des réalités historiques.

#### **La période historique. L'influence khmère.**

De même que les pays d'Extrême-Occident ont reçu au début de leur formation, l'empreinte de civilisations étrangères, — tous sont conscients de leur dette envers la civilisation gréco-romaine que chacun a su adapter à son génie particulier, — de même le Laos a bénéficié à l'origine, du rayonnement des civilisations voisines.

Dans l'état actuel des connaissances (cette phrase reviendra souvent sous notre plume, mais il est nécessaire de mettre le « non-initié » en face des difficultés que rencontre le chercheur), les traces de cette influence khmère n'apparaissent qu'à des époques très différentes selon les régions étudiées. Ainsi, nous les trouvons dès les VI<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle de notre ère dans la province de Champassak, — il y eut d'ailleurs en cette région un grand royaume connu sous le nom de Wen-Tan dans les annales chinoises, — puis du X<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle dans les environs de Vientiane, enfin du XII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle à Luang Prabang.

Le monument le plus important du Champassak est le Vat-Phou (voir appendice).

Dans la province de Savannakhet de futures explorations dans la région de Kèng-Kok seront probablement riches d'enseignements. Une rapide tournée dans ce secteur nous a en effet révélé des sites qui n'avaient jamais été mentionnés auparavant. Il semble qu'une forte influence chame se soit exercée dans cette province, mais la question est encore trop neuve pour que l'on puisse dès maintenant, en tirer des conclusions.

A Vientiane, les plus anciens vestiges khmèrs se trouvent vraisemblablement dans les environs de la pagode appelée Vat Si Muong. Un magnifique buste khmèr du XIII<sup>e</sup> siècle, récemment découvert à quelques centaines de mètres de cette pagode, semble confirmer cette hypothèse. Mais, là encore la nouveauté du problème interdit toute conclusion hâtive.

Les influences khmères au That Luang qui avaient été pressenties, lors de la restauration de ce monument par l'Ecole Française d'Extrême-Orient en 1931, commencent à se révéler. Le Bouddha dit de la Fertilité qui se trouve dans le cloître n'est que la transformation d'un *dvârapâla* khmèr (gardien de porte) en Bouddha laotien. Les mains pieuses des fidèles ont restauré cette sculpture selon les règles du canon artistique laotien, à l'aide de mortier de chaux. Enfin, la découverte au début de l'année 1951 d'un magnifique Jaya Bouddha khmèr du XIII<sup>e</sup> siècle nous ouvre des horizons nouveaux sur le rayonnement du roi Jayavarman VII dans cette partie septentrionale de son Empire, bien que son rôle dans ce pays nous ait été déjà connu par l'inscription découverte à Say Fong en 1903 et désignée sous le nom de « stèle des hôpitaux » (voir appendice : Vientiane).

A Luang Prabang, la stèle des 900 Vishnou découverte en 1917 avait déjà montré que le brahmanis-

me avait eu, semble-t-il, un moment de vogue dans la région. La mise au jour pendant la guerre d'un certain nombre de sculptures bouddhiques des XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles conduisit à reviser la théorie selon laquelle le bouddhisme n'aurait pas été introduit dans le royaume de Luang Prabang avant le XIV<sup>e</sup> siècle de notre ère.

Ainsi, c'est surtout au XIII<sup>e</sup> siècle semble-t-il, que l'empire khmèr exerça au maximum son influence sur les provinces du Nord-Laos. Mais, le XIII<sup>e</sup> siècle comme le note très justement M. Coedès, se trouve dans toute l'Eurasie placé sous le signe des Mongols. Dès son avènement comme grand Khan, Koubilai Khan, petit-fils de Gengis Khan et conquérant de la Chine, chercha à obtenir le serment de vassalité des souverains étrangers qui avaient coutume de l'offrir à la dynastie chinoise des T'ang. Bien que les mêmes armées sino-mongoles n'aient connu en ces pays que des revers ou des succès sans lendemain, leur choc provoqua de profondes répercussions dont la plus importante fut l'avènement de la puissance des Thais dans le bassin de la Ménam et en Birmanie, avec tout ce qui devait en résulter pour le Cambodge, pour les principautés du Mékong et pour celles de la Péninsule Malaise.

#### **Le Laos historique du XIV<sup>e</sup> siècle à nos jours.**

La fin du XIII<sup>e</sup> siècle et le début du XIV<sup>e</sup> avaient vu l'installation de principautés dans la vallée de la Ménam et leurs luttes intestines. L'affaiblissement de la principauté de Soukhôtai favorisa la formation de l'Etat laotien.

Fa Ngoum (1316-1374) régna de 1353 à 1374. Ce roi est le véritable fondateur du royaume du Laos. Il passa une partie de son enfance en exil au Cambodge où il fut élevé par un savant religieux de la capitale. Lorsqu'il eut seize ans, le roi Jayavarmanparameçvara

lui donna en mariage sa fille, la princesse Nang Yot Kéo. A une date indéterminée qui doit se placer entre 1340 et 1350, il obtint le commandement d'une armée destinée à reconquérir le royaume de ses pères. Selon la chronique laotienne l'avance victorieuse de cette armée permit à Fa Ngoum de se proclamer roi du Lan Xan. Il exigea aussitôt la soumission de tous les princes thais du Mékong. Le centre de la résistance contre Fa Ngoum était Phai Nam (bambous épineux) en raison de la ceinture végétale impénétrable qui le défendait comme de véritables remparts. Fa Ngoum s'en empara au moyen de la ruse classique consistant à garnir d'or et d'argent des projectiles, à feindre une retraite, puis à fondre sur l'adversaire au moment où celui-ci se débandait pour ramasser le précieux métal. En souvenir de cet épisode, la ville fut baptisée Vieng Kham qui signifie « enceinte d'or » et qui se déforma ensuite en Vientiane, « enceinte de santal ». Fa Ngoum organisa fortement son royaume et régna en despote. Des plaintes eurent lieu et le roi du Cambodge lui conseilla la modération. Fa Ngoum sollicita alors l'envoi d'une mission cambodgienne composée de religieux, de lettrés et d'ouvriers d'art. Cette mission introduisit les livres orthodoxes du bouddhisme et une statue du Bouddha (Prabang) qui avait été remise au IX<sup>e</sup> siècle par le roi de Ceylan au souverain khmèr. Le Prabang devint ainsi le palladium du royaume.

Jusqu'à ces dernières années, on supposait d'après cette tradition, que l'introduction du bouddhisme au Laos datait de Fa Ngoum. La mise au jour d'un certain nombre de sculptures bouddhiques de facture khmère du XII<sup>e</sup> siècle A.D. a détruit cette théorie (voir ci-dessous : Introduction du bouddhisme au Laos).

Après une série de guerres, Fa Ngoum mourut à l'âge de cinquante-huit ans, en 1373. Son successeur Sam Sen Thai régna de 1373 à 1416, il maintient la

paix dans le royaume et transmet à son successeur un royaume prospère, solidement assis et vivant en paix, tout en étant redouté de ses voisins.

Le xv<sup>e</sup> siècle vit une succession de souverains dont l'histoire n'offre rien de bien particulier. Notons cependant une guerre avec l'empereur d'Annam. La première partie du xvi<sup>e</sup> siècle s'écoule sous le règne du roi Phothisarath (1506-1547) pieux bouddhiste dont l'un des actes les plus fameux est l'édit contre le culte des *Phis*. Setthathirath prit le pouvoir en 1548 après une guerre avec les Birmans. Il quitta définitivement Luang Prabang et installa sa capitale à Vientiane. Il fit construire le Vat Pra Keo, mais sa principale réalisation fut l'érection du That Luang en 1566. Il soutint deux guerres contre les Birmans. Une période de troubles suivit sa mort. Le début du xvii<sup>e</sup> siècle est particulièrement obscur, mais en 1637 un grand roi nommé Souliga Vongsa (1637-1694) monta sur le trône. Sous son règne, le royaume de Lan Xan reprit figure d'état puissant. Ce fut à cette époque que Vientiane reçut la visite du Hollandais van Wusthoff (1641), puis celle du Père Marini (1666) (voir appendice : Vientiane). Cette période fut une ère de prospérité pour le pays.

Le xviii<sup>e</sup> siècle fut tragique pour le Lan Xan. Le pays se trouva scindé en deux parties et les deux royaumes de Vientiane et de Luang Prabang ne cessèrent de s'entre-déchirer, faisant ainsi le jeu du Siam et de l'Annam. Dans le courant du xix<sup>e</sup> siècle, le roi Anou (1805-1828) tenta de redonner un peu du faste d'antan au royaume de Vientiane ; une guerre malheureuse avec le Siam amena la destruction systématique de la ville de Vientiane et la domination siamoise sur la rive gauche du Mékong. Le royaume de Vientiane devint même province siamoise en 1831. Sa disparition amena le Siam à imposer sa suzeraineté à la principauté de Luang Prabang. Dès lors, l'em-

prise siamoise s'exerça de plus en plus dans ces régions et deux commissaires royaux assistaient encore le roi de Luang Prabang, à l'arrivée en cette ville d'Auguste Pavie (voir appendice).

On sait assez comment grâce à l'action de cet ami du Laos, le Siam renonça « à toute prétention sur l'ensemble des territoires de la rive gauche du Mékong et sur les îles du fleuve ». En 1895, S.M. Oun Kham, roi de Luang Prabang reçut du représentant de la France la reconnaissance officielle du royaume par le Gouvernement français. Cependant, le traité franco-siamois de 1893, malgré les directives données par Pavie ne pouvait être satisfaisant ni pour le Laos, ni pour le Siam. Cette erreur était le résultat d'une politique de ménagement suivie à l'égard de l'Angleterre. Une rectification partielle était nécessaire ; elle fit l'objet des traités de 1904 et 1907.

L'avènement de S.M. Sisavang Vong en 1904 ouvrit une nouvelle ère pour le royaume de Lan Xan qui aboutit à l'indépendance du Laos dans le cadre de l'Union française.

## LA RELIGION

### LE BOUDDHISME

#### *La vie du Bouddha.*

Le Bouddhisme, religion officielle du Laos est d'origine indienne. L'histoire de son fondateur Sakyamouni fut sans doute l'une des questions les plus discutées par la science occidentale. En effet comme le souligne M. Foucher, il n'est aucune circonstance de sa vie, si simple soit-elle, à propos de laquelle la question ne se pose de savoir où finit la vérité biographique et où commence la fiction légendaire. Deux écoles se formèrent ; l'une avec E. Senart admet la personnalité historique de Sakyamouni, mais estime qu'elle est difficile à dégager de l'apparat légendaire qui l'entoure ; l'autre avec Oldenberg et ses disciples juge possible de reconstituer la vie du Bouddha, uniquement d'après les sources singhalaises (canon pâli). Or, toutes deux semblent avoir à la fois raison et tort. Raison dans ce qu'elles admettent, tort dans ce qu'elles omettent. Dans le Bouddha d'E. Senart, c'est l'Homme qui manque ; dans celui d'Oldenberg, ce qui fait défaut, c'est le Dieu. Or, bien que Sakyamouni ait lui-même pris le soin de nous avertir qu'il était un homme, il est non moins certain que l'Inde en a fait un dieu.

« En ce temps-là qui était à peu près celui de Zoroastre en Iran et de Confucius en Chine, cent ans avant Socrate et cinq siècles avant Jésus-Christ, en un coin perdu du Tarai népalais encore marqué par un pilier inscrit de l'empereur Açoka (III<sup>e</sup> av. J. C.),

dans la famille d'une sorte de seigneur féodal naquit un enfant. Sa mère mourut sept jours après sa naissance. Il fut élevé par sa tante maternelle, seconde épouse de son père, grandit, reçut l'éducation convenable à sa caste, se maria et eut à son tour un fils, mais à ce moment il fut pris d'un invincible dégoût du monde. Alors il abandonne tout, famille, épouse, enfant et quitte à cheval sa ville natale. Au matin il renvoie sa monture et son écuyer avec ses parures princières, échange ses vêtements de soie contre les grossiers habits d'un chasseur et devenu moine mendiant se met en quête d'une solution à l'éternel problème de la Destinée. Tout d'abord il se met à l'école d'ascètes réputés, mais l'enseignement de ses maîtres ne le satisfait pas et il se retire dans la solitude. Enfin après six ans de pénibles recherches, comme il était assis sous un arbre dont le rejeton existe encore près de Gâya dans le Bihar, il découvrit le remède à la douleur du monde. Tout d'abord il va à Bénarès prêcher la nouvelle voie du salut à cinq de ses anciens compagnons d'études, mais bientôt le nombre des convertis se multiplie et sa doctrine se propage. Le Maître lui-même quarante-cinq années durant, promène sa prédicante mendicité à travers tout le bassin moyen du Gange. Enfin, la mort le surprend au cours d'une de ses incessantes tournées, dans une petite bourgade obscure située dans la même région mais plus à l'Est que celle où il avait reçu le jour et il y rend le dernier soupir, d'après les Singhalais en l'an 543 ou d'après les calculs des savants européens vers 477 avant notre ère » (Foucher).

#### *La doctrine.*

La foi bouddhique consiste à reconnaître l'éminente valeur de trois « Joyaux » (*triratna*) qui sont trois « refuges » : le Bouddha, son *dharma* ou sa Loi et la Communauté (*sangha*). Mais le Bouddhisme

conserve la vieille théorie populaire indienne de la transmigration (*samsâra*) et du *karma* (somme des actes bons ou mauvais accomplis dans les vies antérieures). Tenant compte de ce fait, la doctrine du Bouddha se résume « à offrir un espoir d'évasion hors du cycle des renaissances ». L'univers n'est qu'un océan de douleur. Naissance, vieillesse, maladie et mort, désir et satisfaction du désir, tout est douleur. Celle-ci provient de la soif d'existence qui naît de notre attachement aux choses matérielles. Cet attachement lui-même provient du legs de nos existences passées, et ce legs tire son pouvoir de l'ignorance qui nous fait accepter comme réellement nôtre le Moi adventice accumulé dans les strates de notre passé millénaire. Dissipons cette ignorance et notre attachement à la vie disparaît, le *karman* emmagasiné en nous s'épuise et nous échappons au cycle de la transmigration. Délivré des travaux forcés du *samsâra*, le bouddhiste obtient enfin le *nirvâna* (Grousset).

#### *La Communauté.*

Après avoir obtenu l'Illumination, le Bouddha fit un jeûne de sept semaines. Il hésite à prêcher sa doctrine. Alors Brahma et Indra (n'oublions pas que le bouddhisme a gardé les dieux du brahmanisme, mais ils sont réduits à des rôles de comparses) viennent le supplier de faire tourner la roue de la Loi. Son premier auditoire était composé de ses cinq compagnons d'études. Ainsi la Communauté fut fondée. Bientôt elle s'agrandit et renferma des religieux et des laïcs. C'est sous cette forme qu'elle s'est maintenue jusqu'à nos jours.

#### *Hîmayâna et Mahâyâna.*

Le bouddhisme ancien était essentiellement une confrérie de moines isolés dans de pieuses retraites à l'écart des activités humaines, appliqués à la pratique

d'une discipline purement ecclésiastique qui visait à former des *arhat* c'est-à-dire des saints purifiés de toutes les souillures, sortis à jamais de l'océan des transmigrations. Leur culte se concentrait sur le souvenir du Bouddha Sakyamouni, ses reliques et les lieux saints. Cependant peu de temps après la mort du Bouddha, il y eut des discussions internes et des sectes se formèrent au sein du bouddhisme. Les controverses scolastiques entre les sectes n'entraînèrent jamais de rupture politique, mais par la force des choses, le désaccord alla en s'accroissant. L'époque des rois Koushans — (circa II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècle de notre ère) vit la différenciation des deux formes historiques du bouddhisme : le *Mahâyâna* ou Grand Véhicule et le *Hînayâna* ou Petit Véhicule. « Il faut d'ailleurs se garder d'opposer dans un contraste brutal, les deux Véhicules, comme on le fait trop souvent. Ils tenaient l'un à l'autre par des liens nombreux et subtils ». Cependant de nos jours il n'y a plus rien de commun entre un hînayâniste laotien et un mahâyâniste mongol.

*Grosso modo*, la différence essentielle entre les deux doctrines est que le *Hînayâna* considère le Bouddha non comme un homme supérieur, mais comme un Homme, alors que le *Mahâyâna* divinisa Sakyamouni qui sans être dieu, fut autant et plus qu'une divinité. L'activité auparavant condamnée est glorifiée, sanctifiée sous la condition d'être dégagée des intérêts personnels et d'être employée au salut d'autrui. Le salut individuel n'a de valeur absolue que s'il contribue au salut universel. Le *nirvâna* de l'*arhat* hînayâniste doit être dénoncé comme une scandaleuse exaltation du moi. La *bodhi*, la connaissance suprême qui fait les Buddhas est accessible à tous les êtres. Le Saint est le *Bodhisattva*, celui qui étant sur le point d'accéder au *nirvâna*, demeure pendant des périodes incalculables d'existences successives pour sauver les

âmes. L'univers mahâyâniste grandi sans mesure est rempli d'une multitude infinie de Bouddhas. De nombreux *Bodhisattva* existent ; les principaux sont Avalokiteçvara, Maitreya, Manjouçri, Vajrapâni, etc... En outre, chaque Bouddha et chaque *Bodhisattva* a été doublé d'un *dhyani-Bouddha*, Bouddha de la contemplation (Bouddha spirituel). A la croyance au *nirvâna* préconisé par le *Hînayâna* les mahâyânistes ajoutent une suite infinie de Paradis, les « Terres pures » (cette notion est iranienne) où renaissent dans le lotus symbolique, les âmes sauvées par la grâce du *Bodhisattva*.

Le *Mahâyâna* actuellement florissant en Asie centrale, au Tibet, en Chine, au Japon et au Viêt-Nam fut en faveur à Java, et dans l'ancien empire khmèr du IX<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle. On retrouve son influence dans certaines sculptures de Luang Prabang (voir appendice). Le *Hînayâna* est actuellement pratiqué à Ceylan, en Birmanie, au Siam, au Cambodge et au Laos.

#### *Introduction du Bouddhisme au Laos.*

Selon certains textes le Bouddhisme aurait été introduit au Laos par Bouddhaghosa. Cette légende est trop populaire dans les autres pays bouddhiques de la péninsule indochinoise pour qu'on puisse lui accorder ici quelque crédit. La tradition laotienne nous apprend que Fa Ngoum fit venir une mission cambodgienne qui apporta non seulement les livres sacrés du bouddhisme orthodoxe, mais également des textes brahmaniques dont on retrouve encore les traces de nos jours. Cette tradition offrant davantage de garanties que la légende, fixait au XIV<sup>e</sup> siècle l'introduction du bouddhisme à Luang Prabang. Les découvertes archéologiques de ces dernières années, dans la région de Luang Prabang et celles plus récentes faites dans les environs de Vientiane, peuvent permettre de reculer de plus de deux siècles cet événement important pour l'histoire religieuse du Laos.

*La pagode.*

« Les Laotiens ont aimé à placer leurs pagodes sur des points culminants, mais leur goût marqué pour le bord de l'eau leur a fait préférer le voisinage des rivières. Cet emplacement des pagodes est une conséquence naturelle des rapports entre bonzes et habitants. Les premiers tirent leur subsistance des seconds et ceux-ci se serrent sur le bord des fleuves ». La pagode se compose en principe de trois séries d'éléments :

1° Les édifices qui se rapportent directement au culte : *vat*, chapelles, bibliothèques, *that*, bornes et niches sur pied ;

2° Les enceintes extérieures ou intérieures ;

3° Les édifices qui répondent aux besoins même des habitants de la pagode : bonzerie, cellules de bonzes, *sala* d'accueil.

Le *vat* consiste en une grande salle munie au fond d'un piédestal où trône la statue du Bouddha qu'accompagne souvent une chaire à prêcher. Les colonnes et les murs sont souvent garnis de peintures.

Parmi les annexes du *vat*, les chapelles sont les plus nombreuses, soit en édifices légers, soit en petites salles mixtes.

Le *that* est un monument votif, parfois funéraire (Cf. appendice sur Vientiane).

Dans le *vat* le seul article constant de mobilier est la chaire à prêcher, élégant édicule, le plus souvent en bois doré. Comme meubles on trouve quelques sièges de chefs de bonzes et surtout le porte-luminaire. Enfin, parfois, surtout dans la région de Luang Prabang, se rencontre le *hang-lin* curieuse gouttière aux motifs élégants qui sert à l'aspersion des Bouddhas dans certaines grandes fêtes (cf. Nouvel An). Ces divers objets finement sculptés sont en général en bois doré et parfois incrustés de plomb émaillé qui

les paillette de son vif éclat. Les coffres à manuscrits sont plutôt réunis dans les bibliothèques en tronc de pyramide renversée ; ils sont d'ordinaire ciselés et dorés.

*Le bonze laotien — Les règles monastiques.*

Comme à Ceylan, au Cambodge et dans les autres pays bouddhiques le Laotien qui entre en religion ne prononce pas de vœu perpétuel. Pour être bonze il suffit d'avoir vingt ans, mais il ne faut ni avoir tué, ni volé, ni avoir de maladies de peau. En se faisant ordonner le jeune homme accepte d'observer les règles bouddhiques qui sont : ne pas supprimer la vie, ne pas voler, ne pas accomplir de péché contre la vertu, ne pas commettre de mensonge, ne pas boire de liqueurs enivrantes, ne pas manger en dehors du temps permis, ne pas assister à des divertissements qui excitent les sens, tels que la danse, le chant, la musique, ne pas toucher à l'or, ni à l'argent, etc...

Le bonze va tête, menton et sourcils complètement rasés. Il doit en principe se raser deux fois par mois. Les vêtements du bonze ne doivent pas être faits d'une seule pièce et leur couleur doit être ocre jaune ou jaune. Ces deux traditions ont leur origine dans l'histoire de la vie du Bouddha. En effet, celui-ci après avoir quitté le palais paternel se coupa les cheveux et échangea ses vêtements princiers contre ceux d'un chasseur. Or, le chasseur était un pauvre homme habillé de haillons couverts de la poussière ocre jaune des champs. Aussi, depuis ce jour, en souvenir du premier vêtement religieux du Bouddha, la tradition exige que tous les bonzes portent ce costume. Quant à la couleur, les textes ne sont pas d'accord, le *Sad-dharma-smrtyupasthâna sûtra* donne toute une liste de couleurs pour la teinture des vêtements religieux. Nous ne nous attarderons pas sur les discussions soulevées au sein des différentes écoles bouddhiques par

ce problème. Bornons-nous à constater qu'en Asie centrale et au Tibet, les bonzes portent des vêtements brun-rouge au lieu de la belle couleur jaune des toges laotiennes ou cambodgiennes.

Les bonzes se lèvent de très bon matin. Après avoir fait leur toilette et leur prière, ils partent vers sept heures, en file indienne pour quêter leur nourriture. En général d'ailleurs, nous devons préciser que ce sont les bonzillons qui portent les récipients de la quête... De retour à la pagode, ils font un bref repas, puis ils enseignent à lire et à écrire aux bonzillons, tandis que d'autres accomplissent les travaux manuels nécessaires à l'entretien du monastère. Aux alentours de midi, le bonze prend son deuxième et dernier repas de la journée. Il n'absorbera plus de nourriture jusqu'au lendemain matin. Après le repas, il doit se laver les doigts (il n'a mangé qu'avec la main droite) et se rincer la bouche. Alors, il fait la sieste, puis en fin d'après-midi, il vaque à ses occupations comme dans la matinée. Il ne doit en principe jamais sortir seul ; un confrère l'accompagnera toujours, afin de le protéger de toute tentation.

Il ne doit point regarder les femmes. Cependant on verra quelques vieilles femmes dans la pagode. Ce sont des dévotes ; elles sont habillées de blanc, ont la tête complètement rasée et mènent une vie d'observances et d'ascétisme, aussi rigoureuse que celle des moines. Elles rendent de menus services aux bonzes, ornent l'autel, etc..., mais habitent en dehors de l'enceinte de la pagode.

#### *Le Bouddhisme laotien.*

Dans une récente brochure, S.E. Thao Nhouy Abhay, ancien Ministre des Cultes et de l'Education nationale, a pu écrire : « Le Bouddhisme est dans son essence même profondément tolérant, mais le nôtre

est devenu vraiment trop peu austère ». Aussi propose-t-il quelques réformes nécessaires qui relèveront rapidement le niveau intellectuel et moral des bonzes au Laos. Il y a deux sectes au Laos : les Mahanikay et les Thammayut. La différence ne porte que sur la façon dont ils conçoivent l'observance de la règle monastique. Rien ne les distingue en apparence, excepté la couleur ocre-brun tirant presque sur le marron, de la robe monastique des Mahanikay. Le roi est le chef du clergé bouddhique. Quant au Laotien fidèle pratiquant il se contente de peu et fait beaucoup d'aumônes. Les contes bouddhiques et particulièrement les textes laotiens entre autres le *Pannasajâtaka* (*Ha Sip Xat*), citent tous les mérites acquis pour les vies futures par ceux qui font la charité et surtout qui nourrissent les bonzes...

#### *La littérature religieuse.*

La base de la littérature religieuse du Laos est le *Tripitaka* bouddhique. Ces « Trois Corbeilles » contiennent dans son intégralité la « parole du Bouddha ».

La corbeille de *Vinaya* (*Vinayapitaka*) est la règle de la vie monastique. Elle contient cinq sections : *Pâtimokkha*, *Mahavagga*, *Coullavagga*, *Souttavibhanga* et *Parivâra*. Le *Pâtimokkha* est destiné à être lu publiquement (surtout aux fêtes du huitième mois), les jours périodiques de confession. La *Mahavagga* et *Coullavagga* donnent la liste des obligations journalières, le tout illustré par des exemples tirés de la vie du Bouddha. Le *Souttavibhanga* est un véritable commentaire du *Pâtimokkha*, enfin le *Parivâra* est une revision et un catéchisme à la fois.

La Corbeille des *Soûtta* (*Soûtta-pitaka*) renferme une masse énorme de prédications et de récits édifians. C'est à cette corbeille qu'appartiennent entre autres le célèbre *Dhammapada*, trésor des sentences du Bouddha et les *Jâtakas*.

La troisième corbeille est celle de l'*Abhidharma*. Elle consiste en sept traités de métaphysique.

Tel est l'ensemble du Canon bouddhique en vigueur au Laos. Malheureusement à mesure que disparaissait la connaissance du pâli de nombreux textes sont tombés dans l'oubli parce qu'étant incompris, ils ont cessé d'être copiés. Mais il est certain que le texte le plus populaire et qui est comme le centre de toute la littérature bouddhique au Laos est le *Jâtakam*.

### *Les Jâtakas.*

On appelle ainsi, une collection de récits des vies antérieures du Bouddha. Comme on suppose que le Maître a traversé les fortunes les plus variées, depuis l'état animal jusqu'à celui de dieu, en passant par les diverses conditions de l'humanité, sa longue carrière de bodhisattva est une ample matière à des récits de toutes sortes, contes moraux, contes satiriques, apologues, fabliaux, etc... Ces histoires sont sans équivalent dans aucune littérature, car le Bouddha ne connaît pas seulement ses propres naissances, il connaît aussi les naissances passées de toutes les créatures et il les raconte à l'occasion. Le procédé d'exposition est toujours le même. Le narrateur rapporte plus ou moins brièvement les circonstances qui ont provoqué le récit du Bouddha, ensuite vient ce récit lui-même, enfin en guise de conclusion, le Bouddha relie le passé au présent en marquant l'identité des personnages sous leurs rôles différents.

Le plus grand nombre de *Jâtakas* se situe au temps « où Brahmadata régna à Bénarès », c'est l'équivalent bouddhique de notre « Il était une fois.. ».

Le Bouddha y apparaît dans les rôles les plus variés ; il est tour à tour ascète, roi, savant, courtisan, brahmane, prince, noble, marchand, propriétaire, esclave, potier, cornac, bûcheron, maçon, voleur, acteur, étudiant, etc... Tantôt il est dieu ou divinité

d'un arbre et parfois un simple animal, serpent, lézard, taureau, porc, chien, etc... Le Bouddha n'a pas le préjugé de la noblesse, il montre par un exemple reconfortant qu'on peut à tous les rangs de la création, réaliser en soi la perfection et servir les intérêts collectifs de l'Univers. Les matériaux les plus disparates viennent se fondre harmonieusement dans ce recueil incohérent et toujours ouvert. Tout le trésor du folklore indien s'est déversé dans ce cadre commode, y a reçu l'estampille bouddhique et a été colporté dans tout l'Extrême-Orient qui l'a reçu avec enthousiasme.

Les *Jâtakas* sont au nombre de 547. Certains sont plus populaires que d'autres. Ainsi au Laos, il y en a dix qui forment une collection particulière appelée « *Sip Xat* » (les Dix *Jâtakas*). Les plus connus sont : le *Temiya Jâtaka* : (Cf. Luang Prabang).

« Le prince héritier Mûgapakkha est resté muet jusqu'à l'âge de treize ans. Il recouvre la parole au moment où son père veut l'enterrer vivant, il explique alors son silence antérieur en montrant qu'une parole inconsidérée peut être cause pour celui qui l'a prononcée de grands tourments dans les existences futures ».  
et le *Sâma Jâtaka* :

« Sâma qui nourrissait son père et sa mère aveugles, meurt de la blessure que lui a fait involontairement le roi de Kuçi qui chassait le cerf. En expirant il charge le meurtrier d'annoncer la nouvelle à ses parents. Ils se lamentent si douloureusement que Sakka ému rend la vie à Sâma ».

Mais de tous, le plus populaire est incontestablement le *Pha Vet*, nom laotien du *Vessantara Jâtaka*. (Cf. ci-dessous *Boun Pha Vet*).

Il existe encore une autre série de *Jâtakas* qui rivalise de popularité avec les cinq cents *Jâtakas*. C'est le *Pannasajâtaka* (*Ha Sip Xat*) ou les cinquante *Jâtakas*. Ce texte très particulier se rencontre dans

toute la littérature de l'Indochine occidentale, et a vraisemblablement été composé en pays thai. Il en existe des versions birmane, khmère, siamoise et laotienne. La recension laotienne offre la particularité de posséder 27 contes sur 50 qui ne se trouvent dans aucune des autres versions. Ces 27 récits sont absolument originaux. Ils sont actuellement en cours de traduction.

Enfin, les cinq cents *Jâtakas* laotiens forment un cadre commode où on a fait entrer toutes sortes d'histoires en langue courante. Leur étude sera sans aucun doute une mine de renseignements sur le folklore local.

#### LES PHI

Nous ne pouvons terminer le chapitre relatif à la religion du Laos sans mentionner le culte des *Phi*.

Dans ses livres « *La Participation* » et « *L'évolution humaine* » le regretté Jean Przyluski a distingué trois phases successives de la religion qui, selon lui, sont en relation avec un état économique et social.

Lorsque l'homme est collecteur d'aliments, c'est-à-dire qu'il ne vit que de cueillette ou de chasse et de pêche, sa religion est le végétalisme ou le totémisme. Devenu producteur, l'homme possède une religion agraire où sont honorés les dieux de la végétation, du sol, des bois, etc... et surtout le génie protecteur du village. Enfin, au stade des communautés urbaines apparaissent les dieux universels.

Si l'on doit faire quelques réserves sur cette classification, elle n'en offre pas moins un cadre commode où nous pouvons comprendre tous les *genii locii* que l'on rencontre en Indochine, soit sous le nom de *Neak Ta* au Cambodge, soit comme *Phi* au Laos, pour ne citer que deux pays. Longtemps combattu par le clergé bouddhique, proscrit par un édit de Phothisarath en 1527, le culte des *phi* est encore très vivace au Laos.

Mais il y a plusieurs classes de *phi*. Tout d'abord, il existe des *phi* universels : ce sont ceux que la tradition bouddhique a tant bien que mal tenté d'assimiler.

Le livre de Khun Bolom précise que le *Phi Fa* (*Phi du ciel*) et les *Phi Then* sont en réalité Indra et les gardiens des quatre mondes. Les *Phi Sua Muon* sont Nang Tholani (Dhârânî, déesse de la terre) et Nang Mekhala (Manimekhâla, divinité de la mer) ; enfin il y a le *Phi Then Ten* (Viçvakarman, le constructeur).

Les génies locaux protecteurs du royaume de Lan Xan sont les quinze Nâgarâja (Praya Nak) qui sont des génies des eaux siégeant dans les rapides des rivières, aux confluent, sur les rochers des rives ou dans les grottes. Leur forme naturelle est celle d'un serpent, mais ils peuvent prendre un aspect humain.

Viennent ensuite les génies familiers, les *phi* errants (*Phi Pho*), et les *phi* des demeures (*Phi Heuan*). Les *Phi Heuan* sont honorés au moment du mariage et le code laotien prévoit les indemnités que l'on doit verser pour contenter le *Phi*. Il y a aussi les *Phi* des parents (*Phi Mè*). Ils se confondent souvent avec les précédents. Leur culte est célébré soit à l'intérieur de la maison, soit à l'extérieur, dans un petit abri construit à cet usage. Cet édicule est généralement accoté à un arbre ; parfois il renferme une petite statuette, ou une pierre, ou même rien. On y remarque simplement alors, quelques grains de riz gluant, et un ou deux bâtonnets d'encens dans un cornet en feuille de bananier. Cette maisonnette est la demeure du *phi*. De l'au-delà, il surveille les vivants et se manifeste chaque fois qu'un membre de la famille se conduit mal. Son intervention se signale le plus souvent par une maladie soudaine et grave. Il faut alors chercher à connaître ce qui a mécontenté le *phi*. Pour cela on s'adresse au « sorcier » et celui-ci indique

le sacrifice que l'on doit faire au *phi* pour calmer sa colère.

Il existe aussi des *phi* de village auxquels des honneurs et des offrandes sont dûs au moment de chaque cérémonie rituelle ou locale, en particulier vers le septième mois. Coïncidant avec une sorte de pause dans l'activité ordinaire du Laotien, pause réglée par un changement de saison, le retour des pluies et la crue du Mékong, les fêtes du « mois des Esprits » sont centrées autour de l'évocation d'un ou de plusieurs Esprits qui se réincarnent dans un possédé. C'est par ce personnage que les villageois et habitants d'un même quartier peuvent connaître le cours de l'année nouvelle et s'il le faut, tenter de l'améliorer par des dons et des prières. Pendant ce temps le village est interdit aux étrangers (Lévy).

On connaît aussi une série de *phi* particulièrement dangereux ; ce sont les *Phi Phetu* (Sk : *Preta*) c'est-à-dire les âmes errantes des personnes mortes de façon anormale par accident, suicide, décès en couches pour une femme, etc... Ces âmes ne peuvent renaître. Elles demeurent présentes pour tourmenter les humains. Les *Phi Houa Kout* sont des *phi* sans tête ; les *Phi Khon Long* sont ceux qui portent les cercueils ; les *Phi Pop* ont la propriété de s'installer dans le corps d'un être humain vivant. Le malheureux a dès lors le mauvais œil et il est expulsé du village. Dans la région de Savannakhet, il existe un village de victimes des *Phi Pop* qui a été créé par une mission protestante, afin de recueillir tous ces pauvres diables qui seraient voués à mourir de faim, car l'accès de tout village leur est interdit.

Les *Phi Phong* sont les esprits d'êtres humains qui ont étudié les formules pour acquérir des pouvoirs magiques et n'ont pu se conformer strictement à certains rites prescrits par leurs études. Ils sont avides de sang et s'en vont la nuit s'éclairant du feu

qui sort de leurs narines, au bord des fleuves, des rivières, des étangs pour capturer les poissons et les crapauds. Il faut s'enfuir lorsqu'on rencontre un *Phi Phong*, car celui-ci peut vous cracher à la figure et l'on risque alors de devenir soi-même un *Phi Phong*.

Le *Phi Kong Koi* habite dans les montagnes et a la forme d'un singe. Dans son existence terrestre, il était le serviteur d'un Viêtnamien. Un jour qu'il avait été trop maltraité il se décida à prendre la fuite. Mais pour ne pas être rattrapé il camoufla l'empreinte de ses pas en mettant les talons devant et les doigts de pieds derrière. Les Viêtnameiens trompés par cette supercherie partirent dans la direction opposée et ne le retrouvèrent jamais. De nos jours lorsque les Laotiens veulent faire fuir le *Phi Kong Koi* ils parlent le viêtnamien entre eux. Mais il faut s'abstenir, lorsqu'on voyage en montagne, de faire du feu et d'y faire griller du poisson, de la viande ou des crabes, car l'odeur attire le *phi* qui veut venir manger. Sa victime aurait les intestins crevés. Son approche est toujours précédée d'un violent orage et d'une pluie diluvienne. Il y aurait beaucoup de *Phi Kong Koi* dans la région de Samneua.

Il y a cependant une autre sorte de *Phi*. Celle-ci semble avoir une haine particulière pour les archéologues. Ce sont les *phi* qui habitent les sculptures ou les tumulus que l'on trouve en brousse. Mais ceci est une autre histoire...

La croyance aux *phi* et une crédulité excessive font que les Laotiens sont souvent les victimes de charlatans que le code laotien punit sévèrement. Les amulettes porte-bonheurs sont également très répandues. Mais cette croyance aux habitants du monde invisible se remarque surtout dans l'accouchement et dans les cérémonies profanes.

## CÉRÉMONIES ET FÊTES RELIGIEUSES

### LE CALENDRIER

Le calendrier laotien est du système luni-solaire. Les éléments qui le composent sont pour la plupart empruntés au calendrier indien. Comme dans tous les autres pays d'Indochine les Laotiens usent du cycle des 12 animaux (Rat, Bœuf, Tigre, Lièvre, Dragon, Serpent, Cheval, Chèvre, Singe, Coq, Chien, Porc).

L'ère la plus usitée au Laos est l'ère *Cullasakaraj* (petite ère) commençant en 638 A.D., vient ensuite l'ère *Buddhasakaraj* (ère bouddhique dont le point de départ est en 544 av. J. C.). Enfin la *Mahasakaraj* (grande ère) se rencontre dans les inscriptions anciennes. Mais actuellement pour les actes officiels, on n'emploie que l'ère chrétienne.

#### *Les mois.*

Les mois laotiens sont alternativement de 20 et 30 jours. Ils sont quelquefois cités sous leur nom indien mais le plus souvent mentionnés sous leur numéro. Leurs noms sont les suivants :

N°	Laotien	Pâli	
1	deuan Tieng	Mâgasira	décembre-janvier
2	— Gni	Phussa	janvier-février
3	— Sam	Mâgha	février-mars
4	— Si	Phagguna	mars-avril
5	— Ha	Citta	avril-mai
6	— Hoc	Visákha	mai-juin
7	— Chet	Jettha	juin-juillet
8	— Pet	Asâdha	juillet-août
9	— Kao	Sâvana	août-septembre
10	— Sip	Potthapâda	septembre-octobre
11	— Sip Et	Assayuja	octobre-novembre
12	— Sip Song	Kattika	novembre-décembre

*Les jours.*

La semaine laotienne suit le même ordre que la semaine française

Van Athit	dimanche
Van Tian	mercredi <i>Lundi</i>
Van Ang Kam	mardi
Van Phut	mercredi
Van Phahat	vendredi <i>Jeudi</i>
Van Souk	lundi <i>Vendredi</i>
Van Sao	samedi

*Les heures.*

Le jour est de 24 heures il est divisé en 16 *ngam* (veillées de une heure et demie chacune).

Toutes les fêtes laotiennes sont fixées d'après ce calendrier. Les fêtes bouddiques sont énumérées dans un manuscrit du Vat Pra Kèò intitulé *Hit Sip Song Khong Sip Si*.

LE BOUN (Sk. *pûnya*).

Tout nouveau venu au Laos apprendra assez vite à connaître le mot *boun*. Littéralement ce terme signifie « obtenir des mérites, faire l'aumône », mais par extension, il désigne la cérémonie ou la fête qui accompagne cette action. Son sens a dégénéré assez vite et « faire un boun » signifie « faire une fête ».

Le *Boun* religieux consiste essentiellement à présenter des offrandes de cierges, de fleurs, etc... aux images du Bouddha et des dons aux bonzes après avoir fait la *pradakshina* ou « circumambulation » rituelle autour de la pagode, avec des cierges allumés. Cette *pradakshina* est un vieux rite brahmanique qui consiste à tourner autour d'un bûcher funéraire ou d'un monument en le laissant toujours à sa droite.

*Fête de Khao Chi* (Voir ci-dessous après la fête de la Moisson).

*Makha Bousa* (Fête du Troisième mois).

La première fête religieuse de l'année laotienne est celle du « Makha Bousa ». Elle a lieu le quinzième jour de la lune croissante du troisième mois (fin janvier mi-février).

En voici l'origine.

« Près de Vaisali dans le bourg de Belouva, une grave maladie frappa le Bouddha, il était près de la mort. Il songea alors à ses disciples : « Il ne convient pas que j'entre dans le Nirvâna sans avoir conversé avec ceux qui prenaient souci de moi, sans avoir parlé à la Communauté des Disciples ». Après leur avoir parlé, il eut la visite de Mâra le démon bouddhique, alors il lui dit : « Ne t'inquiètes pas, ô Malin, dans peu de temps ce sera le *Nirvâna* du Parfait, d'ici trois mois j'entrerai dans le *Nirvâna* ».

C'est le souvenir de cette réunion des disciples que les Laotiens célèbrent au cours de la fête. Cette cérémonie est le *boun* classique avec aumônes aux bonzes, cierges, bâtonnets d'encens, etc...

*Boun Pha vet.*

Ce *boun* peut avoir lieu à partir du troisième mois laotien. Une fois par an, chaque pagode à tour de rôle organise une grande fête. La veille, la pagode se remplit de bonzes arrivés de fort loin pour entendre la lecture de cette histoire édifiante, tandis que les jeunes gens arrivent de nuit pour faire leur cour aux jeunes filles. Le lendemain matin dès six heures la lecture recommence et ne prend fin qu'à la tombée de la nuit. A sept heures et demie a lieu l'offrande de nourriture aux bonzes, puis la récitation d'une action de grâce. Après quoi, les vénérables reprennent la lecture du *Phat Vet* jusqu'au soir, se succédant à intervalle régulier. Dans la cour de la pagode, on a édifié tout exprès pour la cérémonie, un socle au centre duquel s'élève une chaire à prêcher en tronc de bananier entièrement sculptée et entourée de tentures sur trois faces, afin

de masquer le public au bonze. Au pied des quatre piliers qui supportent la chaire, ont été disposées quatre jarres d'eau parfumée couvertes d'une feuille de bananier et entre elles, au centre, un sac de semence de paddy et un panier de sel. Le long des murs de cette salle provisoire se déroule l'histoire de *Pha Vet* peinte sur l'étoffe. Chaque lecteur reçoit un panier où les offrandes sont disposées avec fantaisie. A la fin de la lecture de chaque chapitre, tous les auditeurs jettent une poignée de riz grillé au loin. Au dehors, aux quatre points cardinaux se dressent de petits autels avec des offrandes de riz. A l'Est, en retrait, s'élève un autel plus important et couvert où sont disposés une natte et un matelas en miniature, des oreillers, des bâtonnets d'encens, des cierges, des boulettes de riz, des fleurs, une théière et un bol à aumône. Cet autel est destiné à recevoir *Pra Upagutta* qui protégera la fête des influences maléfiques de *Mâra* (Cf. *B.E.F.E.O.* 1904 : *Mâra* et *Upagutta*).

Cette histoire est souvent représentée dans les peintures de pagodes particulièrement au *Vat May* à *Luang Prabang*.

*Pha Vet* est le nom laotien du *Vessantara Jâtaka* qui est l'histoire de la dernière vie antérieure du Bouddha.

Le Prince *Vessantara* pieux bouddhiste faisait de nombreuses aumônes. Il y avait dans son royaume un éléphant blanc qui pouvait faire tomber la pluie à volonté. Un brahmane d'un pays voisin lui demanda cet éléphant. Le Prince charitable lui en fit don. Le peuple mécontent alla trouver le roi pour obtenir l'exil du prince. Il fut envoyé dans la forêt avec sa famille, mais en se rendant à son ermitage agreste, il rencontra différentes personnes qui lui demandèrent l'aumône et il donna successivement son char, ses chevaux, ses enfants. En dernier lieu, il fit don de sa femme au dieu *Indra* qui sous l'aspect d'un ascète la lui avait

demandée pour éprouver sa générosité. Alors Indra lui rendit sa femme, tandis que les enfants étaient rendus au roi leur grand-père, par un brahmane. Avec l'aide de son petit-fils le roi put rechercher le prince et son épouse et les ramener dans le royaume où tout se termina bien. Après sa mort le prince Vessantara devint Bouddha.

Notons au sujet de ce récit que d'après le pèlerin chinois Hiuan-Tsang qui visita l'Inde au VII<sup>e</sup> siècle de notre ère, la ville de Po-Lou-Cha (actuellement Shahbaz Garhi à quelques dizaines de kilomètres au N.-E. de Peshawar) était devenue de son temps le lieu où l'on situait le cadre du Vessantara Jâtaka. De nombreux reliefs gréco-bouddhiques illustrant cette légende y ont été découverts.

Fête des Fusées (Bang Fay)  
Vixakha Bouxa — Fête du sixième mois.

Le quinzième jour de la lune croissante on célèbre la date de la naissance du Bouddha, de son Illumination et de son décès. La série de légendes ayant pour fin d'expliquer cette fête en montre la complexité. Une étude approfondie est en cours actuellement, afin de déterminer ses origines et son véritable sens. Dans l'état actuel de la question, nous nous bornons à donner en faisant toutes réserves, les différentes explications que nous avons trouvées dans les manuscrits.

Nous sommes en présence d'un exemple typique de fête de caractère profane que la tradition bouddhique tente tant bien que mal d'assimiler. Selon les Bouddhistes laotiens, les fusées qui sont lancées pendant cette Fête sont destinées à allumer le bûcher qui fera brûler le cercueil du Bouddha. Précisons qu'aucun texte bouddhique ne mentionne ce rite, et que le *Hit Sip Song Khong Sip Si* ne fait aucune allusion à cette cérémonie.

Il faut donc chercher les différentes raisons de cette Fête. Tout d'abord, elle a lieu à la fin de la sai-

son sèche ; c'est la dernière réjouissance avant les gros travaux de rizières. De plus, ses buts sont bien déterminés : il s'agit de provoquer la pluie et ensuite d'assurer la fécondité du sol.

L'élément principal de cette manifestation est la fusée. C'est un long bambou décoré qui est censé représenter le corps d'un nâga ; l'une des extrémités est du reste, ornée d'une tête de nâga ; quant à la banderole multicolore qui pend au-dessous, elle symbolise l'arc-en-ciel. Ce thème qui se retrouve en Indonésie mériterait d'être étudié au Laos avant que l'on puisse en tirer des rapprochements : un passage de l'histoire de Thao Kathanam nous explique la raison pour laquelle on lance des fusées afin d'obtenir la pluie :

« ... le jour du mariage de Thao Kathanam avec la  
« fille du roi de Champa, il y eut une grande fête.  
« Installés au sommet du Mont Gijjakuta, les Yaksa,  
« les Gandharva et les Phi lancèrent des fusées pour  
« célébrer cet événement. Pendant trois jours, toutes  
« les fusées montèrent vers le Ciel, où elles atteigni-  
« rent le monde des Catulokapala (les quatre gardiens  
« du monde). Les Then (génies) pensèrent que les  
« habitants de la terre lançaient du feu pour brûler le  
« muong Then. Ils s'en émurent et allèrent se placer  
« sous la protection du dieu Indra. Celui-ci alors pro-  
« voqua des orages, de la pluie et un grand vent de  
« rasoir pour détruire ces boules de feu. Les débris des  
« fusées tombèrent sur la terre, s'accrochèrent aux  
« arbres et devinrent des plantes parasites. Depuis ce  
« jour, quand on veut obtenir de la pluie, on lance des  
« fusées vers le ciel pour effrayer les Then ».

Mais le lancement des fusées est aussi un concours et le propriétaire de la fusée qui va le plus loin est sûr d'avoir une année propice. La légende de Thao Phadeng et de Nang Ay du pays des Nâgas nous fournit l'origine de ce concours.

« Le fils du roi des Nâgas était le rival de Thao  
« Phadeng pour obtenir la main de Nang Ay. Le père  
« de Nang Ay ne savait à qui donner sa fille, aussi con-  
« seilla-t-il aux deux prétendants de fabriquer des  
« fusées. Celui qui enverrait sa fusée le plus loin de-  
« viendrait l'époux de Nang Ay. Thao Phadeng gagna,  
« mais le fils du roi des Nâgas n'accepta pas sa défaite  
« et décida d'obtenir Nang Ay morte ou vive ». Alors  
débuta une histoire merveilleuse où il n'est plus ques-  
tion de fusées et qui n'apporte aucun élément de  
nature à fournir une explication.

Ainsi, la pluie provoquée par ce lancement et ce concours de fusées doit permettre d'obtenir de bonnes récoltes. Aussi, à cette première cérémonie vient s'en greffer une seconde qui est une fête de la Fécondité. Les scènes licencieuses, les chansons aux paroles bravant l'honnêteté, l'action de marionnettes particulières, toutes les allusions aux rapports entre l'homme et la femme destinées à provoquer la fécondité du sol par magie sympathique sont des rites trop connus depuis l'antiquité classique jusqu'à la Chine ancienne, pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter ici. Aussi renvoyons-nous le lecteur à la magistrale étude de Sir James Frazer sur le cycle du Rameau d'Or.

Mais quelle est l'origine exacte de cette fête ? D'aucuns prétendent qu'elle est particulière à Vientiane et qu'elle n'est célébrée dans les autres villes du Laos que depuis une vingtaine d'années. Cette remarque est d'un intérêt capital. En effet, à la suite du pillage de Vientiane par le Général siamois Phya Bodin en 1827, la majorité de la population vientianaise a été déportée sur la rive droite du Mékong. Peu à peu cette ville fut repeuplée par des gens venus du Trânninh. Or, il est curieux de constater que sur toutes les fusées, se trouve un motif décoratif bizarre qui s'apparente à ceux que l'on voit sur les bracelets et les colliers de la région de Xieng Khouang. Certains

auteurs dignes de foi ayant émis l'hypothèse que les motifs de ces colliers étaient la survivance d'un vieux culte solaire, doit-on en conclure que les fusées seraient les derniers vestiges incompris d'un vieux culte du feu, jadis pratiqué chez les populations du Trân-Ninh ? Mais alors, à partir de quelle époque et sous l'action de quel rite, ce culte du feu s'est-il transformé au point de devenir une cérémonie pour obtenir la pluie ? La question reste ouverte et peut être les recherches et découvertes futures permettront-elles d'expliquer cette fête qui est l'une des plus originales et la moins connue du Laos.

#### *Le Sacrifice du Buffle.*

A peu près à la même époque que la fête des fusées a lieu le sacrifice du buffle. Cette cérémonie est commune à toutes les populations indonésiennes de l'Asie du Sud-Est et sa survivance au Laos est du plus grand intérêt pour l'étude des antécédents de ce pays.

Cette cérémonie se déroule aux mois de mai et juin qui ouvrent la saison des pluies. On la retrouve au Laos occidental où, selon une chronique pâlie, un roi laotien de Xieng Mai sans foi, adorait les démons et sacrifiait des buffles aux génies des bois, des arbres, des montagnes, etc...

A Vientiane, près de l'avenue Jules Bosc, on aperçoit une grosse pierre que les Laotiens adorent comme étant un grain de riz. Le buffle est tué près de cette pierre. Une Nang Thyem, « inspirée ou possédée », après une série d'invocations et de danses rituelles, verse l'eau d'une théière sur la pierre, pendant que des assistants inondent la même pierre avec des touques.

Les experts se précipitent, retournent la pierre pour examiner comment sa face intérieure a été mouillée. Selon la disposition des points secs, on tire

des déductions sur la topographie des rizières qui seront inondées ou sèches et sur l'intérêt qu'il y aura de « faire » des rizières « hautes ou basses ».

C'est ce sacrifice du buffle que l'on retrouve dans le mythe de Gavampati, ce moine étrange que la Communauté bouddhique tenait éloigné, parce qu'il se posait en adversaire des eaux. Sa mort permit l'arrivée des pluies.

*Khao Vassa (Fête du huitième mois). ( Khao Phansa )*

C'est la date de l'entrée en carême bouddhique. Pendant les trois mois des pluies, ne pouvant se déplacer pour prêcher, le Bouddha et sa Communauté se retirèrent dans le parc du Jetavana. En outre, la saison des pluies éveillant partout la vie fait pulluler les bêtes : on ne peut donc voyager à cette époque, sans violer à chaque pas, le précepte qui défend de détruire toute existence si infime soit-elle. Les bonzes ne doivent donc pas, pendant cette période, quitter la pagode et doivent être obligatoirement présents à la confession générale.

Oldenberg, d'après des textes pâlis, décrit ainsi cette confession :

« Aucun moine ne doit y manquer. Seul celui qui est frappé d'aliénation mentale peut en être dispensé... A la lueur d'une torche les moines prennent place au lieu de l'assemblée, sur les sièges bas qui leur ont été préparés. Ni laïques, ni bonzillons, ni nonnes ne peuvent être présents, car la règle de l'Ordre qui va être récitée sous forme d'un formulaire de confession est considérée, en principe, comme le secret apanage des seuls moines. Ce formulaire de confession, le *Pâtî-mokkha*, le doyen le récite à haute voix.

.....  
« O Révérend, quiconque a commis un péché qu'il le confesse... Un moine qui, à la troisième fois que la question est répétée, ne confesse pas un péché qu'il

a commis et dont il se souvient se rend coupable d'un mensonge volontaire. Or, un mensonge volontaire, ô Révérend, est un empêchement à la vie religieuse. Telle est la parole du Bienheureux ».

Ensuite commence l'énumération des fautes qu'il faut confesser. En tête viennent les plus graves :

1° Avoir entretenu un commerce charnel, avec quiconque, même avec une bête ;

2° Volé le bien d'autrui ;

3° Tué ;

4° Usurpé fausement et dans une intention intéressée des perfections spirituelles.

Vient ensuite une liste de péchés moindres. Quand l'énumération est terminée, le récitant s'adresse aux moines et répète trois fois cette question :

« Ici, je demande aux Révérends : Etes-vous purs de ces fautes ? Et pour la deuxième fois je demande : Etes-vous purs ? Et pour la troisième fois je demande : Etes-vous purs ? Si tout le monde se tait, le récitant dit : « Purs de ces fautes sont les Révérends, c'est pourquoi ils se taisent, c'est ainsi que je l'entends ».

Ainsi sont les catalogues, en plus de deux cents paragraphes disposés sans beaucoup de suite, des préceptes qui ont trait à la vie journalière des moines, à leur logement, leur nourriture et leur boisson. Pas de détail si extérieur et insignifiant qu'il soit, qui n'y trouve sa place.

Au Laos, de même qu'au Cambodge, « pendant « toute la saison des pluies doit brûler dans chaque « pagode le cierge du Vassà. C'est un cylindre de bois « plus ou moins richement sculpté et peint où l'on « coule de la cire vierge autour d'une mèche » (E. Porée Maspéro). Avant d'entrer en retraite les bonzes reçoivent des vêtements, puis les gens se rendent en procession dans les pagodes où ils déposent leur cierge.

*Ho Khao Padap Dinh — La fête des morts du neuvième mois.*

On la célèbre le quinzième jour de la lune décroissante du neuvième mois et elle s'accompagne d'offrandes aux bonzes. Un *Jâtaka* (*Sadhitissarâja*) extrait du *Ha Sip Xat* nous dit les bienfaits que l'on acquiert en célébrant cette fête.

« Deux pauvres bûcherons fervents bouddhistes vendirent le produit de leur travail et achetèrent deux grandes jarres. Ils y mirent du riz, quelques morceaux de canne à sucre, deux bols, quatre bananes, de la viande, du poisson et des friandises. Ils offrirent le tout à un bonze le jour de la fête des morts et firent vœu de renaître dans une condition meilleure. Le fruit des mérites acquis par cet acte de charité les fit renaître dans une famille royale ; l'époux devint roi et sa femme fut reine. Le Bouddha dit alors à ceux qui écoutaient cette histoire : « Lorsqu'on fait acte de charité pour la fête des morts, on atteint les trois bonheurs : le bonheur terrestre d'être roi, le bonheur céleste d'être Indra et enfin le bonheur suprême du *Nirvâna* ».

*Ho Khao Slak — La fête du dixième mois.*

Cette fête est semblable à celle qui se déroule au Cambodge à la même époque. On fait des offrandes aux bonzes par tirage au sort. Le nom des bonzes est inscrit sur de petites étiquettes qui sont confondues dans une coupe. Chaque donateur offre son présent au religieux dont il a tiré le nom.

*Les fêtes du onzième mois.*

Le Carême bouddhique se termine le quinzième jour de la lune croissante du onzième mois. Dans chaque pagode les bonzes récitent le *Pâtimokkha*, puis confessent leurs fautes, avant de quitter la Commu-

nauté pour aller soit en pèlerinage, soit dans une retraite agreste pour la durée de la saison sèche.

*L'offrande de Kanthin.* C'est à l'occasion de cette fête qu'a lieu la cérémonie de *Kanthin* qui consiste à offrir aux bonzes des vêtements, du matériel de couchage, etc...

Lorsque le Bouddha était dans le Jetavana à Savatthi, des moines vinrent le trouver. Ils furent surpris par le commencement du Carême et durent s'arrêter en cours de route. Quand ils repartirent, après le quinzième jour de la lune croissante du onzième mois, ils arrivèrent maculés de boue. Le Bouddha les autorisa donc à accepter le don des vêtements à la fin du Carême.

Le *Kanthin* ne peut être accepté que par une assemblée d'au moins cinq bonzes, mais il ne faut pas que l'étoffe soit empruntée à un tiers ou offerte sur demande. Ceux qui reçoivent un *Kanthin* doivent en coudre les morceaux eux-mêmes (cf. Le bonze laotien).

#### *La fête des Eaux.*

A ces cérémonies purement bouddhiques correspondent d'autres fêtes. La veille de la course des pirogues, les fidèles lancent sur le fleuve de petites embarcations illuminées en bambou ou tronc de bananier. A l'origine, on se servait de lampes constituées d'un morceau de fil trempé dans de l'huile soutenu par une lamelle de bambou. Ce fil était tressé à l'un de ses bouts en forme de « pattes de corbeaux », en souvenir du *Jâtaka* du « Corbeau blanc ».

« Un corbeau femelle avait fait son nid au sommet d'un arbre. Par une nuit d'orage, l'oiseau mourut et ses cinq œufs furent emportés par le courant. Ils furent recueillis par cinq animaux, une poule, une loutre, une tortue, une vache, un serpent et donnèrent naissance à cinq bouddhas. Ces bouddhas pensaient

souvent à leur mère qui était au ciel des Tavatimça. Cette dernière descendit sur terre sous forme d'un ermite et leur dit : « Si vous pensez à votre mère, construisez des barques illuminées que vous laisserez emporter par le courant le quinzième jour du onzième mois ».

Ce rite est commun à tous les pays de l'Asie des Moussons. On le retrouve en Basse-Birmanie où l'on dit que l'on célèbre ainsi la victoire du moine Oupagoutta sur Mâra. Il est pratiqué également au Cambodge, en Chine du Sud à Amoy, à Bornéo et au Japon.

En fait nous avons affaire à ce que Sir J. Frazer a appelé l'expulsion du bouc émissaire. « Ces petits radeaux chargés d'offrandes ont attiré les mauvais génies qui avaient été au contact des vivants pendant les pluies ; embarqués sur ces frêles esquifs ceux-ci sont ainsi congédiés ». L'expulsion du bouc émissaire s'accompagne fréquemment de scènes licencieuses analogues à celles qui marquaient dans l'antiquité les Saturnales et les Bacchanales.

Quant à la course de pirogues, elle était à l'origine destinée à provoquer la décrue, mais il semble qu'actuellement à Vientiane, malgré certaines offrandes faites aux Nâgas de la Nam Passak, l'idée originelle ait été perdue et que la course de pirogues soit devenue une simple compétition sportive.

#### *Les fêtes du douzième mois.*

Lorsque furent achevés les 84.000 reliquaires qu'il avait fait élever pour recueillir les cendres du Boudha, le roi Açoka fit une grande fête des *That*, le quinzième jour de la lune croissante du douzième mois. C'est en souvenir de ce geste pieux qu'ont lieu les fêtes du *That Luang*.

A Vientiane, elles sont précédées par celle de *Vat Si Muong* et se terminent par celles des *Vat Ong Tu*

et Inpeng (voir appendice : Vientiane). Elles comportent toujours le même cérémonial, circumambulation autour de la pagode avec des bâtonnets de cire et d'encens, offrandes aux bonzes, etc...

La veille de la fête du That Luang, le quatorzième jour de la lune croissante, a lieu le Grand Serment. Le Roi se rend à la pagode de Vat Ong Tu. Tous les hauts dignitaires et les principaux fonctionnaires du royaume sont présents. Les bonzes psalmodient les prières rituelles. Deux gardes Khas vêtus d'une tunique rouge, d'un sampot vert et coiffés d'un béret rouge à pompon qui rappelle la coiffure des guerriers représentés au Bayon d'Angkor Thom, plongent dans quatre bols à aumône contenant l'eau lustrale, la pointe des sabres, des fusils et des lances. Le maître des cérémonies récite par trois fois le Serment écrit sur feuilles de latanier. Puis, l'eau dans laquelle ont trempé les armes est distribuée aux principaux dignitaires qui en boivent.

Ensuite, le cortège royal se rend au That Luang où le Roi doit passer la nuit dans une *sala*. Il est accompagné de ses ministres et ne peut en principe en sortir que lorsque ceux-ci viennent le chercher.

Au matin du quinzième jour, le Roi porté par ses gardes Khas va faire ses offrandes aux bonzes et toute la journée est consacrée aux réjouissances publiques. Parmi celles-ci l'une mérite une mention particulière. C'est le jeu de *Thi khi*.

Son origine, dans l'état actuel de nos connaissances, demeure obscure. Le *Pra Lak Pra Lam* nous dit qu'Indra et Ràma jouèrent ensemble au *Thi Khi* et que c'est depuis ce jour qu'il est pratiqué à Vientiane.

Notons que ce jeu était inconnu à Luang Prabang. Il a été importé du Sud. La tradition exigeait qu'il soit joué à cheval, il se pratiquait alors comme le polo.

Actuellement, il se joue à pied avec un bâton au bout recourbé en crosse et une boule de la grosseur

d'une tête d'enfant et ressemble au hockey. Deux camps sont opposés : les fonctionnaires et le peuple. Le second doit en principe remporter deux victoires sur les trois parties. Le jeu n'est pas réglementé ; il n'y a pas d'arbitre, pas de limites du terrain de jeu ; parfois, la boule part dans les broussailles et tous les joueurs vont à sa recherche ; seule une ligne hypothétique indique la limite du camp adverse.

Les fêtes de Vat Inpeng et de Vat Ong Tu ne font que répéter celles de Vat Simuong et du That Luang.

## LES CÉRÉMONIES PROFANES

Le *Sou Khouan* peut être considéré comme la transition entre les cérémonies de caractère purement religieux et les fêtes profanes.

En effet *Sou Khouan* signifie « appel et réception de l'âme ». Le Laotien croit profondément à la transmigration de l'âme. Le corps humain, selon lui, est habité par 32 *khouan* (esprits) qui président chacun au fonctionnement d'un membre, d'un organe ou d'une faculté intellectuelle.

A la mort d'un être humain, l'ensemble des 32 âmes quitte le corps. Selon les mérites acquis, elles iront soit au ciel des dieux, soit dans le domaine des morts. Certains êtres, morts de façon anormale par suicide, noyade, etc..., deviennent des âmes errantes. Ils sont à craindre, car ils reviennent sur terre pour tourmenter les vivants et il faut leur faire de nombreux sacrifices.

Les âmes ayant terminé leur séjour céleste et sur le point de revenir sur terre, selon le cycle normal des renaissances, choisissent elles-mêmes leurs futurs parents.

L'ensemble des 32 âmes va hanter la jarre d'eau de la maison adoptée. Après la troisième nuit, au moment où le père futur vient boire, elles s'insinuent dans les plis de la ceinture de son *sarong*, d'où après trois nuits de séjour, elles pénétreront dans le sein maternel, par les voies naturelles, à l'occasion d'un rapprochement conjugal.

Lorsqu'une de ces âmes vagabondes sort du corps pour aller se distraire, l'homme est malade. Pour le

guérir, il faut rappeler l'âme et l'on pratique alors le *Sou Khouan*.

Quand le *Sou Khouan* est reconnu nécessaire, le maître de la maison va consulter un *achar* (prononcez : *atiar* = sk. *acarya*) ancien bonze, pour le choix des jours et heures fastes. C'est cet *achar* qui officiera.

Quand vient le moment fixé, le *pha khouan* (plateau contenant les offrandes) doit être prêt. Le centre du plateau est occupé par une coupe artistiquement garnie de petits rameaux fleuris, sur lesquels sont fixés des cierges minuscules et accrochés des fils de coton blanc longs d'une vingtaine de centimètres. Autour de cette coupe sont disposés un œuf de poule cuit, appelé *khay khouan* (œuf offert aux esprits), des boulettes de riz gluant, des gâteaux et des bananes mûres.

Plateau et coupe peuvent être en bois, en cuivre ou en argent et c'est surtout aux mariages qu'on voit paraître les plus riches. Au lieu d'une seule coupe, on peut en mettre plusieurs de grandeurs différentes, placées les unes sur les autres de façon à former une pyramide, et garnies toutes de fleurs, de cierges et de fils de coton.

On peut également disposer sur le plateau, en plus des comestibles précédemment énumérés, un *ngeun fac* (ancienne pièce de monnaie d'argent de forme parallélipédique pesant 225 grammes), ou tout autre objet précieux.

A côté du premier, sera disposé un petit plateau chargé d'un coq à pattes jaunes, plumé, vidé et bouilli: c'est le *khay khouan* (le coq offert aux âmes). Accessoirement, on peut ajouter la tête et les viscères d'un porc également bouillis.

Le tout est complété d'un flacon d'alcool et de quelques verres. Dans l'ancien temps, l'alcool était contenu dans une petite gourde naturelle et les tasses

étaient en bambou ou en bois. Mais chez les gens riches, les ustensiles étaient en porcelaine et importés de Chine. On peut remplacer l'eau-de-vie par une jarre de riz gluant fermenté dont on boira l'extrait aqueux par aspiration, à travers des tuyaux de bambou engagés jusqu'au fond de la jarre.

La personne dont on va rappeler les esprits absents s'assoit auprès du *pha khouan*, de l'autre côté duquel se trouve l'*achar*, maître des cérémonies qui lui fait vis-à-vis.

S'il s'agit d'un mariage, chacun des futurs conjoints s'assoit devant son propre *pha khouan* et son propre *achar*, le jeune homme étant à la droite de sa fiancée.

L'assistance, composée d'anciens, de notables, de parents, d'amis et connaissances, se tient assise autour, et surtout derrière le ou les intéressés.

Tandis que les cierges sont allumés, l'*achar* commence à réciter la prière.

Quand les litanies sont terminées, le plus âgé ou le plus respecté dans l'assistance commence la série des *phouk khène* (fixation d'un fil au poignet), par la personne de l'*achar*. Celui-ci tend horizontalement son avant-bras, indifféremment le droit ou le gauche fléchi à angle droit sur le bras et soutenu près du coude, par la main d'une autre personne de l'assistance. La main de l'autre côté doit se placer dans l'attitude de la prière, devant le visage, comme si elle était jointe à celle du côté opposé. L'homme qui attachera le lien saisit ensuite un des fils de coton blanc par le milieu, de façon à laisser prendre ses deux moitiés qu'il promène sur le poignet présenté dans les deux sens de l'axe du bras, pour balayer les *kho*, c'est-à-dire les malheurs envoyés en punition de péchés antérieurs. Puis, il détache de chaque extrémité du fil un petit bout qu'il lance vers le couchant, jetant ainsi au loin les *kho*, prend le *khay khouan*, une

boulette de riz, une banane et éventuellement un des objets précieux contenus dans le *pha khouan*. Il les dépose sur la main tendue et ouverte afin que cela serve d'offrande au *khouan* et en rapproche le petit plateau contenant le *khay khouan*, de manière que le dos de cette main soit au contact de celui du poulet. Enfin, après avoir attaché le fil autour du poignet, il saisit les deux boucles du nœud entre le pouce et l'index et les roule ensemble pendant une seconde environ, le temps de terminer la formule de souhait qu'il a murmurée dès le début tout en accomplissant les gestes ci-dessus rapportés.

Le lien symbolique noué au poignet sert à maintenir les *khouan* qui viennent d'y être attirés et les empêche d'aller vagabonder de nouveau. On peut profiter de l'occasion pour « lier le poignet » de n'importe quelle personne présente, par amitié ou en hommage. A l'issue de la cérémonie qui prend fin sans autre formalité, tout le monde est invité à un repas offert pour la circonstance.

Le Bassi. *BACI ?*

C'est la forme noble du *Sou Khouan*. Le choix d'un jour et d'un moment fastes n'est pas nécessaire. Le *Bassi* accueille le voyageur de passage, pour lui souhaiter la bienvenue, ou au départ un bon voyage. C'est la cérémonie laotienne type.

*La naissance.*

*Les rites de passage.* — Van Gennep a défini sous ce nom, tous les interdits et cérémonies auxquels la femme enceinte et l'accouchée doivent se conformer afin de se protéger ainsi que l'enfant des influences maléfiques. Au Laos, ces interdits sont strictement respectés.

*Pendant la grossesse.* — La femme doit suivre un certain nombre de pratiques, afin d'éviter la mort du

foetus. Elle ne mange pas d'œuf en couvaision, de larves d'abeilles, car elle rendrait l'enfant méchant comme les insectes, ni de boissons chaudes car il serait chauve, etc... Elle ne devra enjamber ni un fourneau creux car l'enfant aurait un bec de lièvre, ni une longe de cheval car il serait glouton, ni se farder car elle le rendrait futile, etc...

*Avant l'accouchement.* — Ces pratiques deviennent plus sévères avant l'accouchement et d'autres s'y ajoutent. La femme sub-accouchante ne mangera pas d'aubergines rondes à peau dure, ni de cannes à sucre, car la poche des eaux se romprait difficilement. Les troubles du goût sont dus aux désirs du foetus ; aussi faut-il les satisfaire, sauf si les mets désirés sont interdits. Elle devra mettre sa jupe de façon telle que la ceinture soit partout à la même hauteur, car l'enfant autrement ne se présenterait pas bien ; ne pas se tenir dans l'encadrement d'une porte, s'asseoir sur un mortier à piler le riz ou manger le riz à même la marmite, car la progression du foetus serait entravée lors de l'accouchement.

Il existe aussi d'autres croyances. Porter des vêtements rouges provoquerait des hémorragies ; se coucher sur le dos risquerait de faire adhérer le placenta et il ne se décollerait que très difficilement à la délivrance. Enfin rendre visite à une femme en couches risquerait de provoquer un avortement, car le foetus pourrait avoir la fantaisie de se libérer trop tôt.

Au réveil, la femme enceinte doit se frapper trois fois les reins avec les poings fermés en souhaitant que le placenta se détache et que la poche des eaux se rompe sans difficulté. Le soir, lors de son bain quotidien, elle se frotte le ventre avec du sable, face au soleil couchant, afin d'enlever la couche de crasse sébacée du foetus et de faciliter l'accouchement. Elle se lavera les cheveux de temps en temps, avec de l'eau dans laquelle elle aura fait tremper une queue d'an-

guille et du riz. Elle saisit la queue de l'anguille pour se lisser ses cheveux. La tête du foetus en deviendra glissante et l'accouchement sera facile.

Si la sub-accouchante doit se protéger des esprits, il ne lui faut pas oublier que certaines de ses actions peuvent être néfastes pour son entourage. Elle n'entrera pas dans une maison neuve, sous peine d'attirer la mauvaise fortune à son propriétaire. Elle n'assistera pas non plus à un mariage, car elle porterait malheur aux nouveaux époux. Le mari de la femme enceinte perd une partie de ses *khouan* (voir ci-dessus) ; aussi devient-il malchanceux à la chasse et aux jeux de hasard.

*L'accouchement.* — Cette opération ne peut avoir lieu que dans la maison de l'accouchée, sans quoi les plus grands malheurs fondraient sur le propriétaire de la demeure. Parfois, les parents font construire une cabane où la parturiente passera tout le temps que dureront les couches.

Lorsque la femme ressent les premières douleurs, on enlève tous les objets accrochés ou suspendus : tels que les boucles d'oreilles. Elle ne conserve que sa jupe et demeure assise pendant toute la durée du travail. En face d'elle pend une corde ; elle s'y accrochera au moment de l'expulsion, car cette position doit faciliter la descente du foetus. Si l'accouchement se prolonge, on emploie des décoctions et des liniments pour favoriser l'opération.

Lors de l'expulsion, le nouveau-né est laissé entre les jambes de sa mère jusqu'à la délivrance. Ce n'est que lorsque le placenta est sorti que l'on coupe le cordon avec une lame de bambou. Si on le coupait avec une lame d'acier, l'enfant risquerait de périr de mort violente. Pour les filles, le fil qui sert à la ligature du cordon est un fil de rouet, afin que plus tard elle devienne une bonne tisseuse. Le placenta est généralement enterré sous un des escaliers de la mai-

son, faute de quoi la fécondité des parents risquerait de se tarir.

*Suite de couches.* — Après la délivrance, l'accouchée s'assoit sur un lit de sel de cuisine finement pilé, afin que les suites soient normales. Puis, elle prend une douche chaude et se change de vêtements. Alors, commence pour elle le *You Kam*, « subir la pénitence ».

Elle va s'étendre sur un lit bas, contre un grand foyer en glaise de mêmes dimensions que le lit et sur lequel se trouve un grand chaudron qui sert à préparer une décoction de plantes aromatiques ou médicinales destinée aux bains de siège et affusions chaudes sur le tronc qu'elle doit prendre fréquemment. A côté d'elle, l'enfant est couché dans un *kadong* (van indochinois). Entre le matelas et le *kadong* on place un poignard si c'est un garçon, une aiguille avec du fil à coudre si c'est une fille, afin que plus tard l'enfant soit un homme fort et courageux et la femme habile dans les arts ménagers.

L'accoucheur qui est aussi sorcier suspend au toit un épervier descendant jusqu'à terre et qui doit recouvrir complètement le lit de l'accouchée et le *kadong* du nouveau-né. On récite une incantation destinée à protéger la mère et l'enfant contre les *Phi Phai*, âmes des femmes mortes en couches ou en état de grossesse et qui prennent la forme d'un oiseau de nuit. Le sorcier tend autour du lit et du foyer un fil de coton blanc qui servira de barrière contre le *Phi Phai* et qui possède aussi la propriété d'empêcher la mère et l'enfant d'avoir de la bourbouille.

En dehors des affusions et bains de siège très fréquents l'accouchée prend tous les jours deux ou trois bains de vapeur d'eau aromatisée. Ses repas pris à l'intérieur de l'épervier se composent de riz, de poulet ou de porc grillé assaisonné de sel grillé et mélangé de *houa kha* (espèce de gingembre). Elle ne doit boire

que des décoctions chaudes d'une racine de liane sauvage à propriétés diurétiques.

Pendant le *You Kam* les gens viennent se relayer nuit et jour pour aider la famille à veiller sur la mère et l'enfant. Pour se tenir éveillé on fait des lectures ou de la musique, on chante, on joue. C'est la coutume de la veillée, le *ngan* qui s'accomplit à propos de toute fête et de tout événement.

Le *You Kam* prend fin au bout de huit jours dans le Bas-Laos, mais dure plus de vingt jours dans le Nord.

*Les relevailles.* — On choisit un jour faste pour la sortie des couches (*ok kam*). Cet *ok kam* a toujours lieu le matin. La femme va prendre son bain dans la rivière, tandis qu'on enlève tous les accessoires qui ont servi au *kam*. Quand elle revient à la maison, elle assiste à la cérémonie du *Sou Khouan*. Après quoi elle reprend la vie normale, bien qu'elle soit obligée de s'abstenir de certains aliments susceptibles de lui causer des hémorragies *post partum*. Quand la mère et l'enfant sont en bonne santé, ces précautions alimentaires se relâchent assez vite et dès la fin du deuxième mois, on commet de nombreuses entorses à ces règles. Les mères laotiennes ont l'habitude de donner à leurs enfants, dès le *ok kam*, du riz mâché, assaisonné de sel, enveloppé dans une feuille de bananier et chauffé sous la cendre chaude. Les nouveau-nés supportent généralement bien ce régime.

#### *Le mariage.*

On se marie au Laos aux mois pairs. Le mois préféré est le sixième, c'est celui de la fête des Fusées et la dernière limite, car au huitième mois les gendres n'osent pas troubler les travaux des champs et il faut ensuite jusqu'au douzième mois, respecter le carême bouddhique.

*La demande en mariage.* — Les coutumes laotiennes exigent la demande préalable, la remise obligatoire du *Kha Khun Phi*, tribut payé aux génies tutélaires, et la remise facultative du *Kha Dong*, dot qui est donnée par l'époux à l'épouse ou à ses parents.

La mère du garçon accompagnée d'une ou deux vieilles parentes va chez la mère de la jeune fille et, au hasard de la conversation, demande si la jeune fille est en âge de se marier. La mère peut en toute liberté répondre que la fille est trop jeune ou qu'aucun garçon ne l'aime et qu'elle risque de demeurer célibataire. Dans ce dernier cas, la réponse est un acquiescement. Alors, au cours d'autres visites, les questions matérielles sont réglées. Jusqu'au jour de leur mariage les deux fiancés n'échangent pas un mot et d'ailleurs il n'est pas nécessaire que les futurs époux se connaissent. Cependant, les villages laotiens n'étant pas très grands, il est vraisemblable que les jeunes gens ont eu l'occasion de se rencontrer plusieurs fois au *boun*.

La demande officielle s'accomplit la veille du mariage et le soir de ce jour, après le dîner, le jeune homme se rend chez la fiancée et avec elle assiste à la prière des bonzes bénissant l'eau contenue dans des bols à aumône. Un cordon de coton blanc relie entre eux les bonzes, les bols à aumône et les deux fiancés. L'eau bénite est conservée toute la nuit. Le lendemain à la première heure, les mêmes bonzes, les parents et les amis viennent en baigner copieusement les deux jeunes gens. Quand ceux-ci se sont essuyés et qu'ils ont changé de vêtements, ils viennent faire ensemble leur aumône matinale aux bonzes qui les bénissent encore une fois.

*Le Sou Khouan.* — C'est la cérémonie proprement dite du mariage. Le jour et l'heure fastes sont fixés par les vieux *hora* (astrologues ou devins) après une étude minutieuse des horoscopes de chacun. Cette cérémonie a lieu chez la jeune fille. Après un *Sou*

*Khouan* « de famille » célébré chez lui, le marié se rend chez sa fiancée, accompagné de deux camarades qui le protègent de deux ombrelles. Un cortège composé de porteurs les suit.

Devant la maison de la mariée des gardiens font le simulacre de défendre la porte de la maison. Le marié et sa suite ne peuvent entrer qu'en faisant un don d'argent ou d'alcool. Parvenu devant l'escalier de la maison, le jeune homme ne peut le gravir qu'après s'être fait laver les pieds, sur un morceau de pierre recouvert d'une feuille de bananier, par les sœurs ou les servantes de la mariée. Il doit payer ce service, puis va s'asseoir devant les deux *phakhouan* rituels, à côté de sa fiancée qui est déjà installée. Le *Sou Khouan* du mariage ressemble au *bassi*. Au mariage cependant, il n'y a que deux *phakhouan* et tout dans la cérémonie doit être en nombre pair. Ils sont cependant plus grands et mieux garnis que les *phakhouan* ordinaires. Le mariage est célébré par deux officiants qui récitent en duo des formules sacramentelles. Alors, après que l'on a noué nombre de fils de coton autour de leurs poignets, les mariés vont se prosterner devant chacune des personnes âgées et présentes. Puis, ils sont conduits à leur chambre, par une dame choisie parmi les plus vertueuses.

#### *Les funérailles.*

Au Laos comme dans tous les pays bouddhiques le mort est incinéré. Cependant on distingue deux sortes de trépas, la mort normale et celle qui survient par accident (noyade, suicide, ou mort violente). Les défunts de la seconde catégorie doivent être enterrés dans les vingt-quatre heures. On raconte que la femme d'un paysan étant décédée en couches, le village s'empressa de la découper en morceaux qui furent éparpillés aux quatre vents, afin qu'elle ne devienne pas une âme errante, capable de tourmenter les vivants.

Lorsqu'il y a un mort dans une maison, on le baigne avec de l'eau tiède, puis avec de l'eau froide, ensuite on le parfume, puis on l'habille. On lui met deux vêtements, l'un à l'envers, l'autre à l'endroit. Le premier symbolise la mort, le second la vie car on a choisi celui que le défunt préférait de son vivant. Ensuite on le peigne et on l'entrave avec un fil de coton blanc, car il ne doit pas revenir dans le monde des vivants. Le même fil sert à lui entourer le cou, à attacher les deux mains ensemble et les deux pieds ensemble. Ce lien ne doit pas être coupé, aussi fait-on un nœud à chacun des endroits attachés. Ce fil montre aussi aux hommes combien sont illusoire les liens qui les attachent au Monde. Puis, le corps est enveloppé dans un linceul. Il est allongé parallèlement à la grande dimension de la maison, à l'inverse des vivants qui couchent toujours dans le sens de la largeur. Enfin, on lui introduit dans la bouche une pièce d'argent ou de l'or, en lui disant que les biens terrestres sont vains et que tout ce que le mort peut emporter avec lui dans la tombe, est ce rien que l'on glisse avec peine entre ses dents. On retrouve là une vieille croyance dont nous parle déjà le *Çatapatha Brâhmana* : on place de l'or dans la bouche des trépassés, parce que ce métal est immortel et que de cette façon, l'on peut atteindre l'immortalité. Cette coutume se retrouve non seulement dans l'antiquité classique, mais également au Japon et en Chine et dans la majeure partie de l'Asie orientale.

Après la mise en bière, le cercueil est posé sur des troncs de bananiers, car de même que ces bois n'ont pas de cœur, l'homme désormais est sans consistance. La maison est devenue *heuan di*, la maison heureuse. Les bonzes viennent réciter des prières sur la mort qui disent la vanité de la vie.

« Le corps que l'âme a quitté n'est rien. Bientôt il sera aussi inutile sur terre que l'arbre mort.

« La vie est chose éphémère. Naître et mourir se poursuivent sans arrêt, selon un rythme normal. Après être né, il faut disparaître. Le bonheur c'est d'entrer dans le Nirvâna ».

Pendant toute la veillée (*ngan*) garçons et filles sont réunis ; on chante, on danse, on boit, on joue. Cependant, dans un coin près du cercueil, est posé un plateau garni de mets destinés au défunt.

Le mort peut être conservé indéfiniment dans la maison : aucune loi ne l'interdit. Cependant, il semble actuellement que l'on incline de plus en plus à suivre la méthode occidentale. A la campagne, sept jours après son décès, le mort est transporté dans une cabane édifiée pour lui, dans un coin de sa rizière. Tous les jours, sa veuve et ses enfants viennent entretenir son mausolée provisoire. Toutes les semaines, aux 8<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> jours de la lune croissante et décroissante, ils répètent les offrandes aux bonzes jusqu'au quatrième mois, date généralement admise pour les cérémonies de la saison sèche et des travaux de rizières qui viennent de prendre fin. Alors un énorme pavillon est construit, sous le toit duquel on travaille à l'érection du *mên* (cénotaphe), à sa décoration et celle du cercueil. Avant ces travaux, la bière a été ouverte et on a lavé le visage du mort avec de l'eau de coco, symbole de pureté.

Le style du cercueil et du *mên* varie selon les lieux. La décoration également est variée, mais ce ne sont souvent que feuilles de papier d'or collées sur de la laque et représentant des motifs végétaux, des fleurs et des divinités. Dans les grands enterrements, le cercueil est monté sur deux oiseaux énormes que l'on tire à l'aide d'un cordon de coton blanc et que poussent tous les assistants. Cela se fait de moins en moins, surtout à Vientiane où le cercueil est placé sur un camion. Les bonzes viennent en tête, puis la veuve et les enfants qui sont vêtus de blanc en signe de deuil.

Le cercueil est placé sur le bûcher. Tous les assistants, munis d'un cierge ou d'une torche résineuse allumés se rendent au bûcher en file indienne et jettent le brandon dans le four. Pour allumer, il est interdit de prêter sa flamme ou de se servir de celle du voisin. Pendant ce temps, la famille doit jeter des offrandes à la foule : morceaux de branches de bananiers, citrons, etc., dans lesquels ont été introduites des pièces de monnaies mêlées à du riz grillé. La maison mortuaire qui avait été entourée d'un fil de coton appelé *fây mongkhôn* pour chasser la tristesse, la maladie, les *phi*, etc., en est débarrassée à la fin de la cérémonie.

Le troisième jour, on va chercher les os. Les bonzes sont invités, mais avant de toucher aux cendres, on doit examiner si elles ont laissé des empreintes animales ou humaines, afin de savoir sous quelle forme renaîtra le défunt. On recueille les os avec des pinces en bois. Ils sont ensuite mis dans une urne. On dresse une statue de forme vaguement humaine avec des cendres mouillées. On entoure l'urne et les offrandes d'un fil de coton puis les bonzes récitent une prière qui clôt la cérémonie. L'urne sera confiée à une pagode ou bien la famille l'enterrera et fera élever un *that*. Un peu plus tard, pour commémorer la mort du défunt, la famille fera creuser un trou dans la pagode ou près du *that*, pour y planter un long bambou au bout duquel est attachée une oriflamme en coton lamé de baguettes de bambou. On apporte un plateau d'offrandes que l'on a déposé au pied du bambou que l'on est en train de dresser et que les parents et amis du défunt soutiennent. Au préalable, on avait enfermé des offrandes de nourriture dans une feuille de bananier. Une fois le bambou dressé, on verse de l'eau tout autour de la terre qui le retient, avec l'espoir que les mérites de cet acte parviendront dans l'autre monde et toute la famille

s'accroupit autour du mât, en joignant les mains pour réciter des prières.

*La maison laotienne.*

Elle est bâtie sur pilotis et possède une véranda. Le toit est légèrement incurvé. Un long pieu supportant la jarre d'eau est enfoncé près de la véranda, à l'extérieur de la maison. Le plancher est en bambou ou en planches minces et larges. Le mur et le plafond sont en panneaux de bambous, de planches ou de torchis. Il y a deux portes principales et peu de fenêtres. Une cloison qui part de la deuxième poutre du pignon de devant sépare la maison, dans le sens de la longueur en deux parties le plus souvent égales ; l'une est aménagée en chambres à coucher séparées les unes des autres par des cloisons ou par des rideaux ; l'autre constitue la pièce commune. Dans l'espace compris entre la première et la deuxième poutre et non limité par la cloison longitudinale est situé l'autel, sur lequel il y a toujours un ou plusieurs bouddhas. Il est placé du côté où se trouvent les chambres à coucher, du côté « soung » de la demeure, c'est-à-dire du côté opposé à l'entrée. Les dimensions des habitations varient entre six et vingt-quatre mètres de longueur, sur une largeur de quatre à neuf mètres.

Les maisons sont ouvertes le plus souvent à l'Est ou au Nord. Elles peuvent aussi surveiller le passage dans les rues ou les sentiers et le cas échéant regarder le fleuve de toute leur longueur. Une superstition veut en effet qu'on ne bâtisse pas « en travers du courant » considéré comme indomptable et invincible, et il y aurait du danger à le braver.

Les dépendances se composent, outre la cuisine attenante à la maison, d'un grenier situé à quelques mètres de la demeure principale. C'est près de ce grenier que se trouve le pittoresque pilon à paddy (*khok khao*) que les femmes manœuvrent avec le pied.

Tous les gens du village participent à la construction de la maison. Lorsque le jour et le moment fastes ont été fixés, le propriétaire nourrit tout le monde, pendant toute la durée de la construction.

### *Les tatouages.*

Tout Laotien qui se respecte doit se tatouer. L'absence de tatouage est un signe d'infériorité mentale et morale, donc sociale. En règle générale, cependant, la femme laotienne n'est pas tatouée ; cet usage n'est pratiqué que par les femmes Youan, Kha ou Lu.

Le Laotien se tatoue surtout les cuisses, les avant-bras et la poitrine. Le tatouage des cuisses est si serré que de loin le tatoué ressemble à un homme portant un caleçon bleu très collant. Les Laotiens sont appelés ventres blancs en opposition avec ceux qui ont des tatouages jusqu'au nombril et nommés alors ventres noirs. Les couleurs employées pour le tatouage sont le bleu indigo, le rouge et le noir fait d'un mélange de noir de fumée délayé avec du fiel de buffle.

Les tatoués sont convaincus que les signes qu'ils portent leur confèrent certaines propriétés surnaturelles, notamment les rendent invulnérables aux balles et aux morsures de serpent. Lors des événements de 1941, on a trouvé sur des soldats siamois des gilets de cotonnade blanche couverts de signes cabalistiques dont la parenté avec le tatouage est évidente et qui sont en quelque sorte des tatouages amovibles destinés à protéger ceux qui les ont revêtus. L'emploi de ces chemises magiques est connu également au Cambodge. Les dessins se composent généralement de fleurs, de figures géométriques, d'outils, de fleurs, de branches de végétaux et d'animaux. Parfois, on reconnaît des images tirées de l'iconographie bouddhique.

Il semble que le totémisme se trouve à l'origine du tatouage. L'analyse des dessins des tatouages lao-

tiens a permis de reconnaître des traces du culte du Soleil, ainsi que le rôle mythologique du chien. Mais actuellement les Laotiens ne semblent plus attacher aux tatouages qu'une valeur d'ornement artistique.

*La canne divinatoire.*

Parmi les « curios » que le touriste demande au Laos, celui qu'il trouve le plus facilement est une canne de bambou gravée. Immédiatement au-dessous du pommeau qui est souvent en argent ciselé, s'étale une sorte de diagramme quadrillé constitué par vingt-cinq petits carrés. Au-dessous de ce diagramme divinatoire, on trouve figurés successivement de haut en bas un zébu, un cheval, un *rakshasha* ou ogre, un tigre, un buffle, un cerf, un éléphant. Ces animaux répondent respectivement aux jours de la semaine : lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi et dimanche.

Il est à remarquer qu'à part le buffle et le cerf, les autres sont les animaux symboliques du zodiaque. Ils répondent aux différents points cardinaux.

Les Laotiens consultent ces figures en différents actes de la vie : choix d'un jour de mariage, de l'heure d'un enterrement, etc. Le diagramme sert à calculer l'heure et les animaux indiquent le point cardinal à suivre.

Cette canne se trouve aussi chez les Man.

## LE NOUVEL AN ET LES FÊTES DU CINQUIÈME MOIS

Le Nouvel An laotien a toujours lieu entre le 6<sup>e</sup> jour de la lune croissante du 5<sup>e</sup> mois et le 5<sup>e</sup> jour de la lune croissante du 6<sup>e</sup> mois. Le cœur même de la fête comprend trois jours : le dernier de l'année écoulée, le jour intermédiaire et le jour de l'an proprement dit. Les cérémonies les plus pittoresques sont celles de Luang Prabang, car la tradition s'y est le mieux conservée.

Le programme des fêtes débute par la procession des éléphants royaux. La tête ornée de dessins peints en rouge et en noir, montés par des cornacs vêtus de tuniques rouges à revers jaunes, les quinze éléphants vont aux pagodes de Xieng Tong, Vat May, Vat Visun pour rendre hommage aux génies protecteurs de la ville et chasser les mauvais esprits.

Pendant ces trois jours, les Laotiens s'abstiennent de faire la cuisine. Au grand marché, on achète des poissons, des tortues, des oiseaux, etc... qui sont remis en liberté, en signe de repentir et de rachat des fautes commises volontairement ou involontairement, dans le courant de l'année écoulée, contre les êtres vivants.

Il est possible que l'on ait affaire à une survivance de l'origine du cycle des animaux. Selon Finot, à une époque très reculée, on avait pris l'habitude de guérir les enfants malades en rendant la liberté à un animal : rat, singe, etc... Lorsqu'un enfant était sauvé par ce procédé, on disait qu'il était né de cet animal puisqu'il lui devait la vie, on lui défendait de le tuer et on désignait l'année de la naissance de l'enfant par le

nom même de l'animal. C'est ainsi que s'établit la coutume du cycle de douze ans.

Dans le lit desséché du Mékong et de la Nam Khan on édifie de petits *that* de sable. Chacun souhaite à l'autre une longue vie dont le nombre d'années sera égal au nombre de grains de sable formant le *that* et une grande prospérité, car la malchance a fui avec le dernier jour de l'année écoulée et la nouvelle doit apporter des richesses aussi nombreuses que les grains de sable du *that*. Souvent, autour du *that* principal en sont édifiés d'autres beaucoup plus petits dont le nombre correspond à l'âge du constructeur. Ils expriment de la part de celui qui les a édifiés, le vœu de voir de nombreuses autres années s'ajouter à celles qu'il a déjà vécues. En fait ces petits *that* autour du Mont Central sont la reproduction du Mont Merou entouré des différents mondes (cf. le symbolisme du That Luang).

Dans les pagodes, les statues du Bouddha sont descendues des autels et placées dans de petits *pràsàt* de bois. Elles sont arrosées d'eau parfumée qui coule dans le *hang-lin* (sorte de grande gouttière en bois doré dont les extrémités représentent la tête d'un monstre aquatique), car l'année qui finit doit être entièrement épuisée et un nettoyage minutieux aussi bien matériel que spirituel doit faire rigoureusement place nette à l'année nouvelle. Dans les rues, les jeunes filles aspergent non seulement les bonzes qu'elles honorent, mais tous les jeunes gens, en compensation des menus ennuis que ceux-ci leur ont causés au cours de l'année écoulée. Les hauts dignitaires ne sont point exempts de ces douches d'eau plus ou moins propre ; parfois certains ont le visage passé au noir de fumée ou enduit de boue, lorsqu'ils ont eu la malchance de recontrer un groupe de jeunes filles. Aurions-nous là une survivance du thème du *svayam-vàra* ? (libre choix de l'homme par la jeune fille).

Le jour intermédiaire, veille du jour de l'An est un jour de repos complet. Tous les événements qui se produisent dans cette journée orienteront en bien ou en mal tout le cours de l'année. Le jour du Nouvel An, un *bassi* est offert à Sa Majesté le Roi par les Ministres et les hauts dignitaires. Puis une délégation de bonzes est admise au palais où après avoir reçu les offrandes rituelles, ils sont aspergés dans une cabine par Sa Majesté le Roi et les membres de la famille royale.

A l'extérieur, dans la ville, les aspersiones continuent de plus belle pendant toute la semaine. Au cours de ces fêtes, le Roi se rend en pirogue, aux grottes de Xieng Men, en face de Luang Prabang, et de Pak Ou où il va asperger les statues qui s'y trouvent. Ensuite, il vient faire l'aspersion rituelle du Phra Bang, palladium du royaume, à la pagode de Vat May.

C'est au cours de ces fêtes du Nouvel An qu'a lieu la danse des Phou Gneu Gna Gneu, personnages légendaires considérés comme ancêtres des Laotiens, dont voici l'histoire :

« Quand Phou Lan Xong eut percé la courge, le roi du ciel envoya son fils Khoum Bolom pour organiser le pays. Pendant qu'il accomplissait la mission qui lui avait été confiée par son père, on vit s'élever de terre une liane. Elle grandit rapidement et couvrit bientôt toute la terre de son ombre. Les hommes cessèrent de voir le ciel et furent privés de lumière et de chaleur. Le roi ordonna de couper cette liane monstrueuse, mais personne n'osait en courir le risque. A la fin, deux vieux époux qui précédaient armés d'une hache, le fils du ciel descendant sur la terre, Phou Thao Gneu et Mé Ngam se déclarèrent prêts à entreprendre cette tâche périlleuse. Mais ils stipulèrent qu'après leur mort, ils recevraient des offrandes et seraient invoqués au commencement des repas et des autres occupations. Tout le monde s'y

engagea. Alors ils attaquèrent la liane à coups de hache : au bout de trois mois et trois jours, elle tomba et les écrasa dans sa chute, mais le soleil brillait de nouveau sur le monde.

L'engagement a été tenu ; depuis ce jour la danse des Phou Gneu Gna Gneu est un des éléments principaux de la fête laotienne du Nouvel An.

Les deux danseurs portent d'énormes masques en carton. Ils écoutent à genou les prières qui leur sont lues, tandis qu'à côté d'eux se dandine un lion. Le rôle de ce lion est assez particulier. Il semble que ce soit une autre survivance de la légende du cycle des animaux. Les premiers ancêtres n'ayant pas de jouets à donner à leurs enfants s'avisèrent de modeler une année un rat, l'année suivante un bœuf, puis un tigre, un lièvre, un dragon, etc... Le nom de chaque animal servit à désigner l'année pendant laquelle il avait servi de jouet. En outre, ces figurines prirent vie et devinrent les ancêtres des espèces actuelles. Actuellement on s'est contenté de conserver le lion car il semble qu'on ne sache plus très bien le rôle joué par cet animal.

## LA FÊTE DE LA MOISSON

Elle a lieu après la récolte, dans le courant des premier et deuxième mois et se déroule en plein champ. Elle a pour but de glorifier « l'âme du riz ».

Ce n'est qu'à la fin du dépiquage, lorsque le riz est mis en tas que le maître de la récolte consulte ses voisins et choisit avec eux le jour faste. Il fait ensuite construire sur son champ, autour de l'aire, des abris légers pour ses invités et aménage au sommet du tas de paddy, une sorte de chaire où les bonzes monteront pour réciter des prières.

Le matin de la fête, le maître de maison égorge un bœuf pour la confection du *lap* traditionnel, plat composé de viande crue et de piments hachés mélangés à divers légumes verts également hachés, le tout lié par un bouillon de *pa dek*. Le soir se tient une cour d'amour et les *mo lâm* (chanteurs professionnels) sont également conviés. A la fin de cette première nuit, les bonzes montent en chaire avant le lever du jour, pour lire la légende de Nang Kho Sop.

« Jadis, le grain de riz était gros comme une courge. Les gens le coupaient à la hache. Alors Nang Kho Sop (l'âme du riz) se fâcha de ce traitement barbare et s'envola. Depuis ce jour, on célèbre cette fête pour qu'elle revienne ».

La lecture s'achève lorsque le jour apparaît, et l'on fait des offrandes aux bonzes. A la fin de la prière, chaque fidèle, avant de se relever, arrose la terre de quelques gouttes d'eau pour prendre Nang Thorani à témoin de son aumône, afin que la déesse n'oublie pas de la lui compter parmi les mérites acquis pour les vies futures.

Le propriétaire prend un panier garni de poulet bouilli, d'alcool, de patates et de tubercules de toutes sortes. Il va seul, dans sa rizière dont il parcourt tous les carrés en appelant l'Ame du Riz pour la remercier d'avoir fait fructifier ses champs et pour la supplier d'être généreuse envers lui dans les années à venir. Il lui offre toutes les victuailles dont est garni son panier: Ame du Riz voici pour toi des tubercules, voici des bourgeons d'aréquier et le bon alcool de ton grain. Ame du Riz descends et viens présider la fête que je donne en ton honneur ! ».

Il dispose alors son panier au pied du tas de paddy et les *mè-tao* viennent souhaiter la bienvenue au riz dont le propriétaire est sensé avoir ramené l'âme.

Le maître de céans apporte alors un mannequin en paille personnifiant le Riz. Aussitôt, les vieilles lui font un *bassi*, en nouant aux poignets dorés des fils de coton blanc ; elles félicitent le Riz de son retour parmi elles et lui demandent de ne jamais quitter le grenier.

Un vieillard réputé pour ses dons divinatoires extrait du panier le poulet bouilli et scrutant minutieusement son bec et ses pattes, lit dans les signes qu'il y découvre le sort des prochaines récoltes. La prophétie achevée, il glisse les entrailles de l'animal dans le ventre du bonhomme de paille, ainsi que toutes les victuailles du panier.

Le Riz ainsi paré et restauré est saisi et hissé au sommet du tas de paddy d'où il présidera le reste de la fête.

Avant la fin de celle-ci, les charrettes s'avancent. Lorsque le chargement est terminé, le Riz trônant sur la première charrette, on s'en va rentrer le paddy dans les greniers. Lorsque le dernier chargement est à l'abri, le propriétaire installe à son sommet le mannequin qui personnifiant toujours l'Ame du Riz

veillera sur le grenier, écartera l'incendie ou la foudre et fera que « le tas, si nombreux soient les paniers qu'on y remplisse, ne s'abaissera pas et ne sera jamais aussi plat que le plancher ».

Le maître de la récolte prend soin de prélever une provision de paddy pour quelques semaines, ferme le grenier, puis en décore la porte avec des branchages du *khoun* (porte bonheur) et du *som seûne* (gaité) qui doivent entretenir Bonheur et Gaité dans la maison. Désormais, sous aucun prétexte ne s'ouvrira la porte du grenier avant le « 3<sup>e</sup> jour du 3<sup>e</sup> mois » parce qu'alors « la grenouille n'a pas de bouche, ni le dragon d'anus » et par conséquent nul animal vorace ne risque plus de venir engloutir les récoltes.

#### *La Fête du Khao Chi.*

Selon S. Karpelès, cette cérémonie a lieu une fois par an, pour chaque quartier de Luang Prabang. Elle consiste à aller aux environs de la capitale, avec les bonzes de la pagode du quartier désigné. On quitte la ville en grande procession, pour aller s'établir sur un plateau à l'entrée de la forêt. Tandis que les femmes s'occupent de la cuisine, les hommes installent les Vénérables sur des tapis. Les jeunes garçons et les novices après avoir coupé des branches, les nettoient de leur écorce en laissant un panache de feuillage, puis les déposent en faisceau. Le soir, tout le monde rentre en procession à la ville et le bois recueilli est mis à sécher dans la cour de la pagode. Un mois après, le bois est bon à brûler, et une autre fête a lieu à la pagode. La veille, toutes les femmes se réunissent pour préparer des offrandes de nourriture aux bonzes ; elles prennent le bois coupé le mois précédent pour faire griller la boule de riz, grosse comme le poing, sur laquelle on verse de l'huile et le contenu d'un œuf, de façon à l'envelopper d'une légère croûte. Les vieilles gens profitent de la coupe

du bois et de sa combustion pour entendre des prédictions supplémentaires. Le *Hit Sip Song Khong Sip Si* raconte une légende sur l'origine de cette fête qui a lieu en souvenir d'une vieille femme qui allant chercher du bois dans la forêt rencontra un bonze. Elle lui offrit une boule de riz avec un œuf dessus. Après avoir accompli cet acte charitable, elle fut mordue par un serpent et mourut. Depuis ce jour on célèbre le Khao Chi.

## RITES ANNUELS DE LA PÊCHE DU PA BEUK ໂປ່ງ ບໍ່ວາ

ປາ ບໍ່ວາ

La pêche au *pa beuk*, poisson de la famille des Siluridés, dont le corps est allongé et lisse, d'un blanc argenté, complètement dépourvu d'écaillés et dont le poids peut atteindre jusqu'à 200 kilos, a lieu chaque année en cinq endroits différents : à Ang (25 km environ en amont de Vientiane) du 13<sup>e</sup> au 15<sup>e</sup> jour de la lune croissante du 3<sup>e</sup> mois laotien, entre janvier et février ; à Luang Prabang (au milieu du fleuve, en face de la ville) du 6<sup>e</sup> au 7<sup>e</sup> mois laotiens, entre mai et juin ; à Nong Khieu (22 km environ en amont de Paklay) le 15<sup>e</sup> jour de la lune croissante du 3<sup>e</sup> mois laotien (février) ; à Nong Thèo (30 km environ en amont de Paklay), entre le 4<sup>e</sup> et le 5<sup>e</sup> mois laotien, sans date fixée ; à Ban Sèo (27 km environ en amont de Houei Sai) du 6<sup>e</sup> au 7<sup>e</sup> mois laotien, entre mai et juin.

Dans le bief de Vientiane, dès le 9<sup>e</sup> jour de la lune croissante, le *Chao Muong* de la province, ou son représentant, quitte le chef-lieu pour s'occuper de l'organisation de la fête. Par petites étapes, il se rend en pirogue jusqu'à Ang, sorte d'anse vaste, propice à la pêche du *pa beuk*. Le *Chao Muong* et sa suite s'arrêtent tout d'abord à Ban Si Khay, « village de la crasse », où se trouve le génie du village qui jouit d'une grande réputation et que les sorcières habitant au Nord du village, adorent continuellement. Au pied de l'arbre supposé contenir la demeure du génie, se dresse un autel s'élevant à deux mètres du sol. C'est là que le *Chao Muong*, entouré de tous les pêcheurs, dépose cinq poulets rôtis, deux bouteilles d'alcool de

riz, six noix de coco, des feuilles de bétel, des noix d'arecs, des gâteaux, des bâtonnets d'encens, des cierges en cire d'abeille, et les offre au génie, en lui demandant d'intervenir en leur faveur pour que la pêche, cette année, soit fructueuse.

On s'adresse au génie par l'intermédiaire de l'une des sorcières du village. Celle-ci entre en transes dès qu'elle est « possédée » par le génie. Elle est alors inconsciente de ce qui se passe autour d'elle et le génie répond par sa bouche aux questions que lui posent les pêcheurs. Invariablement, la réponse du génie est la même : la pêche sera fructueuse si l'on agit selon les traditions particulières à la pêche au *pa beuk*. La possédée, entourée d'un cercle de pêcheurs, est d'abord debout et tient entre ses mains une coupe dans laquelle se trouvent des fleurs, des bâtonnets d'encens et dix cierges en cire d'abeille. Ses mains commencent à trembler lorsque le génie la pénètre ; elle dépose alors la coupe à ses pieds et, par-dessus ses vêtements, endosse ceux que les pêcheurs lui présentent sur un plateau, pour le sacrifice : un *sin* ordinaire, une veste de coton teinte en rouge, une ceinture et un turban également en coton et teints en rouge, auxquels ils ont joint une piastre métallique et une brasse d'étoffe en coton blanc pour son usage personnel. Après avoir tournoyé sur elle-même, elle s'accroupit, le buste mù par un mouvement giratoire et c'est à partir de ce moment qu'elle parle au nom du génie.

Le 10<sup>e</sup> jour de la lune croissante, le *Chao Muong* et les pêcheurs arrivent à Kao Lieu, « les neuf méandres du Mékong », où se trouve un génie très réputé et beaucoup plus puissant que celui de Ban Si Khay. En grande procession, on va chercher la sorcière du village avec parasols, lances, épées et gongs. Sur un plateau à offrandes sont entassés neuf barres d'argent, deux kilos de cire d'abeille, dix cierges, quatre noix de coco, des feuilles de bétel, des noix d'arec, une

piastre métallique, une brasse d'étoffe blanche, un œuf de poulet cru, une bouteille d'alcool de riz. La procession revient avec la sorcière devant les autels qui sont de véritables maisons et tout le monde s'y installe. L'entrée se trouve à l'Ouest, c'est-à-dire face au fleuve. Les offrandes pour le génie sont quatre fois plus importantes qu'à Ban Si Khay et chaque autel reçoit neuf poulets rôtis, neuf barres d'argent, quatre noix de coco, de l'arc, du bétel, des cierges, des bâtonnets d'encens. En outre, on sacrifie tous les trois ans un buffle et les années intermédiaires, un porc. Mêmes questions et mêmes réponses qu'à Ban Si Khay.

Dans la nuit du 11<sup>e</sup> au 12<sup>e</sup> jour de la lune croissante, on s'arrête à Hat Hin Siou où l'on fait quelques offrandes au génie de la localité : deux noix de coco, deux poulets, etc., en lui demandant d'être favorable à la pêche. Il y a encore deux arrêts avant d'atteindre Ang où l'on doit arriver le 12<sup>e</sup> jour de la lune croissante, à huit heures du matin. Le soir, tous les pêcheurs vont au village interroger la sorcière. Pas de processions et mêmes dons qu'à Ban Si Khay ; mêmes questions, mêmes réponses. Le 13<sup>e</sup> jour, à sept heures du matin, on se rend à l'autel du génie, avec des offrandes pour l'inviter à venir résider dans l'abri provisoire que l'on a dressé sur le banc de sable à Ang, au Nord du village, et pour le prier de favoriser la pêche. Toute la procession se dirige alors vers l'autel provisoire et dépose les offrandes.

Le 13<sup>e</sup> jour de la lune croissante, la pêche commence au moment précis où la lune disparaît derrière la montagne, c'est-à-dire à quatre heures du matin.

On frappe le gong et aussitôt les 384 pirogues de pêche se rendent au havre. Chaque pirogue est décorée de feuillage, de sept fils de coton non tordus et d'une bouteille d'alcool de riz, et occupée par deux pêcheurs. Ils lancent un filet de trois mètres de large et six mètres de long qui, à l'aide de plombs, plonge

jusqu'à 35 brasses de profondeur. Le premier poisson pêché est offert au génie ; on l'étend légèrement sur le côté, la tête tournée vers le soleil levant la queue vers le soleil couchant. On dépose sur sa joue quelques fleurs que l'on asperge d'alcool, tandis que le maître de cérémonie s'exprime ainsi : « Le moment de célébrer la fête de Ang qui est votre fête est arrivé. Les offrandes rituelles vous ont été faites. Pour mettre bonne fin à cette fête nous vous demandons de donner aux pêcheurs des *pa beuk* en grande quantité ».

Ensuite on tue le poisson à l'aide d'une pointe de bambou de 0 m. 70 de long que l'on enfonce entre ses yeux. Puis on le partage en deux. Le foie préparé est offert au génie après avoir été accommodé de différentes manières selon des recettes rituelles, tandis que des cierges et des bâtonnets d'encens décorent les neuf plateaux à offrande qui portent chacun le bol de nourriture.

## L'ÉCRITURE ET LA LANGUE LAOTIENNES

L'écriture laotienne comporte un alphabet. Elle s'écrit de gauche à droite. Les caractères laotiens dérivent de l'écriture thai qui a été créée par le roi Rama Kamhêng de Sukhodya en 1283 A.D. Mais cette écriture thai n'est qu'un succédané de la forme curative de l'écriture des inscriptions du Cambodge en vieux khmèr. Cela explique les ressemblances frappantes de certaines lettres laotiennes et khmères.

Les caractères *tham* sont particulièrement employés dans les textes religieux, mais parfois aussi dans les romans.

Deux autres écritures proches de l'alphabet laotien sont le *lu* dont l'usage est localisé dans l'extrême Nord et le *yuon* dont on se sert à Xieng Mai et dans les provinces limitrophes.

Les manuscrits laotiens écrits sur quatre lignes sont gravés au poinçon sur des feuilles de latanier de longueur variable, percées de deux trous, au tiers et aux deux tiers de leur longueur, mais ce n'est que dans le trou de gauche qu'on fait passer le cordon destiné à les maintenir assemblés. Une liasse d'une vingtaine de feuilles forme un *phuk* (prononcez : p'ouk). Ces *phuk* sont groupés en paquets (*mat*) qu'on enveloppe dans une pièce d'étoffe, ou bien forment une pile maintenue en haut et en bas par deux ais de bois, et traversée à droite et à gauche, par une double série de trous où l'on passe une cordelette. Les deux extrémités sont réunies par un nœud servant à transporter cette masse.

*La langue laotienne.*

C'est une langue vario-tonique. Elle possède trois séries de lettres, moyennes, hautes et basses.

*Morphologie.* — Les mots purement laotiens ont rarement plus de deux syllabes. Il n'y a pas d'article. Les mots sont invariables. Il n'y a ni genre, ni nombre, mais seulement des termes génériques pour définir les hommes, les animaux, les végétaux, etc. Les catégories génériques sont nombreuses. Il y a celle qui est propre aux feuilles et à tout ce qui est plat, celle des objets à forme ronde et allongée, tels que les arbres et les colonnes, etc., en tout environ une vingtaine.

Comme les autres mots le verbe est invariable. Le temps verbal est inconnu, mais il existe des auxiliaires marquant l'action accomplie. Les pronoms personnels diffèrent selon que l'on s'adresse à un subordonné, à un égal ou à un supérieur.

*Syntaxe.* — La construction du laotien est directe: sujet, verbe, complément. Le déterminant suit le déterminé. L'interrogation se fait sans inversion de l'ordre des mots. On ajoute la négation *bo*. Monsieur est-il à la maison = *Tân you ban bo* ? Parfois un seul mot peut enfermer toute une phrase :

*mi* = il y en a.

*dai* = c'est possible.

*Vocabulaire.* — Outre la prononciation des tons, l'une des difficultés du laotien est la distinction que l'on doit établir entre la langue noble et la langue populaire. Le vocabulaire est différent lorsqu'on s'adresse aux bonzes, aux hauts dignitaires, au Roi. Le Laotien possède un vocabulaire concret et abstrait qui est très riche, et malheureusement tend peu à peu à tomber en désuétude. Nous avons retrouvé dans des manuscrits des mots laotiens traduisant textuellement

des mots pâlis abstraits, mais les gens les ont peu à peu oubliés. Les Laotiens ne lisent plus assez leurs textes originaux. Ils sont envahis par une littérature siamoise à bon marché qui leur fait délaissé leur propre langue.

L'une des tâches urgentes est de remettre à l'honneur les vieux textes laotiens et de les répandre à nouveau dans le public.

## LITTÉRATURE ET MUSIQUE

Outre la littérature religieuse canonique dont nous avons eu l'occasion de parler auparavant, le Laos possède un important trésor littéraire. Mais comme au Cambodge, au Siam et en Birmanie, cette littérature est anonyme. Nous sommes en présence de textes épiques d'origine indienne, de traditions légendaires, d'apologues, de contes judiciaires, moraux ou comiques. Il existe également des romans, mais de même que nos « Romans » du Moyen-Age, ils sont d'auteurs inconnus. Il n'existe pas au Laos l'équivalent d'un Kâlidâsa ou d'un Li T'ai-po. On ne connaît pas de philosophe, ni d'auteur dramatique.

Si l'on devait citer le nom d'un écrivain français dont le genre se rapprocherait de celui des auteurs laotiens, c'est celui de Charles Perrault qu'il faudrait prononcer, et cela caractérise d'un mot le type de la littérature laotienne. Elle a excellé dans les contes merveilleux.

### *La littérature d'inspiration indienne.*

En dehors des *Jâtakas*, le Laos possède au moins deux grands textes d'origine indienne, sous la réserve de découvertes ultérieures, car malgré l'important travail de Louis Finot : *Recherches sur la littérature laotienne*, nous sommes loin de connaître toutes les richesses des pagodes du Laos.

a) *Le Pancatantra*. — Le premier est une collection de contes copiés du célèbre Pancatantra indien. Ces contes ont connu au Moyen-Age une extraordinaire diffusion de par le monde. Ils ont pénétré par

voie orale ou écrite dans maintes littératures. Mais le véhicule fut d'abord une version pehlevie faite à la demande du roi sassanide Khosroès Anoshirvan (531-579). Sur cette dernière ont été établies une première traduction syriaque et une transcription arabe. L'ouvrage prit une extension considérable dans toute la littérature islamique et quand La Fontaine déclare au début de son sixième livre avoir puisé le sujet d'une grande partie de ses fables dans celles du Sage indien Pilpay (sans doute Vidyâpati), c'est un intermédiaire arabe du VIII<sup>e</sup> s., Kalila-wa-Dimna qui lui en fournit la matière. Rappelons enfin, que le prologue cadre des « Mille et une nuits » se trouve dans le *Pancatantra*.

En Extrême-Orient ce texte connut une fortune identique. On le retrouve à Java, au Siam, au Cambodge et au Viêt-nam. A Vientiane il existe sous le nom de *Mulla Tantai*. Ce recueil est inconnu à Luang Prabang, mais le texte s'y rencontre dans une collection de cinq ouvrages portant le nom de *Pakon*. Seuls les quatre premiers livres renferment des contes de même caractère et groupés dans un cadre commun. Le cinquième n'est qu'une série de gloses sur des textes du *Vinaya* et n'a aucun rapport avec le *Pancatantra*.

Le plan de ces compilations est uniforme : un sujet étant en discussion, chacun des personnages qui prend part au débat exprime son avis et l'appuie d'un récit (Finot).

L'histoire débute par le prologue cadre :

« Il y avait un roi qui se promenant un jour dans son parc vit une jeune mariée qui lui plut. Il signifia à son ministre l'ordre de lui amener chaque soir une jeune vierge de bonne maison, et cela sous peine de mort pour lui et sa famille. Au bout de quelque temps il ne restait plus dans la ville qu'une seule pucelle : la fille du ministre, Nang Tantai (la Shéhérazade lao-

tienne). Il fallut la conduire au roi, mais elle était d'esprit avisé et rassura ses parents sur son sort ».

On sait comment charmé par les récits de cette jeune fille, le roi épousa Nang Tantai qui devient Reine.

b) *Le Râmâyana*. — L'extraordinaire renommée dont a joui cette épopée indienne en Asie est attestée par de nombreuses versions : chinoise, tibétaine, javanaise, malaise, vietnamienne, khmère et siamoise, etc...

La recension laotienne avait été un peu négligée jusqu'à ces derniers temps, car on supposait qu'elle n'était qu'une copie ou une traduction du texte khmèr ou de la version siamoise. L'étude que nous en avons entreprise nous a montré au contraire que l'on est en présence d'un texte profondément différent, non seulement des deux leçons citées, mais également de celle de Vâlmîki qui est la source d'inspiration de toutes les autres.

Indiquer actuellement les origines du texte lao et établir ses rapports avec les autres recensions connues serait pour le moins prématuré en raison de la nouveauté du problème. Aussi nous bornerons-nous à rappeler l'essentiel du poème de Vâlmîki et à énoncer ce que nous apprend la version laotienne.

*Le Râmâyana de Vâlmîki*. — L'histoire de Râma, fils du roi d'Ayodhya, se déroule en majeure partie dans l'Inde. Poursuivi par la jalousie d'une marâtre, le jeune prince est exilé avec son épouse Sîtâ. Son frère Laksmana les accompagne. Attiré par la beauté de Sîtâ, le roi de Lankâ (Ceylan), Râvana, enlève celle-ci après avoir éloigné Râma et Laksmana en suscitant par magie une gazelle d'or que ceux-ci prirent en chasse. Grâce à l'alliance conclue avec le roi des singes Sugrîva, Râma envoie le singe Hanuman comme messager auprès de Sîtâ, puis attaque Lankâ. Il tue Râvana et reconquiert son épouse. Mais celle-ci

soupçonnée d'infidélité subit l'ordalie du feu. Râma la ramène ensuite à Ayodhya.

*Le Pra Lak Pra Lam (Râmâyana lao)*. — La fille de Daçaratha, roi de Candapurisisattanagamahana-gara (Vientiane), Nang Canda, a été enlevée par Râvana, fils du roi Indapattanagara. Daçaratha s'adresse au dieu Indra pour obtenir un garçon qui soit capable de tuer Râvana. Indra envoie son propre fils Pra Lam (Râma). Celui-ci aidé de son frère ramène Nang Canda à Vientiane.

Râvana est expulsé par son père le roi d'Indrapattanagara et va s'établir à Lankâ. Etant monté au paradis d'Indra, il profite de l'inattention de celui-ci pour violer une femme du harem. Celle-ci demande l'autorisation de se venger. Elle descend sur la terre et devient la fille de Râvana. Elle tente de le tuer ; celui-ci l'expulse. Abandonnée sur une jonque, elle est recueillie par un ermite qui l'adopte. La renommée de la beauté de Sîtâ parvient jusqu'à Râma qui décide d'aller l'épouser. Râvana qui ne se souvient plus qu'elle est sa fille, devient le concurrent de Râma. Mais Râma ayant été seul capable de soulever l'arc magique de l'ermite devient l'époux de Sîtâ. Ici se place l'épisode de la gazelle d'or et de l'enlèvement de Sîtâ. Râma part à la poursuite de son épouse, mais il est transformé en singe pour une durée de trois ans, à cause de son mauvais karma (cf. la doctrine bouddhique). Il a un fils Hanuman. Ayant repris sa forme humaine, aidé de Laksmana, d'Hanuman et de l'armée de singes, il attaque Lankâ, tue Râvana et ramène Sîtâ à Vientiane.

Comme on le voit, le texte lao présente une certaine originalité. Seuls les épisodes de la gazelle d'or, de l'enlèvement de Sîtâ et de l'attaque de Lankâ sont semblables à ceux du poème de Vâlmiki. En outre, la scène se passe au Laos ; toutes les cérémonies sont laotiennes et de nombreuses explications sont fournies

sur l'origine et la création de nombreux muongs, particulièrement ceux de la région située entre Khong et Vientiane. Le Nord-Laos, par contre, est très peu mentionné.

*Romans.*

Ils sont de deux sortes, en vers et en prose. Comme le note Louis Finot à qui nous empruntons tout le passage cité ci-dessous, les Laotiens ont une prédilection marquée pour les longs récits d'aventure relevés par l'agrément du rythme. Pourtant, ni les acteurs, ni les accidents du drame ne brillent par la variété ; les personnages se réduisent à un petit nombre de types :

1° *Le Héros.* — C'est naturellement un jeune prince. Naturellement aussi, il est beau et amoureux ; mais c'est un amoureux qui ne se pique ni de réserve, ni de fidélité ; il profite allègrement de toutes les occasions qui s'offrent et revient généralement de son grand voyage avec cinq ou six femmes cueillies en route. Il ment au besoin sans scrupule. Il combat et triomphe, mais avec l'aide d'armes magiques, ce qui diminue le mérite de ses exploits. Pour relever sa dignité, le conteur l'affuble du titre de *bodhisattva* qui lui convient aussi peu que possible.

2° *Le Rishi.* — C'est un ermite magicien. Il instruit le héros dans les sciences occultes et lui fournit son équipement : cheval volant, armes merveilleuses, etc. Il recueille aussi les petites filles abandonnées qui se trouvent là, juste à point, pour devenir les amantes ou les épouses du jeune prince.

3° *Le Yak.* — Celui-ci est l'ennemi du héros. Il possède, lui aussi, toutes sortes de pouvoirs magiques ; il vole dans l'air, prend toutes les formes, combat avec des armes enchantées. Il est violent, irascible, vorace et libidineux. Il montre parfois une certaine bonhomie et peut devenir un loyal serviteur, quand il a été battu sans merci.

4° *Le beau-père*. — C'est un roi à qui on prend sa fille sans le consulter ; il est constamment furieux, grotesque et bafoué.

5° *Indra*. — C'est le *deus ex machina*. Il sauve les situations compromises et envoie au moment opportun l'eau qui sauve les morts. Comme un domestique bien dressé, il répond au premier appel. On peut lui dépêcher un *rishi* comme messenger, mais au besoin une flèche suffit.

Passons aux femmes.

6° *L'héroïne*. — Elle est belle, aimante et fidèle mais par ailleurs, assez insignifiante. Néanmoins, elle fait preuve d'une certaine hardiesse. Elle n'hésite pas à bâtonner des gardes et à combattre auprès de son mari.

7° *Les Kinnaris*. — Gaies et dévergondées, quand elles voient le jeune prince endormi, ces femmes-oiseaux s'empressent de l'emporter chez elles pour des jeux peu sévères. Assez bonnes filles néanmoins, elles sont prêtes à réparer le mal qu'elles ont provoqué.

Tels sont les types les plus ordinaires. Quant à l'intrigue, elle ne varie guère : course sur un cheval volant, rendez-vous, enlèvement, séparations, luttes contre les *Yaks* ou contre les pères irrités, femmes perdues et retrouvées, mort et résurrection, réunion générale et félicité universelle : voilà à peu près tout le contenu de ces poèmes ».

Mais ils sont d'une importance primordiale pour l'étude des traditions et des coutumes locales. Une étude approfondie des faits semi-légendaires contenus dans ces romans permettra, en allant examiner les lieux où l'histoire est censée s'être déroulée, d'arriver à des résultats analogues à ceux obtenus par Sir Aurel Stein au Cachemire. Rappelons en effet que le texte de la *Râjatarangini*, Histoire du Cachemire, n'était qu'un amalgame de thèmes mythiques et légendaires

dont le cadre géographique était les hautes vallées cachemiriennes. L'exploration minutieuse de chaque région mentionnée dans cette compilation a permis à Sir Aurel Stein de faire la juste part entre les faits réels dont il a retrouvé la trace ; à savoir les vestiges archéologiques et les légendes mythiques. Un travail analogue pourra être fait au Laos.

Les romans les plus populaires sont : *Kalaket*, *Lin Tong*, *Surivong*, *Camban*, *Usabarot* et surtout *Sin Xay* (cf. ci-dessous : Savannakhet).

Quant aux romans en prose, ils ne diffèrent guère que par la forme des romans en vers. Le fond est toujours constitué par des thèmes de contes populaires ressassés à l'infini. Mais ici les compilateurs ont souvent employé la forme du *Jâtaka* et donné aux récits une certaine couleur bouddhique.

Le reste de la littérature laotienne comprend surtout des contes. De nombreux contes comiques ou juridiques reflètent toute l'âme populaire. Nombre d'entre eux ont été d'ailleurs incorporés aux *Jâtakas*. Comme les romans, les chroniques laotiennes sont des compilations hétérogènes de faits semi-légendaires et réels. Beaucoup sont encore inédites, particulièrement celles du royaume de Champassak. Nous pouvons aussi rattacher à la littérature, les inscriptions dont certaines remontent au XIV<sup>e</sup> siècle et sont en langue laotienne. Pour la période antérieure, nous avons vu plus haut qu'elles étaient soit en sanskrit, soit en khmèr (cf. Stèle de Sayfong, appendice : Vientiane).

#### *La musique.*

Les chansons laotiennes appartiennent au domaine de la poésie et sont de deux sortes : les unes sont constituées par des poèmes célébrant les exploits des héros légendaires, transmis de parents à enfants, de maîtres à élèves et souvent développés en improvisations soumises à la fantaisie ; les autres brodent sur le thème de l'amour.

C'est particulièrement dans les cours d'amour que l'on emploie les chants alternés. Une jeune fille chante, un garçon lui répond. Ces chants sont devenus un jeu traditionnel dont la fonction sociale est oubliée. Ils comportent une suite de questions et de réponses. Souvent même, les questions sont de véritables énigmes ou de simples devinettes. En se posant réciproquement des questions les jeunes gens cherchent à se connaître.

Il semble que l'on retrouve là l'origine de ce que les Indiens ont appelé le *svayamvara* qui est le choix de l'époux par l'épouse. On rencontre cette coutume très vivace chez les Thais blancs de la région de Phong-tho.

Si la musique vocale est très cultivée au Laos, il existe aussi une musique instrumentale qui n'est pas à négliger. Nous résumons ici l'excellente notice que S.A. Tiao Souvanna Phouma a consacrée à la musique laotienne.

« Il y a trois sortes d'instruments : a) à vent (le *khouy* et le *khène*), b) à corde (le *So I* et le *So O*), c) à percussion (le *Nang Nat* et le *Khong Vong*).

Le *khène* est formé d'une série de bambous de petit diamètre de longueurs diverses, décroissantes, juxtaposées par deux comme les flûtes de Pan, le plus communément sur sept rangées consécutives. Ces bambous sont réunis entre eux par deux demi-calebasses fixées avec de la cire formant chambre de soufflerie et munis d'un petit orifice circulaire servant d'embouchure. A l'intérieur, les bambous sont percés de trous ; le fait le plus curieux dans le fonctionnement du *khène* réside dans la simultanéité de plusieurs notes et dans leur continuité absolue.

Le *khouy* est une flûte sans clé, généralement en bambou donnant des sonorités très claires.

Les *so*, violons à deux cordes, sont constitués par un long manche en bois travaillé et une boîte d'har-

monie. Celle-ci est une demi-noix de coco fermée par une plaquette en bois pour le *So O* et un simple cylindre en *may dou* dont une extrémité porte une peau de boa tendue pour le *So I*.

Le *So Bang* se réduit à un tube de bambou monté sur un manche rustique. Son registre est peu étendu, aussi ne trouve-t-il aucune place dans un orchestre.

Pour tous ces violons, l'archet constitué de crin passe entre les cordes.

Parmi les instruments à percussion le *Nang Nat* ou *Rang Nat* est le plus populaire. Véritable xylophone il est formé de lames de bois de différentes épaisseurs suspendues au-dessus d'une barquette incurvée également en bois qui forme caisse de résonance.

Le *Khong Vong* se compose de seize cymbales en bronze disposées sur une carcasse semi-circulaire en bois de rotin. Pour jouer de ces deux instruments le musicien se sert de deux maillets dont la tête est en peau d'éléphant pour le *Khong Vong*, avec lesquels il frappe les touches en les faisant glisser sur elles.

L'orchestre laotien comporte deux formations : 1°) le *Seb Noi* ou *Ma Ho Ry* formé de plusieurs *So*, d'un nombre variable de *khènes*, d'un *Rang Nat*, d'un *Khong Vong* et de tambourins ; le rôle du *Seb Noi* est d'accompagner en sourdine un chœur ou un solo ; 2°) le *Seb Gnai (yai)* se compose des mêmes instruments que le *Seb Noi*. Parmi les *so* et les *khènes* il comprend en outre de gros tambours et une sorte de clarinette ou *pi*. Cet orchestre n'accompagne jamais un chant : sa place est dans le cortège royal ou dans une procession religieuse. Parfois il intervient dans les danses guerrières d'un épisode tiré du *Râmâyana*.

Les exécutants jouent toujours de mémoire. L'éducation des musiciens se fait uniquement par l'oreille et par l'intelligence.

La musique laotienne ne comprend que l'accord de l'octave à sept tons correspondant à la gamme d'un *khène*. Il existe une grande variété d'airs, œuvre personnelle de compositeurs dont le nom s'est perdu. Actuellement le plus populaire est le *Lam Vong*.

### *Le théâtre.*

Davantage ballet et pantomime que théâtre proprement dit, le théâtre laotien est, de même qu'au Cambodge, un assemblage intime et compliqué de littérature et de musique avec orchestre et chœur, de scènes mimées, de danse et de dialogues. Les thèmes du théâtre classique joué à la cour sont tirés du *Râmâyana* ou autres œuvres locales aussi populaires. Le drame se déroule avec des gestes appris et réglés d'avance, puisque chaque phrase plastique exécutée par l'actrice ou l'acteur a forcément une durée et un développement déterminés par ceux de la phrase musicale jouée par l'orchestre ou chantée par le chœur.

Il n'y a aucun décor. Les costumes et les coiffures varient selon les personnages représentés. Les masques de laque colorés que portent les acteurs, leurs accessoires (armes, écharpes, etc.) traditionnels et invariables, permettent en scène d'identifier les personnages fabuleux.

Quant au théâtre d'ombres animées, semblables aux ombres chinoises ou javanaises, il tend à disparaître peu à peu.

### *La décoration laotienne.*

La décoration laotienne est caractérisée par la grâce un peu mièvre que l'on remarque dans les motifs de vantaux des pagodes. L'artisan laotien est cependant doué d'un sens artistique extrêmement développé, mais les exigences de l'heure ne lui permettent plus de vivre de son travail et l'importation d'objets manufacturés tend à faire disparaître l'artiste.

Seul le mécénat peut lui permettre de vivre ; aussi le Palais Royal abrite-t-il des sculpteurs sur bois, sur ivoire et des orfèvres, mais leurs œuvres ne sont pas vendues et le touriste ne pourra guère ramener d'objets typiquement laotiens.

Cependant le tissage des étoffes de soie, de nuances diverses, souvent lamées d'or ou d'argent, est encore pratiqué à une échelle suffisamment importante pour satisfaire l'hôte de passage.

### *Le sin.*

C'est une jupe qui descend des hanches à la cheville. Elle est de couleur plutôt sombre avec un dessin constitué de rayures verticales très rapprochées et peu apparentes. Cette jupe est ornée à la partie inférieure d'une passementerie plate formée de deux ou trois galons d'or ou d'argent. Au haut de la jupe une ceinture de tissu rouge plus ou moins brodé, en rehausse le ton un peu foncé. Ce vêtement est un véritable cylindre ayant le même diamètre dans toute sa hauteur. A la sortie du bain, la femme, élevant la jupe ramassée en couronne au-dessus de sa tête, la laisse glisser le long du corps et la fixe sans crochets, ni agrafes à sa ceinture par un pli en dedans noué sur le ventre qui reste en grande partie à découvert. Une écharpe de couleur vive, en coton ou en soie jetée sur une épaule et recouvrant les seins complète le costume. Les plus belles écharpes proviennent de Samnua, Luang Prabang et Khong. Les bijoux les plus répandus sont les bracelets, les colliers et les boutons en argent, des bagues, des chaînes-sautoirs, des plaques d'agrafes et des ceintures le plus souvent en argent et aussi parfois en or.

## VIENTIANE (1)

Vientiane était renommée pour ses nombreuses pagodes, plus de 80, et le touriste sera déçu de n'en retrouver qu'une vingtaine.

En 1827, Vientiane fut attaquée par le général siamois Bodin qui rasa le palais, pilla et saccagea les pagodes. Il emporta l'or, l'argent, les soieries, les manuscrits précieux et les statues, entre autres le fameux Bouddha d'émeraude (Pra Keo) qui se trouve aujourd'hui à Bangkok. Les habitants furent déportés vers le bas pays et la solitude se fit dans l'ancienne capitale. Une végétation intense envahit la ville et la mission Doudart de Lagrée ne trouva que ruines là où le Hollandais Van Wusthoff avait vu des palais et des foules en fête (Lunet de Lajonquière).

Le nom de Vientiane apparaît pour la première fois, semble-t-il, dans une inscription siamoise du Roi Râma Kamheng au XIII<sup>e</sup> siècle, sous l'appellation de Vieng Can — Vieng Kam.

Selon une légende locale, lorsque le Roi Setthathirat vint s'établir à Vientiane en 1563, son premier soin fut de construire un temple pour la ville. Les astrologues recherchèrent donc un emplacement faste. Ce fut à Phya Vat qu'on le trouva et dès qu'on eut creusé le premier trou pour la principale colonne, on le fit savoir dans la ville. Une jeune femme enceinte de plusieurs mois nommée Sao Si, vint se jeter dans la fosse et sur elle on construisit la pagode qui reçut le nom de Vat Si Muong.

---

(1) La translittération du nom laotien est Vieng-Can que l'on transcrit Vientiane et que l'on doit prononcer Vientiane et non Vienssiane.

Il est curieux de constater que les fêtes du That Luang commencent à Vat Si Muong.

Dans l'état actuel de nos connaissances, il ne nous est pas possible de fournir une explication définitive. Cependant, selon nous, il semble que la pagode de Vat Si Muong doit représenter l'ancien site de Vieng Kam qui était nettement différent de Vieng Can. Cette opinion s'appuie sur des indices archéologiques que des fouilles viendront infirmer ou confirmer. En effet, derrière l'actuelle pagode de Vat Si Muong on remarque les ruines d'un ancien temple. Toute la construction est en gros moellons de latérite. Elle est vraisemblablement contemporaine du monument qui est situé sous l'actuel That Luang et que les travaux de restauration en 1931 ont mis au jour, car les procédés de construction semblent similaires. De plus, on peut voir autour de l'actuelle pagode de nombreuses plaques de grès qui ne sont que des vestiges d'anciens piédroits khmèrs. Enfin, le pilier central qui est sur l'autel du Vat semble être à notre avis, l'ancien *linga* sivaïte du sanctuaire aujourd'hui en ruines. Cette conjecture demanderait à être vérifiée par des fouilles et nous la donnons momentanément, comme hypothèse de travail pour la recherche de l'ancien site de Vieng Kam.

Vientiane est mentionnée sous le nom de Chandapuri dans une inscription découverte à Say Fong et datant de 921 çaka (1559 A.D.). Ce nom se retrouve dans le *Râmâyana* laotien qui donne une légende curieuse sur la fondation de la ville.

Virunlaha frère de Daçaratha, étant devenu Roi d'Indapattanagara, ce dernier partit à la recherche d'un autre royaume. Après un long voyage, il arriva avec sa suite à une citadelle nommée Mahadhani Siphaphao. On observa que le village de Phan Phao (= les mille cocotiers) se trouve sur la rive siamoise en face de l'embarcadère de Vat Sop. Il y avait là, un Roi des Nâga qui vivait dans la Nam Nadi. Les

bruits occasionnés par l'arrivée des nouveaux venus parvinrent jusqu'à lui. Il se transforma en vieillard et se rendit auprès de Daçaratha et de sa suite à qui il s'adressa en ces termes : « D'où venez-vous mes enfants ? » Daçaratha ayant deviné qu'il avait affaire soit à un *devata*, soit à un *nâga* transformé en vieillard lui répondit : « Nous venons du royaume d'Indapattanagara et je vous demande s'il est possible de s'installer ici ? » Le vieillard répondit : « Non, ce n'est pas possible, allez-vous établir de l'autre côté du fleuve et votre ville sera très prospère ». Il fit alors savoir qu'il était le Naga à sept têtes surveillant le fleuve et il recommanda que l'on donnât le nom de « Sisattanâga » à la ville qui serait construite. Puis il disparut dans le Mékong et fit naître de nombreuses pirogues pour aider la troupe à traverser le fleuve. La suite de Daçaratha passa sur l'autre rive. Une ville fut créée et Daçaratha fut couronné Roi du Muong Chandapurisisattanâgamahanagara.

Cette tradition semble confirmer que l'ancien site de Vientiane se trouverait plus au Sud de la ville actuelle entre le km 1 et le km 4. L'existence d'un site à poterie ancienne situé à proximité du km 4 permettra peut-être, dès que l'on pourra y effectuer une fouille, d'obtenir des informations complémentaires sur l'ancienne Vientiane.

Quant à la ville de Say Fong qui se trouve dans la boucle du Mékong, elle pose un problème qui n'a pas encore été élucidé (voir ci-dessous).

#### *Les pagodes de Vientiane.*

La ville de Vientiane ne semble avoir pris une réelle importance qu'au xvi<sup>e</sup> siècle et il ne reste que bien peu de pagodes.

#### *Phya Vat.*

Malheureusement en ruines, cette pagode en briques ornées de stucs et détruite par les Siamois, fut

sans doute l'une des plus belles de Vientiane. Un Bouddha colossal repose sur un piédestal qui présente en frise, une curieuse série d'animaux : quelques-uns ont un corps de lion, une queue de cheval et une tête d'oiseau. Cette frise est en partie effritée et il ne subsiste plus que deux motifs aux angles droit et gauche, par rapport au Bouddha, du piédestal. Ses colonnes élancées sont remarquables de finesse et d'élégance.

*Vat Inpeng.*

Cette pagode possède une petite bibliothèque remarquable ornée de deux *apsaras* laotiennes en stuc aux mains très fines. Derrière le Bouddha, sur l'autel, on voit deux statues khmères recouvertes de laque et d'enduit et transformées en Bouddhas laotiens. Devant la pagode sont deux lions khmères.

*Vat Sisaket.*

Le *Vat* central est entouré d'un cloître d'une certaine ampleur. Cet ensemble serait relativement récent, mais il est possible qu'il ait été reconstruit sur l'emplacement d'une ancienne pagode, car les peintures qui ornent le *Vat* central, bien qu'étant du XIX<sup>e</sup> siècle, représentent des Européens portant un costume identique à celui du vantail des Hollandais du *Vat Pa Khê* de Luang Prabang. Elles illustrent l'histoire de Bokkalapat qui gagna de nombreux combats, grâce à son éventail merveilleux. Dans le cloître, une banquette en maçonnerie adossée au mur se prolonge sur toute la longueur des galeries portant de nombreuses statues du Bouddha : au-dessus, des niches en ogives régulièrement et symétriquement alignées sur plusieurs rangs contiennent également des statuettes du Bienheureux. Il semble que cette multiplication d'images soit une représentation du « Grand Miracle de Sravasti » qui se résume dans le prodige suivant : pour convertir les hérétiques qui le

défaient en manifestant leurs pouvoirs surnaturels, le Bouddha immobile, fit sortir de son corps un lotus, puis deux, puis dix, cent, mille qui emplirent le firmament et sur chacun d'eux se trouvait un Bouddha.

A l'extérieur, on aperçoit deux *that* et une bibliothèque, édicule dont le toit est d'une finesse remarquable. Elle a été restaurée par l'Ecole Française d'Extrême-Orient en 1931.

#### *Vat Pra Keo.*

La pagode du Bouddha d'Emeraude fut détruite en 1827, par les Siamois qui emportèrent la précieuse statue à Bangkok, où ils construisirent un édifice pour l'abriter. Le moment restauré en ces dernières années sous la direction de S. A. Tiao Souvanna Phouma et avec le concours de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, abrite aujourd'hui le Musée du Laos.

1° *Le symbolisme du Vat Phra Keo.* — Construite au xvi<sup>e</sup> siècle donc contemporaine du That Luang, cette pagode porte la trace du symbolisme que l'on trouve dans les temples khmèrs et qui est de conception indienne. Elle n'était pas à l'origine, « un lieu de réunion où les religieux accomplissent les actes de la communauté et où les laïcs viennent écouter l'exposition de la Loi ». C'était la demeure d'un dieu. En effet, le Pra Keo était considéré comme le palladium du royaume et le *Vat* « représentait son palais céleste ou un de ces sommets sur lesquels les dieux se plaisent à résider ». Nous retrouvons là une représentation réduite de l'Univers (voir ci-dessous : le symbolisme du That Luang).

2° *Le Musée du Laos.* — Les pièces exposées dans le Vat Pra Keo sont destinées à donner au visiteur un aperçu de l'histoire artistique et religieuse du Laos. Le musée demeure en cours d'installation et la pré-histoire n'y est pas encore représentée. Les pièces les plus anciennes appartiennent à la période khmère.

a) *La période khmère.*

Le vestige le plus ancien est la statuette du dieu à tête d'éléphant Ganeça. Il s'agit d'une pièce préangkoriennne du VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne. Le naturalisme saisissant de la tête montre que l'artiste était un sculpteur animalier en pleine possession de son art.

Ganeça, fils de Çiva, est un dieu de Sagesse. Il est représenté ici comme à l'habitude avec une seule défense, celle de gauche, l'autre ayant été brisée au cours d'un combat. Il tient dans la main gauche un bol de riz. Cette sculpture provient de l'île de Khong.

Les autres sculptures khmères proviennent de Say Fong ou des environs de Vientiane. Elles sont des XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles de l'ère chrétienne.

Un Bouddha sur *nâga* avec trace de laque noire retiendra l'attention. Cette pièce khmère a du être transformée en Bouddha laotien par des mains pieuses. La laque a disparu de la partie gauche du visage mais on la voit nettement à droite. Il s'agit de l'illustration d'un épisode de la vie du Bouddha. Pendant la méditation de l'ascète Gautama, nom de Sakyamouni avant son illumination, une pluie torrentielle se déchaîna, menaçant de l'engloutir sous les eaux. Le *nâga* Mucilinda surgit alors, déploya le capuchon de ses sept têtes et enroula ses anneaux sous l'ascète qui put achever sa méditation sans être troublé.

Une image de Lokeçvara ou Avalokiteçvara en grès brun clair mérite aussi d'être signalée comme statue khmère du XIII<sup>e</sup> siècle. Le Bodhisattva est représenté assis à l'indienne. Il possède quatre bras et se trouve adossé à un chevet. La main droite supérieure est brisée, mais on discerne la trace du rosaire. La main droite inférieure est posée sur le genou droit la paume tournée vers l'extérieur. La main gauche supérieure tient un objet brisé qui semble être le flacon d'ambrosie. Quant à la main gauche inférieure

elle est posée sur un objet qui pend le long du genou et qui semble être une pièce d'étoffe (?). D'autres sculptures de ce type sont connues au Cambodge.

Lokeçvara est le Bodhisattva compatissant (cf. ci-dessus : *Mahâyâna* et *Hînayâna*). Son culte a été très populaire dans l'empire khmèr.

*La stèle inscrite de Say Fong.*

Cette stèle découverte en 1903, près du village de Say Fong est la charte de fondation d'un hôpital. L'inscription est rédigée en sanskrit et émane du roi khmèr Jayavarman VII, contemporain du roi Philippe Auguste. On a retrouvé d'autres répliques de cette stèle un peu partout en Indochine, en Cochinchine et au Cambodge. On peut en conclure que Jayavarman VII, grand souverain bouddhiste, avait fondé sur les différents points de son vaste royaume, des hôpitaux organisés d'après un plan uniforme.

Que nous apprend cette stèle ?

Tout d'abord, l'hôpital était placé sous l'invocation de divinités bouddhiques dont la principale était le Maître des Remèdes Bhaisajyaguru originaire de l'Inde, devenu l'un des Bouddhas les plus populaires de la Chine et dont le culte est très répandu au Tibet.

L'accès de l'hôpital était ouvert à tous. L'administration relevait semble-t-il, d'un haut fonctionnaire de la capitale, sorte de Directeur du Service de Santé. Le personnel comprenait :

- deux médecins,
- deux pharmaciens,
- quatorze gardiens,
- huit infirmiers chargés d'administrer les médicaments,
- six femmes chargées de faire bouillir l'eau et de broyer les remèdes.

En plus du personnel médical il y avait :

- six domestiques, trois (un homme et deux femmes) au service de chacun des deux médecins,
- deux cuisiniers chargés du nettoyage,
- deux pileuses de riz,
- deux serviteurs.

Tout le monde était logé dans l'hôpital. On comptait en outre une soixantaine d'assistants, logeant « en ville » à leurs frais. Au total une centaine de personnes.

A côté du personnel laïque, il y avait deux prêtres officiants.

Les denrées mises en consommation dans l'hôpital étaient des vêtements, du riz, du beurre fondu, de la mélasse, du sucre, du miel, de la cire, des graines de sésame, etc., puis toute une série de médicaments. (Nous renvoyons à la liste donnée par M.G. Cœdès dans la *Revue Médicale française d'Extrême-Orient*, 1941, 1<sup>er</sup> semestre, pp. 412-413). Les drogues semblaient destinées — leur utilisation pour traitements externes mise à part — « à donner de l'appétit au malade, à remonter ses forces et par là peut-être à permettre à la nature médicatrice de jouer pleinement son rôle ».

Aucun vestige architectural ne semble exister actuellement dans la région de Say Fong. Comment disparut cette ville et pourquoi ? Autant de questions auxquelles des fouilles apporteront peut-être un jour une réponse.

#### b) *L'archéologie laotienne.*

Certaines images en pierre peuvent être rattachées à l'école de Lopburi. Mais, à partir du xiv<sup>e</sup> siècle, la sculpture est surtout représentée par des bonzes. On peut distinguer deux grandes périodes. Du xiv<sup>e</sup> au xvi<sup>e</sup> siècle, il y a deux écoles :

1) *L'école de Xieng Sen.*

Les Bouddhas possèdent un visage allongé ; la chevelure forme une pointe au centre du front. Arcades sourcillières très arquées, nez busqué, bouche étroite, menton charnu. Les cheveux sont traités en grosses boucles et la tête est surmontée de l'*oushnisha* (protubérance crânienne) en forme de bouton de lotus. L'écharpe s'arrête au-dessus des seins et elle est terminée en deux pointes.

2) *L'école de Sukhodaya.*

Les boucles sont plus petites ; l'*oushnisha* est en forme de flamme.

Du xvi<sup>e</sup> siècle à nos jours, les traits sont de plus en plus conventionnellement traités. Tout essai de classement dans l'état actuel de nos connaissances devient impossible et seules des recherches portant sur des centaines de pièces et tenant compte des inscriptions datées permettraient de déterminer des catégories précises qui nous mèneraient jusqu'aux écoles laotiennes modernes (P. Dupont).

*Le Bouddha paré.* Après qu'il eût changé ses vêtements royaux contre ceux d'un chasseur, Sakya-mouni est constamment représenté dans l'iconographie bouddhique, vêtu de la robe monastique. Cependant, au Laos, au Siam et dans le Cambodge moderne, il est parfois représenté couronné d'un diadème, vêtu d'or et de joyaux, chaussé de brodequins élégants. Un texte apocryphe le *Jamboupattisoutta* (voir Luang Prabang) donne une explication à cette grave infraction de la tradition.

Le roi Jamboupatti voulant éblouir le Bouddha lui rendit visite en grande tenue d'apparat. Mais il aperçut ce dernier sur son trône, beau comme un dieu et vêtu des habits lumineux du Rajadhiraja, le Roi des Rois. Le texte précise que puisque le Bouddha a porté une fois au moins le costume royal, il ne saurait être interdit de le représenter sous cet aspect.

Une savante étude que M. Paul Mus a consacré au « Bouddha Paré » montre que ces images du Bouddha correspondraient à la conception du Bouddha transcendant du Mahâyâna qui poursuit son existence dans un monde superposé à notre univers sensible.

*Les tablettes votives Pra Pim ou Brah Bim.*

Les *Pra Patima* ou *Pra Pim* sont des « ex voto » que les pèlerins viennent offrir au Bouddha. Elles sont fixées sur des planchettes devant l'autel. Ce sont des feuilles métalliques le plus souvent en or ou en argent, parfois en plomb et même en argile, portant l'empreinte en repoussé d'une figure de Bouddha assis ou debout.

On peut rattacher l'origine de ces tablettes aux quatre grands pèlerinages bouddhiques de l'Inde :

Kapilavastu, lieu de la naissance du Bouddha,

Bodhgaya, où il obtint l'Illumination,

Le Parc des Gazelles près de Bénarès, où pour la première fois il prêcha la loi.

Kusinagara, où il entra dans le Nirvâna.

Les scènes les plus souvent représentées sont le grand Miracle de Sravasti (voir : Vat Sisaket) où le Bouddha apparaît tantôt assis sur un lotus miraculeux dont la tige est soutenue par deux personnages à chaperons de Nâga, tantôt entouré de plusieurs autres Bouddhas.

*Les Mûdra du Bouddha.*

On désigne ainsi les gestes des mains du Bouddha. Ses Mûdra les plus fréquentes dans l'art laotien sont :

1° *Bhumisparçamûdra*, « l'attestation à la Terre » : la main droite pend par-dessus le genou du Bouddha qui est assis à l'indienne, de façon à toucher la terre pour la prendre à témoin. C'est une allusion à la tentation du Bouddha par le démon Mâra (voir ci-dessous : Luang Prabang ; assaut de Mâra).

2° *Abhaya Mûdra*, l'« absence de crainte » : les mains sont présentées en avant, les doigts étendus, dirigés vers le haut.

3° *Dhyani Mûdra*, « attitude de la méditation » : les mains reposent l'une sur l'autre, dans le giron ou sont croisées sur le ventre.

#### *Vat Upmoung.*

Le seul intérêt de cette pagode située au km 2 sur la route de Wattai est dans ses fresques. Bien que modernes, celles-ci illustrent de façon très fidèle le *Pra Lak Pra Lam*. Elles sont actuellement à notre connaissance les seules peintures inspirées du texte laotien ; celles de Vat Pakhê à Luang Prabang nous montrent en effet le *Ream Kien* siamois.

L'histoire commence à droite de la porte d'entrée (frise supérieure).

I — La ville d'Indapattanagara.

II — Naissance de Thao Lounlou. Son corps est une pierre ; il possède de petits membres.

III — Dans un coin de la rizière, Thao Lounlou répond aux énigmes que lui pose le dieu Indra représenté à cheval.

IV — Indra saisit Thao Lounlou et le conduit au ciel des *Phi Then* pour le faire fondre et lui donner une forme humaine correcte.

V — Thao Lounlou devenu Thao Hap Pra Na Suan (Râvana) viole une femme d'Indra.

VI — Celle-ci se plaint au dieu.

VII — Elle est autorisée à descendre sur terre pour renaître dans le sein de la femme de Râvana. Après sa naissance, elle tente de tuer son père. Celui-ci l'expulse de son palais.

IX — Elle est recueillie par un ermite.

X — Le Muong Chandapurisisattanâgamahaganagara.

XI — Râma et Laksmana partent sur le cheval volant pour aller épouser Sîtâ dont la renommée est parvenue jusqu'à eux.

XII — XIII XIV — XV — XVI — Histoire de Thao Songkip (Sugrîva) et de Thao Palican (Vâlin). Combat avec le buffle Tuala Phi dans une grotte — Palican, de l'extérieur, enferme Songkip dans la caverne avec l'animal.

XVII — Râma monte sur l'arbre Manikot. Il est transformé en singe.

XVIII — Arrivée de Râma chez l'ermite qui héberge Sîtâ — *Svayamvaram* de Sîtâ — Epreuve de l'arc. — Râvana vaincu — Mariage de Râma et de Sîtâ — Départ.

XIX — La Gazelle d'or.

XX — Enlèvement de Sîtâ — Combat avec Jayatus, auquel Râvana coupe les ailes avec une baguette.

XXI — Râma rencontre Palican en pleurs ; — celui-ci est poursuivi par Songkip qui veut le tuer.

XXII — Combat de Palican et Songkip — Râma tue Songkip.

XXIII — Rencontre d'Hanuman.

XXIV — Hanuman est brûlé par l'ermite au regard de feu.

XXV — Incendie de Lankâ (Ceylan) par Hanuman.

XXVI — Préparatifs de combat.

XXVII — Kun Jivaha étend sa langue sur l'Océan.

XXVIII — Râvana expulse Thao Phikpi (Vibhîsena) qui se rallie à Râma.

XXIX — Combat.

XXX — Hanuman apporte le Mont Kalaisa dans ses bras, avec la panacée souveraine qui ranimera Râma.

XXXI — Défaite de Râvana. — Râma, Sîtâ, Lakmana et Hanuman rentrent à Candapuri.

*Vat Simuong.*

Nous avons constaté ci-dessus l'importance de cette pagode pour l'histoire de Vientiane. Sur l'autel, le pilier central, un ancien linga, çivaïte provenant peut-être du temple en ruine derrière la pagode, remplace le Bouddha.

On remarque, à proximité de ce pilier, un petit Ganeça assis, probablement d'origine chame, mais d'authenticité plus que douteuse.

ທາດ ທາວ  
LE THAT LUANG

Situé à environ 4 kms au Nord-Est de Vientiane, le That Luang, reliquaire du royaume, est le monument le plus important de la région. Une stèle de Setthathirath (Jaya Jettha) nous apprend qu'il fut construit en 928 de l'ère *cullasaka raja* (1566 A.D.). Mais il est certain qu'il existait auparavant un autre monument d'origine khmère sur lequel nous ne savons à peu près rien, sinon que lors de la restauration du That en 1931, on en trouva les fondations.

*Le symbolisme du That Luang.*

Le mot *That* est la déformation laotienne du sanskrit *dhatu* = dent, relique. C'est un reliquaire et la tradition affirme qu'il abrite un cheveu du Bouddha. Mais à l'origine ce type de monument était une tombe, « car les gens ont d'abord enterré leurs morts avant de faire de la métaphysique ».

*Le stoûpa, monument funéraire.*

Peu de temps avant la mort du Bouddha, Ananda lui demanda comment il convenait d'honorer ses reliques. Le Bouddha prit son manteau monastique, le plia en quatre, posa dessus son bol à aumône renversé et le surmonta de son bâton. Il dit alors à Ananda que les monuments destinés à l'honorer devraient avoir cette forme.

Cette légende doit être l'explication bouddhique de l'ancien tumulus sous lequel on ensevelissait les morts dans l'Inde préaryenne. Un corps architectural substitué au corps de chair. Entre l'Univers (macrocosme) et le corps humain (microcosme) le *stoûpa*

contient la forme du Bouddha et de l'Univers. En fait le *stoûpa* est un édifice de forme peu harmonieuse. Il consiste en un hémisphère de maçonnerie monté sur un piédestal et portant un parasol.

Entre le corps du monument et le parasol vient souvent s'insérer, dans les *stoûpa* de petite taille surtout, un élément à section carrée surmonté d'une corniche à gradins qui s'évase vers le haut (*harmîka*).

La tradition nous apprend qu'à la mort du Bouddha, ses cendres furent divisées en huit parts et que huit *stoûpa* furent construits. Le roi Asoka en retrouva sept. Il les éventra et après avoir partagé à nouveau les cendres, il érigea 84.000 reliquaires. Certains textes bouddhiques du Laos attribuent à ce roi la construction de nombreux *That*. Le *That* est aussi un monument commémoratif destiné à célébrer un événement religieux important.

#### *Le stoûpa microcosme.*

Mais sur ces idées purement culturelles sont venues se greffer des théories métaphysiques.

Dans la conception brahmanique du monde, un continent central, le Jambudvîpa, au centre duquel s'élève la montagne cosmique, le Merou entouré des planètes est encerclé par six continents annulaires et concentriques et par sept océans dont le septième est borné à l'extérieur par une grande muraille rocheuse. Au sommet du Merou se trouve la ville de Brahma, le monde des dieux, encadré par les huit gardiens des points cardinaux. Le système bouddhique assez différent dans le détail repose lui aussi, sur l'idée d'une montagne centrale, le Merou, au-dessus duquel s'étagent les divers cieux. Elle est entourée par sept chaînes de montagnes circulaires et concentriques séparées par autant de mers. Autour de ce complexe s'étend le grand océan dans lequel baignent quatre continents insulaires, un dans chaque région de l'es-

pace, celui du Sud ou Jambudvîpa constituant le séjour des hommes. Cet univers est entouré comme dans la cosmologie brahmanique par une immense muraille de roc. Au sommet du mont Merou se trouve la résidence des quatre régents des points cardinaux. Au-dessus trône Indra entouré de 33 dieux, au-dessus encore s'étagent les cieux (Coèdès).

Le *stoûpa* enferme la montagne cosmique et le petit pavillon carré du sommet (*harmika*) figure la cîme de cette montagne qui perce ainsi la coupole des cieux.

Les photographies aériennes nous montrent que les constructeurs du That Luang ont tenu compte de cette conception, car le monument est au centre d'un vaste quadrilatère. Le *That* est considéré comme le Mont Merou, le mur d'enceinte comme la muraille de rochers qui enclôt l'univers et le fossé plein d'eau comme l'océan. Les traces de ce fossé se remarquent nettement de l'avion. Elles sont à environ 1.500 mètres du point central du *That*.

## LUANG PRABANG

D'après la tradition, Luang Prabang fut le premier état constitué par les Thais.

Les principaux noms de ce royaume furent Muong Xieng-Dong, Xieng-Tong. Ce nom, nous l'avons indiqué plus haut, est d'origine indonésienne. Selon la légende, ce pays fut d'abord le domaine des Serpents mythiques, des Nâgas. De là comme à Vientiane le nom conservé à la ville de « Sisattanâganahuta », la cité des centaines de milliards de *Nâga*. Comment ce pays de *Nâga* devint-il celui d'un million d'éléphants ? La responsabilité en incombe sans doute à la double interprétation du mot *Nâga* qui en pâti peut désigner le serpent ou l'éléphant.

Le terme laotien Lan Xan apporte quelques précisions et nous permet, dans une certaine mesure, de faire un choix entre ces deux traductions. Lan Xan signifierait : « Le pâturage des deux pachydermes ». Ce serait une allusion à la forme des deux montagnes qui se dressent l'une à l'Est, l'autre au Sud de la ville et dont le profil ressemble à celui de deux éléphants énormes (Phu Xan Noi et Phu Xan Luan).

Mais toutes ces discussions se trouvent closes par le témoignage de la *Jinakalamalini* écrite à Xieng Mai au xv<sup>e</sup> siècle, qui mentionne cette ville sous le nom de Dasalakkhakaranagara. Le mot Kunjara n'ayant aucun autre sens possible que celui d'éléphant, nous avons la preuve que la désignation « Pays du Million d'Eléphants » répond exactement à la tradition.

Mais, lorsque cette ville devint en 1565 la capitale du royaume, on la nomma Luang Prabang (La ville

du Pra Bang) puisqu'elle abritait dans ses murs, le palladium du Royaume.

### *Les pagodes.*

Beaucoup plus que Vientiane, Luang Prabang a su conserver un cachet purement laotien. Dominée par le Phu Si sur lequel se trouve l'empreinte du pied du Bouddha, *Pra Bat*, la ville s'étend entre la Nam Khan et le Mékong.

Les pagodes à double ou à triple toit sont composées des éléments mentionnés auparavant, mais elles ont davantage d'élégance et de finesse, car la forme élancée de la toiture est accentuée par des pointes terminales ou des crosses en courbes gracieuses.

L'intérêt primordial de ces pagodes réside à notre sens, dans les fresques. Alors que la peinture laotienne a peu à peu disparu, les murs de certaines pagodes nous en ont conservé quelques fragments. Mais il est grand temps de prendre des mesures pour les protéger de la pluie et de l'humidité, sinon d'ici quelques années tout aura irrémédiablement péri.

L'histoire la plus populaire et la plus souvent illustrée est celle de Pha Vet.

On reconnaît les épisodes les plus caractéristiques :

- a) Le don de l'éléphant aux brahmanes,
- b) Le don des chevaux,
- c) Pha Vet tirant son char dans lequel se trouvent Nang Mathi (pâli : Madhi) et ses deux enfants,
- d) Le don des enfants qui sont battus par un brahmane,
- e) Les enfants cachés dans un étang de lotus,
- f) Nang Mathi cernée par un *rajasimha*, une panthère et un tigre, afin qu'elle ne revienne pas à l'ermitage où le brahmane élève les enfants,

- g) Don de Nang Mathi,
- h) Le grand-père retrouvant ses petits-enfants,
- i) Pha Vet rentrant triomphalement dans son palais avec un cortège d'éléphants.

Cette histoire se rencontre sur les façades des pagodes de Vat Nong, Vat C'um Kong, Vat May et à la pagode de Ban Don Mo (24 kms au S.-E. de Luang Prabang).

*Vat Luong Kun.*

Située sur la rive droite du Mékong, au pied de deux montagnes : le Phu Thao Phutthasen et le Phu Nang Kankhari qui rappellent l'histoire de deux héros de conte dont les corps furent transformés en montagne, la pagode possède de nombreuses fresques modernes, mais qui ont la particularité d'illustrer en partie des contes tirés du *Ha Sip Xat*.

On y remarque aussi des épisodes de la vie du Bouddha. *A droite de la porte principale*, c'est le sommeil des femmes et le grand départ : le Bouddha sur un cheval blanc porté par les quatre génies, la coupe des cheveux, l'échange des vêtements, les adieux de Kanthaka et de Chandaka (le cheval et l'écuyer), l'assaut de Mâra dont l'armée est portée par des éléphants, mais l'on discerne aussi des monstres marins. Mâra avait amené son armée pour détourner le Bouddha de sa méditation, afin qu'il ne puisse pas obtenir l'Illumination. Auparavant, Mâra avait envoyé ses trois filles pour séduire le Bouddha. D'un seul regard celui-ci les transforma en vieilles femmes, décrépites (au-dessus de la porte). Alors le Bouddha prend la terre à témoin de sa victoire. Nang Thorani apparaît et tordant ses cheveux, crée une vaste étendue d'eau où est engloutie l'armée de Mâra.

*Mur de droite près de l'autel* : offrandes des quatre bols (les quatre gardiens du monde viennent offrir un bol de nourriture au Bouddha. Celui-ci les prend et les transforme en un seul).

Le *Parinirvâna* — Le culte des reliques.

*A gauche de la porte principale :*

Episode de Pha Vet : Nang Mathi devant le « rajasi et le tigre ».

*Mur de gauche : Téméya jâtaka.* — Etant enfant Têmi refuse de parler. On lance sur lui un éléphant furieux afin de lui faire peur, puis un serpent. Comme il ne parle toujours pas, on va l'enterrer vivant. Alors, un grand vent s'élève, renverse le char et Têmi parle.

— *Sâma jâtaka* (voir ci-dessus paragraphe : les jâtakas).

*Mur de gauche près de l'autel :*

*Nemirâja.* — Un roi voyant apparaître ses premiers cheveux blancs, décide de mener une vie d'ascète. Indra vient le trouver, lui fait parcourir les cieux et les enfers puis finalement l'emmène au ciel des Tavatimça.

*Vat Xieng Mouan.*

La façade très abîmée représente l'histoire de Bimbisara, roi contemporain du Bouddha. Son fils Ajataçatrou soudoyé par le Judas bouddhique Devadatta tente de l'enfermer, puis de le tuer parce qu'il protège Sakyamouni. Grâce au Bouddha, Bimbisara triomphe.

*Vat Pha Ouak.*

A l'intérieur : histoire de Jamboupatti (voir ci-dessus : le Bouddha paré). Ces fresques ont la particularité d'être traitées à la chinoise, les artistes lao-tiens qui les ont exécutés ayant été les élèves d'un maître chinois venu à la cour de Luang Prabang. La plus belle scène est celle où la flèche tirée par Jamboupatti fait le tour de la salle où se trouve le Bouddha et revient à son point de départ (Mur de gauche face à l'autel). Derrière l'autel : le Bouddha montre à Jamboupatti les tourments qu'il va subir s'il ne suit pas

les principes du *Vinaya*. On remarque les génies des forêts, *Phi Phong*, mangeant les entrailles des humains (Cf. ci-dessus : les *Phi*).

*Vat Pa Khé.*

Cette pagode est surtout connue par ses admirables vantaux représentant des Hollandais. La mission Van Wusthoff envoya sans doute des messagers à Luang Prabang et l'étrangeté de leur costume dut surprendre les artistes locaux qui les représentèrent sur leurs portes de pagodes.

Les peintures illustrent le *Râmâyana* siamois. Elles sont malheureusement très abîmées et difficiles à identifier. On reconnaît cependant les scènes suivantes :

*Mur gauche (frise inférieure).*

La rencontre de Kumbhakasa et de Laksmana. Râma (visage vert) et Sîtâ sont dans l'ermitage. Laksmana (visage or) va chercher des fruits. Il rencontre Kumbhaka, fils d'un *yaksa* qui se livre à l'ascétisme pour obtenir une arme miraculeuse. Brahma lui envoie une épée. Kumbhaka vexé que Brahma ne la lui ait pas remise en mains propres, refuse de la toucher. Laksmana trouve l'arme et la ramasse. Combat avec le *yaksa* — Laksmana ramène l'épée à Râma.

Le panneau suivant montre Dasakantha (Tusakan = Râvana) de retour à Lankâ — Kun Jivaha couvre Lankâ de sa langue et cache le soleil. Le royaume est endormi. Dasakantha lance son disque et coupe la langue de Kun Jivaha.

*A droite de la porte (frise supérieure).*

Naissance de Râma — Râma et ses trois frères à Ayodhia.

*Mur de droite : de l'autel à la porte :*

Episode de la gazelle d'or. Enlèvement de Sitâ par Dasakantha. Intervention de Jatayus. Sitâ captive. Rencontre de Râma et de Laksmana avec Hanuman. Celui-ci en haut d'un arbre lance des fruits sur Râma couché au pied — Laksmana lui tire des flèches qu'il saisit dans la main gauche. Hanuman et Sugrîva (visage rouge). Alliance de Râma et Sugrîva. Combat entre Sugrîva et Vâlin (visage vert). Râma tue Vâlin. Les remords de Râma.

*Frise supérieure derrière l'autel.* Mort de Dacaratha — (on voit le catafalque au centre du Palais). Bharâta propose à Râma de reprendre le trône.

*Frise supérieure près du plafond à droite de l'autel (face à l'autel) :* Histoire du buffle Tualaphi — Sugrîva coupe la tête de Tualaphi dans la grotte.

*Au-dessus de la porte d'entrée :*

Séduction de la déesse des poissons par Hanuman.

#### *Vat Vixun.*

La légende veut que les deux ermites fondateurs de Luang Prabang aient édifié en cet endroit la plus ancienne pagode. Un nouvel édifice fut bâti en 1503 par le roi Vixun. Enfin, elle fut reconstruite en 1894. Le That s'écroula en 1914 et les objets d'or qui se trouvaient à l'intérieur sont maintenant dans la salle du Trône du Palais Royal. Il fut reconstruit par S.M. Sisavang Vong.

Cette pagode abrite le Musée de Luang Prabang. Outre des Bouddhas laotiens identiques à ceux décrits auparavant (cf. le Musée du Laos), le Vat Vixun abrite une remarquable collection de pièces khmères du XII<sup>e</sup> siècle, donc antérieure à la fameuse mission d'artistes cambodgiens venus avec Fa Ngoum au XIV<sup>e</sup> siècle. La découverte de ces pièces a permis de reculer de plus de deux siècles la date de l'introduction du Bouddhisme au Laos.

Sur l'autel on voit quatre statuettes dont les plis du manteau sont d'un style nettement inspiré de celui que l'on rencontre dans le N.-O. de l'Inde. Cela n'a rien de surprenant, l'art du Gandhâra ayant exercé une forte influence en Chine par l'intermédiaire de l'Asie Centrale. On peut admettre que des artistes laotiens, élèves de maîtres chinois aient reproduit des œuvres d'origine chinoise. Nombre de sculptures de ce style ayant été trouvées au Yunnan, il y a là des éléments intéressants qui peuvent permettre de déterminer les échanges et les rapports qui ont existé entre le Laos et ce pays.

#### *Vat Xieng Thong.*

Attribuée à Candapanit, le vendeur de bétel qui devenu roi construisit le That Chum Si, elle est sans aucun doute l'une des plus anciennes pagodes de Luang Prabang car elle fut reconstruite en 1561 par Jaya Jettha. Les peintures ne sont pas identifiées.

#### *Les environs de Luang Prabang.*

##### a) *Pak U.*

Le touriste de passage à Luang Prabang pourra se rendre aux grottes de Pak U. Ces cavernes dans la falaise calcaire surplombant le Mékong sont la résidence d'un des quinze nâgas protecteurs de Luang Prabang. Elles sont devenues un grand centre de pèlerinage bouddhique.

##### *Pagode de Pak U :*

Les fresques de la façade représentent la vie du Bouddha. Assaut de Mâra — Culte des reliques. — *Parinirvâna.*

##### b) *Xieng Ngeun.*

A environ 20 kms au S.-E. de Luang Prabang, on rencontre une pagode dont les peintures de la façade illustrent l'histoire de Soudhanou (Southanou). Elles ont été malheureusement très abîmées par les inonda-

tions de 1946 ; on discerne cependant les scènes suivantes :

Soudhanou participe au concours à l'arc pour obtenir sa fiancée. Il la ramène sur son cheval. Embarquement sur un navire. Naufrage. Séparation des deux époux (conséquence d'un acte commis dans une vie antérieure : il avait fait noyer un jeune bonzillon en secouant sa pirogue).

A trois kms de Xieng Ngeun :

c) *Ban Don Mo.*

Vie du Bouddha — Assaut de Mâra — Coupe des cheveux — Culte des reliques.

Histoire de Pha Vet.

## LES TAMBOURS DE BRONZE

Des nombreux objets que le voyageur tente de ramener du Laos celui qui sans aucun doute l'attire le plus est le tambour de bronze communément appelé tambour kha ou tambour de pluie. Son attente, hélas, sera déçue, car il n'en existe plus guère, et ceux que l'on peut trouver atteignent des prix tels que beaucoup ne peuvent les acheter. Le prétendu mystère des origines de cet objet mérite ici quelques explications.

Tout d'abord le tambour de bronze n'est pas un instrument spécialement laotien. Son aire d'extension va de la Mongolie à la Nouvelle-Guinée. De plus il n'est pas d'un type uniforme ; il en existe plusieurs catégories et les plus anciens et les plus beaux ont été découverts, jusqu'à présent en Chine du Sud et surtout au Tonkin.

### *Les types.*

Selon la classification de Heger (du nom du savant qui le premier étudia ces objets) généralement admise par les spécialistes, il existe quatre types de tambours :

#### *Type I.*

La caisse se divise en trois parties à savoir : une base tronconique, un cylindre droit qui constitue la caisse proprement dite et une partie à profil bombé qui se termine en arête, là où elle rencontre le plateau du tambour. Les anses sont importantes et leur décor s'inspire de la vannerie. Des grenouilles et parfois des cavaliers sont posés sur le plateau. D'ordinaire ces sujets tournent dans le sens des aiguilles d'une

montre. L'ornementation de ce groupe de tambours est caractéristique ; ils offrent un dessin schématique fort curieux d'hommes, d'animaux, de maisons, de barques quelquefois stylisés au point de devenir méconnaissables.

### *Types II et III.*

Ils ont de très grands rapports. Le plateau y dépasse toujours le bord de la caisse. Cette dernière, vue de profil, dessine une courbe concave. Les divisions horizontales tendent à disparaître. Les zones d'ornements sont plus nombreuses et décorées de petits motifs.

### *Type II.*

Les formes générales diffèrent parfois un peu de celles des pièces du type I. Les anses perdent de leur importance et ont souvent une section circulaire. L'étoile centrale a fréquemment un petit nombre de rayons et ceux-ci sont filiformes. Les zones du plateau sont en petit nombre. Le décor dans la plupart des cas y est constitué de deux motifs alternés. La stylisation des ornements y paraît plus accentuée que dans le type IV. Le plateau porte toujours des grenouilles.

### *Type III.*

De taille moindre et souvent petite, ce type n'a que rarement des grenouilles uniques. Elles sont superposées parfois jusqu'au nombre de quatre. Le cylindre y occupe une place prépondérante et montre rarement d'évasement inférieur. Les anses sont petites et élégantes formées de pièces triangulaires en tresses à brins multiples et elles se poursuivent en décor sur la caisse. Sur les coutures de fonte se présentent des animaux ou des motifs végétaux en relief. Ce type se trouve surtout chez les Karens de Birmanie, dans les Etats Shans et le Haut-Laos.

*Type IV.*

Le plateau s'ajuste directement à la caisse et par conséquent ne déborde jamais. L'étoile au centre du disque possède invariablement douze rayons. Ce nombre paraît en rapport avec le cycle duodénaire, car plusieurs de ces pièces portent les caractères ou les animaux cycliques. Ce type présente des décors propres dont l'un caractéristique est une composition d'éléments géométriques qui, par une série de transformations (déterminée par Heger), se rattachent aux guerriers schématisés des premiers tambours. On y trouve également des combinaisons de traits courbes formant des motifs en S couchés, des rangées de boutons saillants et une ornementation en grandes dents de scie sur le tronc de cône. Les grenouilles n'apparaissent jamais sur les tambours de ce type qui ont tous été fabriqués en Chine.

*L'époque.*

Ce sont surtout les tambours du type I qui ont soulevé le plus de discussions au point de vue chronologique. Une récente étude d'un sinologue suédois M. B. Karlgren, spécialiste des bronzes chinois, tend à rattacher les instruments de ce type au style Huai (IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècle av. J.C.) alors que Victor Goloubew les attribuait au 1<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne. Bien que les arguments de Karlgren soient convaincants, pour notre part nous serions enclins à admettre la chronologie de Goloubew. Le tambour de bronze du Musée de Batavia est un argument important en sa faveur. On ne doit cependant pas exclure le fait que cet instrument fixe peut-être un *terminus ad quem* pour les pièces de ce type, auquel cas les opinions de ces deux savants seraient correctes, l'une fixant le début de la chronologie, alors que l'autre établirait la date de la fin du style.

La chronologie des autres types est beaucoup moins bien fixée. On peut cependant dire que depuis

environ une centaine d'années aucune population ne fabrique plus de tambours.

*L'origine.*

a) *La légende.*

La création des tambours est attribuée au général chinois de l'époque des Han, Ma-Yuan qui vivait dans les débuts de l'ère chrétienne. Les Annales chinoises nous disent qu'il installait ces tambours dans les cascades du Sud de la Chine pour tenir en respect les montagnards rebelles. Trompés par le bruit de l'eau qui frappait le métal, ils croyaient entendre les troupes chinoises et se tenaient cois.

Suivant une autre version moins fantaisiste, les tambours auraient été donnés aux chefs des tribus en signe d'investiture. Lorsqu'ils voulaient rassembler leurs troupes pour le combat, ils frappaient sur cet instrument.

b) *Les théories.*

Lors de ses recherches au Tràn-Ninh, Madeleine Colani a constaté qu'on ne retrouvait aucune trace de tambours, ni de gongs. Par contre, près des jarres, on remarquait d'énormes disques en micaschiste d'un diamètre moyen de 1 m. 70 à 2 m. Quelle était l'attribution de ces grandes pièces ?

L'un des coolies originaires de la région plaça l'une d'elles de façon qu'un des diamètres fût perpendiculaire au sol, puis armé d'un bâton, il tapota la pierre. Les sons émis étaient des notes musicales et non des bruits quelconques. Une partie de ces disques auraient donc été les instruments dont on jouait aux funérailles ! Quelques-uns ne peuvent vibrer ; ce sont ceux qui ont la forme d'un champignon et ceux qui sont ornés d'une figurine. D'autres à pseudo-plateaux superposés sont destinés à produire des vibrations musicales. Certains menhirs en schiste rendent aussi

à la percussion des sons harmonieux. M. Colani émit l'hypothèse que la pierre ayant précédé le métal, la pierre sonore a précédé le tambour, et elle établit les filiations suivantes :

Pierre sonore : menhir, tambour de pierre, grands disques du Trân-Ninh ; puis tambour de métal : gong, tambour de bronze.

Pour d'autres, l'origine est différente. Les tambours de bronze auraient remplacé les tambours de guerre ordinaires dont la peau s'était altérée par les pluies et l'humidité. Cette théorie plausible n'est pas admise par certains qui veulent reconnaître à l'origine des tambours de bronze, des marmites et des chaudrons rituels renversés qu'on utilisait comme tambours.

Tout cela montre la complexité du problème et le vaste champ d'études qui est ouvert aux chercheurs.

#### *La signification religieuse.*

La présence de grenouilles sur presque tous les types s'expliquerait par des croyances communes à tous les peuples de l'Extrême-Asie méridionale, d'après lesquelles le coassement des batraciens appelle et annonce la pluie fécondante, indispensable pour les champs ensemencés. Le bruit émis semblable au roulement du tonnerre peut confirmer cette explication, à la suite de laquelle on adopta la désignation de « tambours de pluie ».

Cependant l'étude iconographique des tambours du type I nous en montre la destination religieuse, se rattachant au culte des morts et à la croyance en la survie de l'âme. On y remarque aussi des traces de totémisme. En résumé, les représentations de ces tambours nous donneraient un peu, comme le bouclier d'Achille, une image en raccourci de toute l'existence du primitif : qu'il parte en guerre ou en chasse ou qu'il se livre à ses occupations dans son village (on

voit des joueurs de khène), sous la protection des animaux qui représentent ses ancêtres disparus (Parmentier). La présence de l'étoile qui se trouve sur nombre de tambours et qui serait la figuration du Soleil a permis d'admettre qu'ils sont voués à cet astre. Cela se trouverait confirmé par les bijoux et les tatouages du Haut-Laos qui également se rattachent à un culte solaire.

## SAVANNAKHET ET LES PRINCIPAUX MONUMENTS DU BAS-LAOS

De création récente, cette ville ne possède qu'une pagode : le Vat Sayaphoum dont les fresques représentent l'histoire de Sin Xay. C'est l'une des légendes les plus populaires du Laos.

Soumoutha, la sœur du roi de Peng Can, est enlevée par le Yaksa Kumphan. Le roi demande au ciel de lui envoyer un fils capable de lui ramener sa sœur en combattant les Yaksas. Les huit reines furent enceintes. Nang La accoucha de San Thong mais il avait la forme d'un escargot et eut un enfant nommé Sin Xay. La reine Chanda donna le jour à un éléphant aux défenses et à la trompe d'or nommé Sihalad. Les autres reines accouchèrent d'enfants normaux. Le roi furieux expulsa les reines aux enfants monstrueux. Sin Xay les accompagna. Après un long exil en forêt, Sin Xay aidé de ses deux frères retrouve sa tante Nang Soumoutha, tue le Yaksa et succède à son père.

### *Le That Ing Hang.*

Situé à quatorze kilomètres à l'Est de Savannakhet, ce sanctuaire en briques appartient à une période préangkorienne (*circa* VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle A.D.). Il est ouvert à l'Est. Les Laotiens l'ont transformé en lui ajoutant une flèche imitée de celle du That Luang de Vientiane. Les vanteaux en bois plein sont un travail laotien assez remarquable. Les détails obscènes n'y manquent pas. Le fronton Ouest représente le dieu Siva accompagné de sa femme Pârvati, montés sur le taureau Nandin.

Les cérémonies des fêtes du XII<sup>e</sup> mois (voir ci-dessus) y sont les mêmes qu'au That Luang de Vientiane.

*Le Vat Phou.*

Le temple de Vat Phou situé à 14 kms de Bassac, seul de tous les édifices khmèrs importants, est construit au flanc d'une montagne qui le domine de toute sa hauteur.

Les inscriptions trouvées dans ce monument nous permettent d'en retracer l'histoire, et d'avoir ainsi une vue générale.

« Au pied du Lingaparvata (nom de la montagne dans les inscriptions) se dresse dès avant le VII<sup>e</sup> siècle de notre ère un sanctuaire au flanc de la montagne, tandis que, peut-être dans la plaine avoisinante existait déjà un bassin pour le service du temple. Dès l'origine, l'eau d'une source voisine est amenée pour arroser le dieu d'une ablution perpétuelle.

Puis le temple s'agrandit, on fit des transformations, de nouveaux bâtiments furent construits soit à la fin du XI<sup>e</sup>, soit au début du XII<sup>e</sup> siècle. Des effondrements dus vraisemblablement à des affaissements de terrain permirent de modifier le plan du bâtiment. L'accident s'est passé du temps des Khmèrs qui débarassèrent les édifices de leurs décombres et reconstruisirent le sanctuaire en cherchant à rappeler ses formes passées. Le temps et les moyens manquèrent, semble-t-il, pour en parachever la restauration et le monument passa aux mains des Laotiens qui y établirent une bonzerie ; ils transformèrent le temple en pagode bouddhique en utilisant les décombres de briques sans doute rejetés en quelque coin. C'est sous cette forme bâtarde qu'il nous est parvenu » (Parmentier). Certains bas-reliefs illustrent des scènes du Râmâyana classique.

## QUELQUES FRANÇAIS AMIS DU LAOS

En dehors de Doudart de Lagrée et de Francis Garnier qui ont été les premiers voyageurs modernes à laisser une importante description du royaume du Laos, nous rappellerons ici quelques traits de l'existence d'Henri Mouhot et d'Auguste Pavie.

### *Henri Mouhot.*

Alexandre Henri Mouhot naquit à Montbéliard le 15 mai 1826, de parents peu fortunés qui s'imposèrent de lourds sacrifices pour subvenir à l'instruction et à l'éducation de leurs enfants. Au Collège de sa ville natale, ses maîtres remarquèrent son aptitude pour les langues et un grand esprit d'investigation dans l'ordre des sciences naturelles. Ses études terminées, Mouhot partit en Russie où il resta douze ans, parcourant le pays en tous sens ; mais la guerre franco-russe le ramena en France. De là, il alla visiter l'Allemagne, l'Italie et la Hollande. C'était le début de la photographie ; avec son frère il fonda à La Haye un grand établissement de prises de vues destiné à reproduire les chefs-d'œuvre de la nature et des arts. Il vécut quelque temps en Angleterre où il se maria et s'établit dans l'île de Jersey. Il y rédigea ses études d'histoire naturelle. Un livre anglais sur le Siam lui étant tombé entre les mains, ce fut comme un éclair illuminant sa vie ; il prit la résolution de compléter ce que les missionnaires catholiques avaient pu apprendre sur les régions mystérieuses de l'intérieur de l'Indochine.

Les Sociétés de Géographie et de Zoologie de Londres approuvèrent son plan et l'aidèrent à l'exécuter. Le 28 avril 1858 il s'embarqua à Londres pour se rendre à Singapour où il arriva le 3 septembre. Un premier voyage à l'intérieur du pays l'amena jusqu'à Ayuthia. Mais c'est au cours de son second voyage vers la fin novembre 1859 qu'il retrouva Angkor. On sait assez le retentissement qu'eurent ses descriptions enthousiastes de cette découverte archéologique. Mentionnée au xvii<sup>e</sup> siècle par des missionnaires, et dans le courant du xix<sup>e</sup> par l'Abbé Bouillevaux, Angkor n'a réellement attiré l'attention du monde occidental qu'à partir de la venue de Mouhot. Après quinze mois d'absence, il revint à Bangkok où après avoir pris quelques semaines de repos il partit en septembre 1860, pour gagner les solitudes du Laos plus sauvages encore que celles qu'il avait déjà parcourues. Mouhot savait ce qui l'attendait ; les missionnaires et les indigènes l'en avaient prévenu ; un seul homme à sa connaissance, un missionnaire français avait pénétré au cœur du Laos et était revenu mourir dans les bras de Mgr Pallegoix à Bangkok. Le 25 juillet il arrivait à Luang Prabang. Le 5 août il fut reçu en grande pompe par le Roi qui lui donna droit de vie et de mort sur tous ses sujets. Il fut le premier Français à visiter cette ville, à la faire connaître et voici ce qu'il en dit :

« La situation est des plus agréables, les montagnes qui resserrent le Mékong au-dessus comme au-dessous de cette ville forment une vallée circulaire dessinant une arête de neuf milles de largeur, qui a dû être jadis un bassin fermé et encadrent un tableau ravissant qui rappelle les beaux lacs de Come ou de Genève... La ville est bâtie sur les deux rives du fleuve. Mais la partie droite ne compte que quelques habitations. La partie la plus considérable entoure un mont isolé qui a cent et quelques mètres de hauteur et au sommet duquel on a établi une pagode... Les

Laotiens sont paisibles, soumis, patients, sobres, confiants, crédules, superstitieux, fidèles, simples et naïfs. Les femmes sont généralement mieux qu'au Siam. Elles portent une seule courte jupe de coton et parfois un morceau d'étoffe de soie sur la poitrine... Leur musique est très douce, harmonieuse et sentimentale ; il ne faut que trois personnes pour former un concert mélodieux. L'un joue un orgue en bambou, l'autre chante des romances avec l'accent d'un homme inspiré et la troisième frappe en cadence des lames d'un bois sonore dont les cliquetis font bon effet... ».

Le journal de voyage de Mouhot finit à la date du 5 septembre. Jusqu'au 25 octobre il a toutefois continué à enregistrer fidèlement ses observations météorologiques, puis les dernières notes inscrites sur son carnet de route se bornent aux indications suivantes.

« Le 20 septembre, départ de B... p.

Le 28, ordre du Sénat de Luang Prabang, envoyé à B... enjoignant aux autorités de ne pas me laisser dépasser cette limite.

Le 15 octobre, départ pour revenir à Luang Prabang.

Le 18, Halte à H...

Le 19, je suis atteint de la fièvre.

Le 29. Ayez pitié de moi, ô mon Dieu. »

« Cette exclamation suprême, tracée d'une main tremblante, est la dernière que le voyageur ait confiée au papier... Le 7 novembre, le malade tomba dans un coma entrecoupé de délire. Le 10 novembre 1861, à sept heures du soir, il n'était plus !

Vingt-quatre heures plus tard et contrairement à l'usage du Laos la dépouille mortelle de notre compatriote fut inhumée selon le rite européen par les soins de Phrai et de Dong, ses compagnons qui tous deux, trois mois plus tard, rapportaient à Bangkok avec les détails qui précèdent, les collections, les effets et les papiers de leur maître ».

La tombe de Mouhot se trouve au village de Ban Phanom. Le monument élevé en 1867 par Doudart de Lagrée fut reconstruit par Pavie en 1887, et restauré par les soins de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, en 1951.

*Auguste Pavie.*

Le nom de Pavie restera à jamais lié à celui du Laos. Il fut l'un des hommes qui ont le mieux connu, aimé et servi ce pays. Les notes suivantes sont extraites d'une notice que M. L. Malleret, Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, a consacrée à Auguste Pavie, explorateur et conquérant pacifique.

« Il naquit à Dinan le 31 mai 1847. On ne connaît encore que bien peu de choses de son enfance et de ses études. Il entre dans la vie à dix-sept ans comme engagé volontaire au 62<sup>e</sup> de ligne. Sergent, trois ans plus tard il passe dans l'Infanterie de Marine et embarque à Toulon pour la Cochinchine où mis en congé quelques mois plus tard, il entre comme agent stagiaire dans le cadre auxiliaire des Télégraphes. Rentré volontairement à son corps de l'Infanterie de Marine, à la nouvelle de la guerre de 1870, il regagnait aussitôt la France et ne fut rendu à la vie civile qu'en juin 1871. De retour en Cochinchine il fut affecté à Longxuyên, puis à Kampot où il se trouva investi des fonctions de représentant local du Protectorat.

Pavie accomplit plusieurs voyages dans cet immense territoire que forment les régions méridionales du Cambodge et publia sa relation dans les *Excursions et Reconnaissances*, série fondée par le gouverneur Le Myre de Vilers, et qui demeure l'une des sources les plus précieuses d'information sur le pays.

Rentré dans la métropole après dix-sept ans d'Indochine, dont un séjour ininterrompu de onze années au Cambodge, Pavie emmène avec lui un groupe de jeunes gens qui formèrent à Paris une Ecole cambodgienne, devenue ensuite l'Ecole coloniale. A peine

était-il arrivé qu'il était pressenti par les Ministres de la Marine et des Postes pour une mission d'exploration au Laos avec le titre de Vice-Consul. « A ce moment de nos difficultés avec la Chine et le Tonkin, il était nécessaire, écrit-il dans un de ses ouvrages, d'être renseigné sur les régions voisines de nos premiers postes où les Pavillons Noirs étaient établis, où le Siam envoyait des soldats, installait des agents. Il était indispensable également de rechercher les voies de communications unissant à l'Annam et au Tonkin, les pays dont nous revendiquons la possession. » Il fut nommé le 11 novembre 1885, Vice-Consul de 2<sup>e</sup> classe avec poste d'attache à Luang Prabang.

Pour comprendre l'importance du rôle qu'allait tenir Pavie dans ces régions il convient de se représenter ce qu'étaient alors les compétitions qui opposaient les puissances, aux confins de la Chine et de la Haute-Birmanie. La position du Siam était devenue difficile, entre l'expansion anglaise et celle de la France. Borné dans ses ambitions du côté birman, il s'était heurté sur le Mékong et le Bassac à l'expansion annamite qui s'exerçait comme la sienne aux dépens du Cambodge et du Laos. Le Siam ne pouvait entrer en conflit avec la France qui venait de se substituer à la Cour de Hué, dans l'exercice de droits de souveraineté. Il reporta donc ses ambitions vers le Nord avec l'espoir de devancer la France, vivement encouragé du reste, par l'Angleterre attentive à le détourner de la Haute-Birmanie... Le roi de Siam prononça un discours où il revendiquait le Trân-Ninh, les cantons méo de la Rivière Noire y compris des centres comme Son-la et Lai-châu. L'alarme s'empara de nos représentants et Pavie qui se trouvait à Bangkok où il attendait depuis six mois ses passeports précipita son départ vers la principauté de Luang Prabang... Dès son arrivée il est pris en tutelle par le commissaire siamois qui multiplie les précautions pour l'éloigner du roi, des bonzes, des fonctionnaires et l'isoler

des populations. Mais sa courtoisie et la simplicité de ses manières ne tardent pas à lui gagner la sympathie des habitants de ce pays... Il part vers le Haut-Tonkin. Mais à peine a-t-il parcouru une partie de la route qu'il assiste à l'exode des populations du haut-pays, alarmées par l'annonce du retour offensif des pirates Ho. Menacé d'être abandonné par ses bateliers il est contraint de regagner Luang Prabang où il apprend à sa profonde surprise que les troupes siamoises ont abandonné la ville, emmenant tous les otages à Bangkok. Il demeure seul, en tête à tête avec un officier siamois, qui le presse de fuir à son retour. La ville n'a ni remparts, ni troupes aguerries et Pavie s'obstine à rester, offrant d'organiser la résistance pour le compte du vieux roi. Cependant l'inévitable s'accomplit. La capitale est envahie par les bandes de Deo-van-Tri, chef des Pavillons Noirs. Luang Prabang est mise à sac et incendiée. Kéo, l'un des Cambodgiens du Consul français, arrache le vieux roi à une mort certaine et au milieu d'une panique indescriptible, Pavie rassemble les membres de la famille royale, recueille les blessés, emmène le vieux prince sur le Mékong dans une course vertigineuse vers Paklai où tous retrouvent la sécurité.

Cette attitude de ferme et courageuse décision conquiert à Pavie tous les cœurs. Les derniers fuyards apportent la nouvelle que les pagodes de Luang Prabang sont indemnes. Or, parmi les blessés se trouve le supérieur du monastère de Vat Mai que Pavie, improvisé chirurgien, soigne quotidiennement. Le moine envoie son frère à la capitale pour ramener les chroniques du royaume. Elles sont mises à la disposition de l'explorateur et Pavie acquiert la certitude que les prétentions siamoises sur les cantons de la Rivière Noire ne s'appuient sur aucun fondement historique. Le vieux roi pénétré de gratitude explique à Pavie que son royaume n'est pas une conquête du Siam, mais que volontairement il s'est placé sous la protec-

tion étrangère pour assurer sa défense. « Maintenant, ajoute-t-il, par son ingérence notre ruine est complète. Si mon fils consent nous nous offrirons en don à la France, sûrs qu'elle nous gardera des malheurs futurs. » ... De retour en France Pavie put exposer au Quai d'Orsay, sous tous ses aspects le problème des frontières occidentales de l'Indochine. Par l'exploration directe, comme par l'étude des chroniques, il était parvenu à la conviction que les prétentions siamoises ne trouvaient de motif valable que dans un opiniâtre dessein d'expansion. Ni les considérations géographiques ou économiques, ni l'ethnographie n'y étaient alors pour rien. Pas davantage n'étaient à retenir les questions de race, et Pavie rappelait opportunément tout ce que le Siam englobait de populations authentiquement cambodgiennes, tout ce que la Chine et la Birmanie enfermaient de Thai que le Siam ne songeait pas à revendiquer. L'explorateur apportait à la discussion, outre sa profonde expérience du pays, une conviction formée au contact des manuscrits des pagodes, dans les méditations de l'homme d'études. L'opinion du savant comptait alors de quelque poids dans la pensée des diplomates. Sans vouloir contrister personne, il est permis de regretter que cette méthode n'ait pas été depuis invariablement suivie...

Le traité du 3 octobre 1893 stipulait que le cours du Mékong constituerait la frontière entre le Siam et les territoires de l'Indochine. Cet acte nous donnait satisfaction dans le principe, mais du fait de sa rédaction hâtive, comportait de nombreuses difficultés d'interprétation. Malgré les avertissements de Pavie, il méconnaissait les droits du Laos sur la rive droite du fleuve et coupait en deux de la manière la plus arbitraire le royaume de Luang Prabang et sa capitale. Du côté anglais une commission de délimitation apparut nécessaire. Pavie fut appelé à présider la délégation française et nommé Commissaire général au Laos pour organiser les nouveaux territoires et veiller

à l'exécution du traité. Il repartit encore pour Luang Prabang où il s'attacha à maintenir tout ce qui répondait aux habitudes et aux mœurs des populations en restituant aux princes et aux fonctionnaires laotiens toutes leurs prérogatives traditionnelles. Rappelé à Paris, pour éclairer le Département sur les difficultés d'application du traité, dont le règlement ne devait aboutir qu'en 1907, il ne revint à Bangkok en 1896 que pour un bref séjour. Ayant pris sa retraite en 1905, il consacra le reste de son existence à rédiger ses souvenirs et à publier les dix volumes et l'atlas de ses missions en Indochine avant de s'éteindre en Bretagne le 7 mai 1925. »

## BIBLIOGRAPHIE

### I. — Généralités sur le Laos.

Pour tous renseignements bibliographiques concernant le Laos le lecteur pourra consulter :

Cordier : *Bibliotheca Indosinica*, tome I, pp. 997 à 1084, et tome IV, pp. 2789 à 2806. (*Publications de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, tomes XV et XVIII.)

On lira également :

*Voyages d'exploration en Indochine* effectué pendant les années 1866, 1867 et 1868 par une Commission française présidée par M. le Capitaine de frégate Doudart de Lagrée et publié par les ordres du Ministère de la Marine sous la direction de M. le Lieutenant de Vaisseau Francis Garnier avec le concours de M. Delaporte, lieutenant de Vaisseau, et de MM. Joubert et Thorel, médecins de la Marine, membres de la Commission. Ouvrage illustré de 250 gravures sur bois d'après les croquis de M. Delaporte et accompagné d'un Atlas. Paris, librairie Hachette, 1873, 2 vol. in 4° et un Atlas en 2 parties.

*Mission Pavie* 1879-1895.

Etudes diverses. I — Recherches sur la littérature du Cambodge, du Laos et du Siam, 1898 ;

II — Recherches sur l'histoire du Cambodge, du Laos et du Siam, 1898 ;

III — Recherches sur l'histoire naturelle de l'Indochine orientale, 1904.

Géographie et voyages.

Pavie, tome I-II. Exposé des travaux de la mission. 1901-1906. Atlas 1903.

Capitaine Cupet, tome III. Voyage au Laos, 1900.

Cap. de Malglaive et Rivière, tome IV. Voyages au Centre de l'Annam et du Laos, 1902.

- P. Lefèvre Pontalis, tome V. Voyages dans le Haut-Laos, 1902.
- Pavie, tome VI. Passage du Mé-Khong au Tonkin, 1911.
- tome VII. Journal de marche (1888-1889). Evénements du Siam (1891-1893). Paris 1919.

## II. — Bibliographie sommaire par chapitres :

Abréviations : B.E.F.E.O. — Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient ; depuis 1901.

B.I.I.E.H. — Bulletin de l'Institut Indochinois pour l'Etude de l'Homme ; depuis 1938.

- Cabaton (A.), *Les Hollandais au Cambodge et au Laos à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle*. Extrait du *Tjdschrift van het Koninklijk nederlandsch aardrijk-skundig genootschap*, 2<sup>e</sup> Ser., dl. XXXVI, Af. 5. Leiden, 1919.
- Cœdès (G.), *Histoire ancienne des Etats indouisés d'Extrême-Orient*, Paris, 1948.
- *L'assistance médicale au Cambodge à la fin du XII<sup>e</sup> siècle*, Hanoi, 1941. (Extrait de la *Revue Médicale Française d'Extrême-Orient*, n<sup>os</sup> 3-4, 1941.)
- Colani (M.), *Les Mégalithes du Haut-Laos*, 2 vol. Hanoi, 1935.
- Deydier (H.), *Quelques sculptures khmères provenant de la région de Vientiane* (à paraître).
- Finot (L.), *Recherches sur la littérature laotienne*, BEFEO, 1917, n<sup>o</sup> 5, pp. 1-221.
- *La stèle de Say-Fong*, BEFEO, 1903, I, p. 18.
- Le Boulanger, *Histoire du Laos français*. Paris, 1930.
- Lévy (P.), *Les Royaumes lao du Mékong*, (Cahiers de l'EFEO, n<sup>o</sup> 25, 4<sup>e</sup> trimestre 1940). Hanoi.
- *Doublets onomastiques au Laos. A propos d'un ancien nom de Luang Prabang*, BIIEH, 1942, p. 139.
- *Traces de l'introduction du bouddhisme à Luang Prabang*, BEFEO, 1940, pp. 411-424.
- *Le voyage de Van Wusthoff au Laos. Indochine* n<sup>o</sup> 198, 15 juin 1944.
- Maspéro (H.), *Say-Fong, une ville morte*, BEFEO, 1903, pp. 1-18.
- Thao Nhouy Abhay, *Le royaume de Champassak*.

- Boutin (M.), *Croyances et Superstitions chez les Thai rouges*, Bull. des Amis du Laos, n° 2, juin 1938, pp. 65-80.
- Foucher (A.), *La vie du Bouddha*, Paris, 1949.
- Grousset (R.), *Histoire de l'Extrême-Orient*, Paris, 1929.
- Lévi (Sylvain), *L'Inde et le Monde*, Paris, 1928.
- *Les Jâtakas*, Mélanges Sylvain Lévi, Paris, 1937.
- Thao Nhouy Abhay, *Le Bouddhisme laotien*, édité par le Service d'Information du Laos, 1949.
- Oldenberg, *Le Bouddha. Sa doctrine, sa communauté*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, 1921.
- K. E. Wells, *Thai Buddhism*. Bangkok, 1939.
- Parmentier (H.), *Le Vat laotien*, Bull. des Amis du Laos, n° 2, juin 1938, pp. 9-64 ; n° 3, août 1939, pp. 7-50.
- *L'art architectural hindou dans l'Inde et en Extrême-Orient*, Paris, 1948. L'art laotien, pp. 150-178.
- *L'art du Laos* (à paraître).
- Przyluski (J.), *La participation*, Paris, 1941. *L'Evolution humaine*, Paris, 1943.
- Senart (E.), *Essai sur la légende du Bouddha*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1882.
- Deydier (H.), *Matériaux pour servir à l'étude du Bouddhisme au Laos : le Pannasajâtaka* (à paraître).
- Ajalbert (J.), *Sao van Di, Mœurs laotiennes*, Paris, chap. III-IV, 1905.
- Thao Bong, *Les fêtes du 5<sup>e</sup> mois à Luang Prabang. Indochine*, n° 96, 2 juillet 1942, pp. 6-11.
- Colani (M.), *Vestiges d'un culte solaire en Indochine*, BIIEH, tome III, fasc. I, pp. 37-41 ; fasc. II, p. 39.
- Faure (M.D.), *Trois fêtes laotiennes*, Bull. des Amis du Laos, n° 1, sept. 1937, pp. 22-44.
- Frazer (Sir James), *Le Rameau d'Or. T. II : Le Bouc émissaire*, Paris, 1908.
- Karpelès (S.), *La pêche du Pa Bu'k*, BEFEO, 1931, pp. 331-334.
- Kerneis (J.M.), *Les fêtes du Grand Serment à Luang Prabang. Indochine*, 3<sup>e</sup> année, n° 121, 1942.
- Lévy (P.), *Le sacrifice du buffle et la prédiction du temps à Vientiane*, BIIEH, 1943, p. 301.

- Nginn (P.), *Les Funérailles au Laos. Sud-Est*, n° 22, p. 25.
- Nguyễn-xuân-Nguyễn, *Contribution à l'étude des tatouages au Laos*, BIIEH, 1941, p. 99.
- Nguyễn-van-Lanh, *Pratiques et croyances laotiennes concernant la grossesse et l'accouchement. La métépsychose laotienne et une pratique qui s'y rattache : le Sou-khouan*, BIIEH, t. III, 1942, pp. 99-114.
- Nguyễn-xuân-Nguyễn, *Notes sur une canne divinatoire de Paklay*, BIIEH, fasc. II, p. 43.
- Reinach (L. de), *Le Laos*, Paris, 1901.
- Laubie, *Tablettes divinatoires d'une peuplade kha*, BIIEH, fasc. II, 1939, p. 221.
- Bregues (P.), *Contes et légendes du pays laotien*, Saigon, 1905.
- Courtillier (H.), *La légende de Râma et de Sitâ*, Paris, 1925.
- Cœdès (G.), *La littérature laotienne en Indochine. L'Indochine*, t. I, publiée sous la direction de S. Lévi. Paris, 1931.
- Deydier (H.), *Les origines et la naissance de Râvana dans le Râmâyana laotien*, Mélanges A. Foucher. (BEFEO, XLIV — à paraître).
- *Introduction à l'édition laotienne du Phra Lak — Phra Lam*, Vientiane 1950.
  - *Essai sur le Râmâyana en Indochine* (à paraître).
  - *La légende de Krichna au Laos* (à paraître).
- Finot (L.), *Recherches sur la littérature laotienne*, BEFEO, XVII, 5, pp. 1-221.
- Groslier (G.), *Le théâtre et la danse au Cambodge*, *Journal Asiatique*, t. CCXIV, 1<sup>er</sup> semestre 1929, pp. 125-143.
- Leclère (A.), *Contes cambodgiens et laotiens*, Paris, 1902.
- Lorgeou, *Les entretiens de Nang Tantrai*, Paris 1927.
- Thao Nhouy Abhay, *La poésie lao. Indochine*, n° 50, 14 avril 1950, pp. 6-9.
- *Poétique lao*, Vientiane, 1943.
  - *Notes sur la versification laotienne*, *Bull. des Amis du Laos*, n° 2, juin 1938, pp. 151-68.
- Renou (L.), *Sanskrit et culture*, Paris, 1950.
- Tiao Souvanna Phouma, *Musique laotienne*, *Bull. des Amis du Laos*, n° 1, sept. 1937, pp. 59-64.

- Claeys (J.Y.), *Archéologie du Siam*, BEFEO, XXXI, pp. 355-448.
- Cœdès (G.), *Les noms de Luang Prabang*, BEFEO, XVIII, 10, pp. 9-12.
- *Tablettes votives au Siam in Etudes Asiatiques*, vol. II, pp. 145-167 (Brah Bimb.).
- *Pour mieux comprendre Angkor*, 2<sup>e</sup> éd. Paris 1948.
- Colani (M.), *Gongs de métal et disques de pierre*, BIEH, fasc. II, 1939, p. 187.
- Combaz (G.), *L'évolution du stoupa en Asie, Mélanges chinois et bouddhiques*, Bruxelles, 1933, 2<sup>e</sup> vol. 1932-1933, pp. 163-305.
- Deydier (H.), *Notes sur un tambour de bronze du Musée de Batavia*, Bull. Soc. Et. Indoch., 1949, 3, p. 53.
- Dupont (P.), *Catalogue des collections indochinoises du Musée Guimet*, Paris, 1934.
- Fombertaux (L.), *Restauration du That Luang*, BEFEO, 1931, fasc. I, p. 329.
- Foucher (A.), *L'art gréco-bouddhique du Gandhâra*. Publ. EFEO, t. V, Paris 1905, 3 vol. cf. t. I.
- Goloubew (V.), *L'âge du bronze au Tonkin et dans le Nord-Annam*, BEFEO, XXIX, p. I.
- *Sur l'origine et la diffusion des tambours métalliques*. Hanoi, 1932. (Communication présentée au 1<sup>er</sup> Congrès des préhistoriens d'Extrême-Orient).
- Heger (F.), *Alte Metalltrommeln aus Süd Ostasien*, Leipzig, 1902.
- Karlgren (B.), *The date of the early Dong-son culture*, Bull. of the Museum Far Eastern Antiquities, Stockholm, n<sup>o</sup> 14, 1942, pp. 1-28, 20 pl.
- Lunet de Lajonquière, *Vieng-chan, la ville et ses pagodes*, BEFEO, I, pp. 99-118.
- Malleret (L.), *Catalogue général des collections du Musée Blanchard de la Brosse*. Hanoi, t. I : 1937 ; t. II : 1938.
- Marchal (H.), *Le décor laotien*.
- Mouhot (H.), *Voyage au Siam, au Cambodge et au Laos*, Paris, 1863.

- Parmentier (H.), *Vat Phou*, BEFEO, 1914, II, pp. 1-31.  
— *L'art du Laos*, à paraître.  
— *Les tambours de bronze*, BEFEO, 1918, I, pp. 1-30.  
Mus (P.), *Le Bouddha paré*, BEFEO, XXVIII, fasc. 1-2, pp. 153-278.  
— *Barabudur, Les origines du stupa*. BEFEO, XXXII-XXXIII.

III. — Manuscrits laotiens consultés :

<i>Hip Sip Song Khong Sip Si</i> (Vat Pra Kéo n° 227)		
<i>Ha Sip Xat</i>	—	n° 102
<i>P'ra Kut P'ra P'an</i>	—	n° 464
<i>P'ra Lak P'ra Lam</i>	—	n° 473
<i>P'raya Kan</i>	—	n° 507
<i>Lam T'ao Kathanam</i>	—	n° 276-280
— <i>T'ao Pâdeng</i>	—	n° 36
— <i>Nang Kho Sop</i>	—	n° 491-492

## TABLE DES PLANCHES

- Couverture : *Laotienne sur les bords du Mékong*  
(Cl. Bouton)
- I. — *Champ de Jarres au Tran-Ninh* (Cl. Ecole Française d'Extrême-Orient).
- II. — *La quête des bonzes à Vientiane* (Cl. Deydier).
- III. — *Un bonze à Luang Prabang* (Cl. E.F.E.O.).
- IV. — *Le Bassi. Fixation des fils de coton au poignet de l'hôte (phouk khène)* (Cl. Service Presse-Information).
- V. — *Luang Prabang. Les Phou Gneu Gna Gneu* (Cl. Bouton).
- VI. — *Luang Prabang. Le Hang Lin ; détail* (Cl. Bouton).
- VII. — *Vallée de la Nam Hou. Rapides et engins de pêche* (Cl. Presse-Information).
- VIII. — *Le chignon laotien* (Cl. Bouton).
- IX. — *Vientiane. Bibliothèque du Vat Sisaket* (Cl. Service Français d'Information).
- X. — *Vientiane. Le Vat Phra Keo* (Cl. Roz).
- XI. — *Le Bouddha en marche. Bronze du Musée Louis Finot. Hanoi* (Cl. E.F.E.O.).
- XII. — *Vientiane. Le That Luang vu de l'Ouest* (Cl. Presse-Information).
- XIII. — *Luang Prabang. Vat Visun. Vantail de la façade Nord* (Cl. E.F.E.O.).
- XIV. — *Luang Prabang. Vat Pakhé. Vantail des Hollandais* (Cl. Presse-Information).
- XV. — *Luang Prabang. Vat Phra Huak. Façade principale Est* (Cl. E.F.E.O.).
- XVI. — *Luang Prabang. Le That Luang* (Cl. E.F.E.O.).
- XVII. — *Vientiane. Fresques du Vat Sisaket. Histoire de Bokhalapat* (Cl. Presse-Information).
- XVIII. — *Luang Prabang. Dressage d'un éléphant* (Cl. Deydier).

Tous droits de reproduction réservés.

## TABLE DES MATIÈRES

	Pages
<b>AVANT-PROPOS</b> .....	3
<b>I — Aperçu historique</b> .....	7
a) Les antécédents du Laos .....	8
1° Préhistoire — Luang Prabang .....	8
Khammuane .....	9
Tran-Ninh .....	9
2° Période khmère .....	12
b) Le Laos historique du xiv <sup>e</sup> à nos jours ....	14
<b>II — La Religion</b> .....	18
a) Le Bouddhisme .....	18
Vie du Bouddha — La Doctrine — La Com-	
munauté — Mahâyâna et Hinayâna —	
Introduction du Bouddhisme au Laos —	
La Pagode — Le Bouddhisme laotien —	
Le Bonze laotien — La littérature reli-	
gieuse — Les Jâtakas .....	18
b) Les Phi .....	29
<b>III — Cérémonies et Fêtes religieuses</b> .....	33
Le Calendrier .....	33
Le boun — Le Makha Bouxa — Boun Pha	
Vet — Le Vixakha Bouxa — Le Khao Vassa	
— Le Sacrifice du buffle — Les Fêtes des	
Morts des neuvième et dixième mois — Fêtes	
du onzième mois — L'offrande de Kan Thin	
— La fête des eaux — La course des pirogues	
— Les fêtes du douzième mois — Le Grand	
Serment — La fête du That Luang .....	34
<b>IV — Cérémonies et Fêtes profanes</b> .....	48
Le sou-khouan — Le Bassi .....	48
La Naissance — Les rites de passage — Le	
Mariage — La mort — Les tatouages — La	
canne divinatoire .....	51
La fête du Nouvel An .....	64
La fête de la Moisson .....	68
Rites annuels de la pêche du Pa Beuk .....	72

	Pages
V — <b>La langue laotienne — Littérature — Musique</b>	76
— <i>Le Théâtre et la danse — La décoration laotienne — Le sin</i> .....	89
VI — <b>Appendices</b> .....	
a) <i>Vientiane — Historique — Phya Vat</i> .....	90
Vat Sisaket — Son symbolisme — Les fresques .....	93
Vat Phra Kèò — Son symbolisme .....	94
Le Musée du Laos .....	94
La stèle de Say Fong ....	96
Archéologie laotienne ....	97
Le Bouddha Paré .....	98
Les Prah Patima .....	99
Vat Upmuong — Les fresques .....	100
Vat Simuong .....	102
Le That Luang — Son symbolisme .....	103
b) <i>Luang Prabang — Historique : Les Pagodes — Vat Long Kun — Vat Pakhè — Vat Pra Ouak — Vat Vixun — Vat Xieng Thong — Les environs de Luang Prabang — Pak Ou — Xieng-Ngeun, Ban Don Mo — Les Tambours de bronze</i> ....	106
c) <i>Savannakhet et les Monuments du Bas-Laos.</i>	120
Le That Ing Hang et Vat Phou .....	121
d) Quelques Français amis du Laos : Henri Mouhot — Auguste Pavie .....	122
Bibliographie .....	130
Table des planches .....	137



PL. I. — *Champ de jarres au Tràn-Ninh.*

(Cl. Ecole Française d'Extrême-Orient)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Centre de Documentation  
du Monde Indonésien  
14, rue de la Paix  
75001 Paris  
Tél. 01 42 35 40 00  
Fax 01 42 35 40 01  
E-mail: cdi@wanadoo.fr



PL. II. — *La quête des bonzes à Vientiane.*

(Cl. Deydier)



PL. III. — *Un bonze à Luang Prabang.*

(Cl. Ecole Française d'Extrême-Orient)



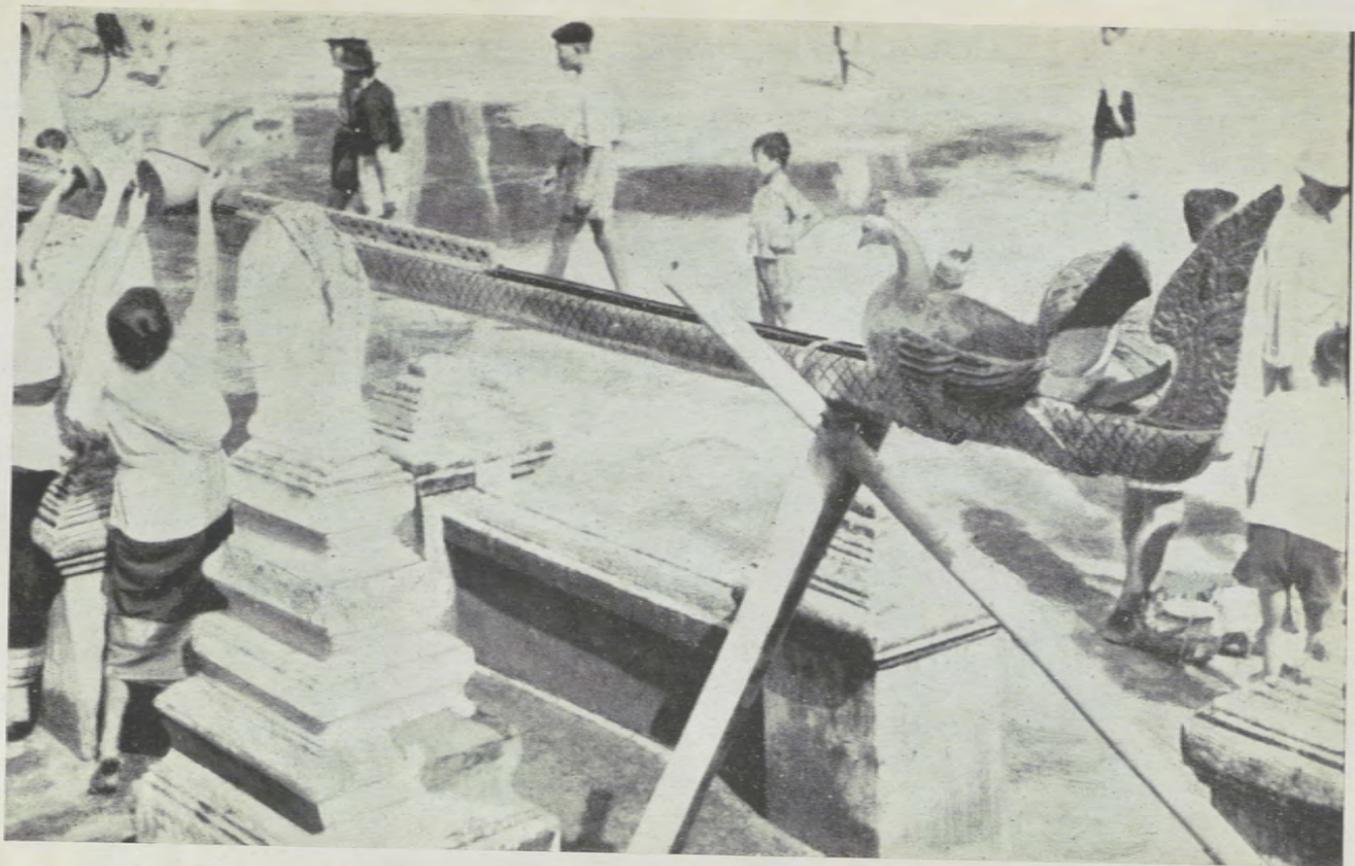
PL. IV. — *Le Bassi. Fixation des fils de coton au poignet de l'hôte (Phouk khène).*

(Cl. Presse Information)



Pl. v. — Luang Prabang. Les Phou Gneu Gna Gneu.

(Cl. Bouton)



PL. VI. — *Luang Prabang. Le Hang Lin (détail).*



PL. VII. — Vallée de la Nam Hou. Rapides et engins de pêche.

(Cl. Presse Information)



PL. VIII. — *Le chignon laotien.*

(Cl. Bouton)



PL. IX. — *Vientiane, Bibliothèque du Vat Sisaket.*

(Cl. S.F.I.)

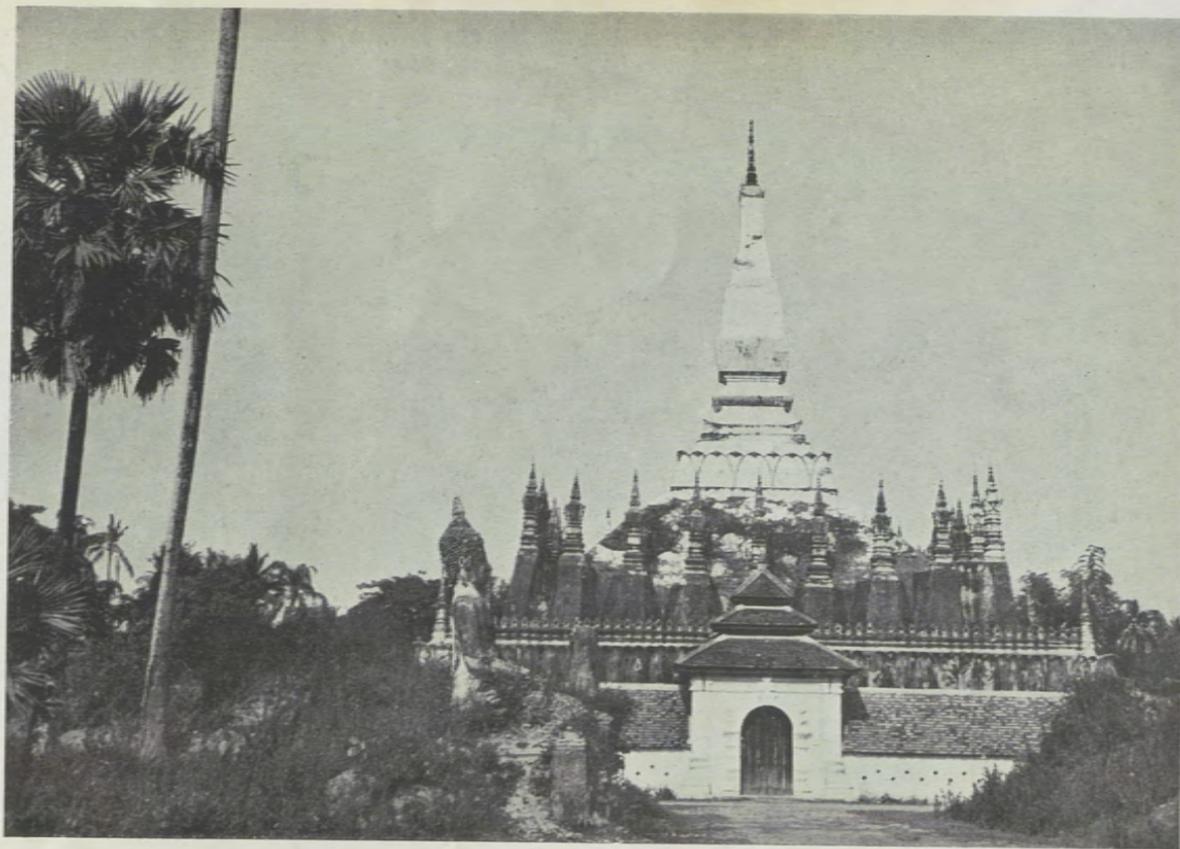


PL. x. — Vientiane. — Le Vat Pra Keo.



PL. XI. -- *Le Bouddha en marche.*  
*Bronze du Musée Louis-Finot — Hanoi.*

(Cl. Ecole Française d'Extrême-Orient)



PL. XII. — Vientiane. Le That Luang vu de l'Ouest...

(Cl. Presse Information)



PL. XIII. — Luang Prabang. Vat Visun.  
Vantail de la façade Nord.

(Cl. Ecole Française d'Extrême-Orient)



PL. XIV. — *Luang Prabang. Vat Pakhé.*  
*Vantail des Hollandais.*

(Cl. Presse Information)



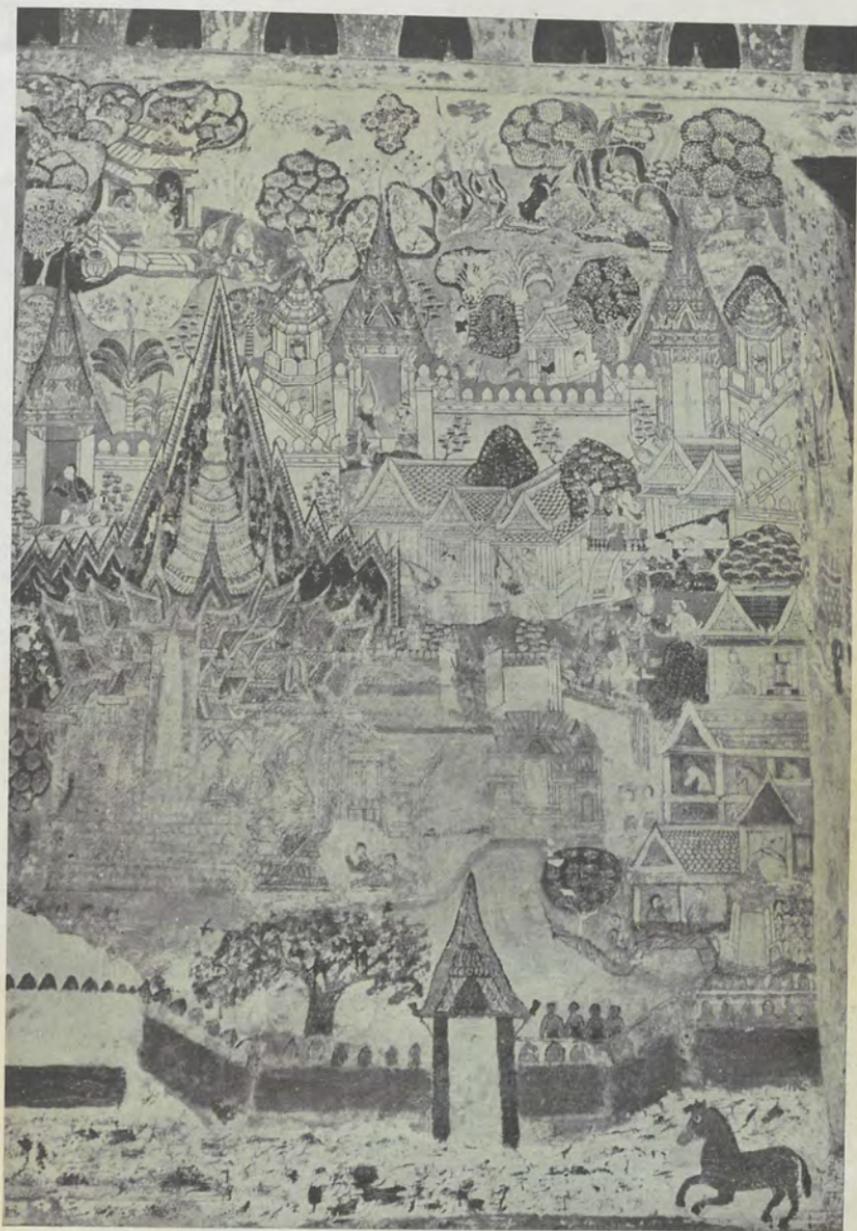
PL. xv. — Luang Prabang. Vat Pra Huak.  
*Façade principale Est.*

(Cl. Ecole Française d'Extrême-Orient)



PL. XVI. — *Luang Prabang. Le That Luang.*

(Cl. Ecole Française d'Extrême-Orient)



PL. xvii. — Fresques du Vat Sisaket.  
Histoire de Bokhalapat.

(Cl. Presse Information)



PL. XVIII. — Luang Prabang. — Dressage d'un éléphant.

(Cl. Deydier)

